

Les enfants des bois

Un roman de

David Dricourt

Contact :

Courriel : david.dricourt@outlook.fr

PARTIE I :

Ce que Marin voyait d'en bas.

Chapitre 1 : Le dernier étage

Il faisait chaud sur la pierre. Cette chaleur sèche qui, en Ardèche, s'installe au début de l'après-midi sans rien annoncer d'autre qu'un silence étale, sans vent ni promesse. Le gravier de la cour crissait sous les pas du père, et Anna, elle, ne disait rien. Elle tenait Martin contre elle comme on porte un panier rempli trop tôt.

La voiture était déjà chargée, l'ombre du tilleul tremblait doucement sur le capot. Le père d'Anna n'avait pas parlé depuis le repas. Il avait déplacé la valise, une exactement, avec une lenteur résignée. Il avait vérifié trois fois la fermeture du grand sac noir, celui dans lequel Anna avait glissé ses chaussures de ville, une robe pour les auditions, et quelques cahiers de théâtre dont elle n'avait pas osé arracher les pages surchargées de notes.

Martin, quatre ans à peine, somnolait contre son épaule. Son bras gauche entourait le cou d'Anna, l'autre main tenait un petit canard de plastique bleu pâle, usé à la base du bec. Il ne posait pas de questions. Il avait compris, à sa manière, que ce départ n'était pas une promenade.

La porte d'entrée claqua une dernière fois, tirée sans colère par la mère d'Anna. Elle ne descendit pas. Elle était restée à la fenêtre, bras croisés sous le tablier, le regard fixe. Elle ne sortirait pas. Anna n'insista pas. Elle n'attendait rien.

Le moteur de la vieille Peugeot ronronna. Anna s'installa à l'arrière, Martin toujours dans ses bras, et son père ne demanda pas si elle voulait aller devant. Il n'y eut ni mots inutiles, ni gestes tendres. Juste le bruit des cailloux, puis le goudron chaud, puis les virages, toujours plus profonds, qui dévalaient les pentes en lacets jusqu'à Aubenas.

Dans la voiture, seule la radio parlait, étouffée de grésillement. Une voix annonçait le trafic sur l'autoroute A7, puis la météo. Anna regardait les collines avec une concentration étrange, comme si elle tentait d'imprimer chaque courbe, chaque reflet, chaque parcelle d'ombre sous les châtaigniers. Elle n'avait jamais aimé ce pays autant qu'au moment de le quitter.

Quand ils arrivèrent à la petite gare routière d'Aubenas, il était presque quinze heures. Le bus attendait, stationné dans une nappe de chaleur qui faisait vibrer les lignes du paysage. Anna

descendit seule, Martin dans un bras, la valise et le sac dans l'autre. Son père resta debout un instant, appuyé à la portière. Il ne dit pas au revoir. Il dit seulement, la voix basse :

— Tu as pensé aux médicaments du petit ?

Anna hocha la tête. Oui, elle y avait pensé. Elle avait tout prévu. Elle avait dressé la liste, coché chaque ligne deux fois, glissé les papiers dans une pochette bleue. Elle ne voulait rien oublier. Elle ne pouvait pas se permettre de rater quoi que ce soit.

Martin ouvrit les yeux à cet instant, cligna doucement. Il regarda le bus avec une curiosité calme, comme on regarde une grande bête immobile qui pourrait se réveiller.

Quand les portes se refermèrent sur eux, Anna ne se retourna pas. Elle garda le regard droit devant elle, la main posée sur le crâne chaud de Martin, comme pour l'ancrer en elle, comme pour lui dire : *on ne retournera pas en arrière*. Le bus s'ébranla dans un soupir. À travers la vitre, les collines s'effaçaient doucement, comme un décor qu'on replie après le dernier acte.

Le bus roulait maintenant depuis une vingtaine de minutes, et déjà les virages s'étaient espacés, les collines s'étaient faites moins âpres. Le ciel, au loin, s'ouvrait comme une carte lente, sans déchirure. Anna appuya sa tête contre la vitre. Le verre vibrait doucement. Elle sentit que Martin s'était assis bien droit sur ses genoux. Il regardait la route, le menton levé, les yeux tranquilles. Il regardait le monde défilier comme s'il savait que cela comptait.

Anna le fixa un instant. Quatre ans ! Elle avait vingt-cinq ans, et un enfant. Cela lui paraissait à la fois peu, et déjà trop. Elle pensa qu'à cet âge, sa mère avait déjà deux enfants et un mari propriétaire d'un bout de terrain à Antraigues. Elle, elle quittait le village avec un sac, un enfant sur les genoux, et un rêve un peu froissé dans le fond du cœur.

Elle se souvint du jour où elle avait rencontré le père de Martin. Ce n'était pas une grande histoire, juste une nuit longue, pleine de jeunesse et de moqueries tendres. Un garçon du coin, les cheveux blonds, un rire facile, et une moto. Il avait aimé la façon qu'elle avait de parler, de déclamer même quand elle n'y pensait pas. Elle avait aimé qu'on l'écoute. Ça avait duré un mois, deux peut-être. Et puis plus rien. Il était parti, ou elle l'avait laissé partir. Elle ne savait plus. En tout cas, il n'avait jamais été père. Pas même une minute. Pas même pour regarder ce petit garçon dans les yeux.

Martin, lui, souriait maintenant. Il regardait les camions sur la route, les panneaux, les arbres qui couraient à rebours. Il semblait content, paisible. Comme s'il devinait qu'ils partaient vers quelque chose de mieux, même sans le comprendre.

Anna ferma les yeux une seconde. Elle laissa le balancement du bus l'envelopper. Elle revit le lycée. La salle de lettres, l'odeur de papier et de poussière douce. Elle avait aimé ça, profondément. Les phrases bien construites, les tragédies classiques, les envolées de Racine et les silences de Claudel. Elle avait eu de bonnes notes. Elle s'était crue promise à quelque chose.

Puis il y avait eu le théâtre. D'abord en option. Puis les cours à Aubenas. Puis la passion, le feu, le besoin de jouer, de devenir une autre, ou mille autres. Elle avait joué Phèdre, à dix-huit ans, devant cinquante chaises vides. Mais elle avait senti, ce soir-là, que c'était ça. Elle n'avait jamais eu de foi, sauf peut-être dans les planches.

Ses amies du lycée l'avaient suivie un temps. Quelques-unes étaient restées dans la région, d'autres parties à Lyon, une à Montpellier. Elle se souvenait de leurs visages, leurs carnets noirs remplis de vers copiés à la main. Elles avaient cru ensemble qu'elles changeraient leurs histoires. Elle ne savait pas ce qu'elles faisaient aujourd'hui.

Le bus ralentit. Un feu rouge. Une aire d'arrêt. Anna rouvrit les yeux. Martin tourna la tête vers elle et lui sourit. Il ne dit rien. Il n'avait rien besoin de dire. Il était là, présent, avec sa petite main sur la vitre, et ses joues rondes : *Je te promets, pensa Anna, que je vais réussir. À Paris. Avec toi. Pour toi. Même si je suis seule.*

Le bus reprit sa route. La lumière avait changé. Le ciel devenait plus pâle, plus tendu vers l'est. La ville n'était plus très loin. Valence, puis le TGV, puis Paris. L'autre monde

Elle n'y pensait jamais, et pourtant, cela frappait souvent les regards qu'elle croisait : Anna était belle. Pas d'une beauté tapageuse ou calculée, mais d'une grâce évidente, presque accidentelle, elle ne s'en apercevait pas.

Elle ressemblait à une de ces femmes dessinées par Jean-Pierre Gibrat — avec cette douceur dans les traits, ces yeux grands ouverts qui semblent toujours deviner quelque chose du monde qu'on ne dit pas, cette silhouette souple et discrète, comme si elle avait été pensée

dans le mouvement. Il y avait en elle quelque chose de l'époque d'avant, un éclat de cinéma français des années 40, mais qui se serait perdu dans les ruelles d'aujourd'hui.

Ses cheveux, châtons, prenaient des reflets de cuivre dès qu'un rayon de lumière s'y posait. Elle les attachait souvent en désordre, en une sorte de chignon vite formé, quelques mèches échappées retombant sur son front, comme si le vent y avait laissé sa trace. Ses yeux étaient sombres, presque noirs, mais jamais lourds. Ils observaient sans juger, portaient le doute autant que la tendresse.

Elle avait une bouche aux coins légèrement tournés vers le bas, ce qui donnait à son visage une expression mélancolique permanente, même quand elle souriait. Ce sourire, justement, elle le gardait, mais quand il apparaissait, fugitif, involontaire, presque volé à l'instant, il illuminait tout ce qui l'entourait. C'était un sourire de roman illustré : on croyait l'avoir vu, et déjà il disparaissait.

Elle portait des robes simples, souvent des couleurs unies, des tissus doux, un peu usés parfois. Elle n'avait ni bijoux, ni parfums trop forts. Mais tout ce qu'elle faisait avait l'élégance sans pose de celles qui vivent à contre-courant. Même dans la fatigue, même dans la sueur des fins de service ou la pâleur d'un manque de sommeil, il y avait chez elle quelque chose d'inaccessible, non pas parce qu'elle l'aurait voulu, mais parce qu'elle était ailleurs, toujours à moitié dans une pensée, un rôle, une réplique de théâtre qu'elle récitait sans bruit dans sa tête.

Anna ne séduisait pas, elle aimantait. Sans le vouloir, elle laissait une impression. On ne se souvenait pas de ses vêtements, mais de sa démarche. Pas de sa voix, mais de son regard un peu perdu. Elle n'occupait pas l'espace : elle le creusait. Et même maintenant, dans ce bus fatigué qui les emmenait vers la gare de Valence, même avec les traits tirés, une valise et un sac entre les genoux, Martin endormi contre elle, elle rayonnait sans y penser, comme ces personnages dessinés à l'encre et lavés à l'aquarelle, dont les contours tremblent un peu sous la lumière, mais ne s'effacent jamais.

Le bus roulait toujours, plus droit maintenant, plus rapide. Les collines cédaient peu à peu la place à de larges zones industrielles, à des silos, des entrepôts, des panneaux d'indications.

L'autoroute approchait. Bientôt, ce serait la gare de Valence, les grandes lignes tendues, les voix mécaniques dans les haut-parleurs.

Anna sentait que ce moment marquait une bascule, un point de non-retour. Elle se tourna légèrement vers la vitre pour ne pas croiser les yeux de Martin. Elle avait besoin, soudain, de ne plus être regardée.

Et c'est à ce moment-là qu'elle se vit, presque de l'extérieur, comme on se surprend dans une vitrine sans y être préparé.

Elle se souvint de ce que disaient parfois les autres. Elle n'y prêtait pas attention, mais elle savait que c'était vrai : elle était belle. D'une beauté sans fard, sans manières, une de ces femmes qui semblaient marcher seules dans les villes, avec un regard perdu mais une présence qu'on n'oublie pas.

Elle ne se maquillait jamais. Ses cheveux s'enroulaient sur eux-mêmes sans coiffure précise, juste maintenus par un élastique ou un crayon. Mais quelque chose en elle brillait malgré tout dans la forme de son cou, la façon qu'elle avait de tenir Martin contre elle, de regarder au loin sans qu'on sache exactement ce qu'elle voit. Elle était cette silhouette dans le bus : droite, silencieuse, avec un enfant sur les genoux et une lumière douce sur le visage. Une jeune femme sans fortune, sans bagage noble, mais pleine de feu et de calme. Une flamme tenue dans la paume.

Martin leva les yeux vers elle, presque au même instant. Il sourit. Et dans ce sourire, il n'y avait ni question, ni crainte, ni regret, juste la certitude absolue qu'elle était le monde.

Le bus ralentit. Valence était là.

La gare de Valence s'élevait comme un bloc de verre posé au milieu d'un espace plat, battu par la lumière blanche de l'après-midi. L'air y était sec, filtré par les vitres, les panneaux suspendus. Un endroit qui ne ressemblait déjà plus à la campagne. C'était une gare de départs nets, sans détour.

Anna descendit la dernière du bus. Elle ne se pressait pas. Il leur restait presque une heure avant le départ du train pour Paris. Assez pour ne pas courir.

Elle trouva des toilettes propres dans l'aile est de la gare. Martin la suivait sans bruit, docile. Elle s'agenouilla près de lui, lui ôta son petit gilet, nettoya ses mains, mouilla une lingette pour lui rafraîchir le front. Il avait chaud, les joues légèrement rouges. Il souriait toujours, visiblement excité à l'idée de prendre le train. Il observait tout avec un regard rond, sérieux, concentré.

Anna se lava les mains, se recoiffa d'un geste lent, remit un peu d'ordre dans sa silhouette. Elle se redressa, croisa son reflet dans le miroir. Ce n'était pas une femme fatiguée qu'elle vit, mais quelqu'un qui avait décidé de tenir debout. Cela lui donna du courage.

Ils sortirent ensemble, main dans la main. Elle repéra un petit kiosque, lui acheta une bouteille d'eau, quelques gâteaux secs et un jus de fruit pour plus tard. Puis elle avisa le comptoir du café, près des grandes baies vitrées.

Elle prit un espresso, le premier depuis le réveil. Elle le but debout, d'un trait, en regardant les rails qui s'étendaient comme des veines métalliques jusqu'à l'horizon. C'était étrange comme les gares faisaient battre le cœur plus fort sans bruit. Martin, assis sur une banquette, tenait sa bouteille à deux mains. Il regardait les voyageurs, fasciné par la mécanique du lieu : les valises à roulettes, les annonces, les gens qui se hâtaient, d'autres qui attendaient.

Anna consulta son billet. Voie B. Départ dans vingt minutes. Elle respira profondément. Ce n'était pas encore Paris, mais c'en était déjà la promesse. Loin derrière eux, les montagnes avaient disparu. Devant eux, le train, ce trait rapide vers l'avenir. Le quai était large, clair, presque désert. Les voyageurs avançaient par petits groupes, les roues de valises traçant sur le sol des frictions familières. Le train s'était immobilisé avec un souffle long, comme une bête mécanique enfin apaisée. L'affichage clignotait : Paris Gare de Lyon, départ imminent.

Anna monta dans la voiture 14, poussant doucement Martin devant elle. Le garçon tenait son petit sac à deux mains, concentré comme s'il accomplissait un rituel important. Elle, le grand sac sur l'épaule, le billet en main avec la valise, cherchait les numéros inscrits : rangée 16, places A et B, côté fenêtre.

Le couloir était silencieux. Le wagon était... vide.

Elle marqua un temps d'arrêt, surprise. Aucun siège occupé, pas de sacs dans les portebagages, pas de murmures ni de papiers froissés. Un wagon entier, lustré de propre, prêt à les recevoir et pourtant désert.

Elle vérifia les numéros une seconde fois. C'était bien là. Elle s'autorisa un sourire discret, presque méfiant, comme si la solitude du lieu n'était pas un hasard mais une offrande inattendue.

Elle aida Martin à grimper sur son siège côté fenêtre. Il colla aussitôt son front contre la vitre, le regard déjà perdu dans le flou des rails. Anna installa leurs affaires, replia son manteau en coussin de fortune, rangea les vivres dans le petit filet. Puis elle s'assit à côté de lui, posant son sac à ses pieds, ses jambes croisées avec lenteur.

Le silence du wagon avait une qualité presque liquide. On n'entendait que les bruits du quai, étouffés. Quelques voix lointaines. Puis une annonce, étirée, mécanique, qui confirmait : le départ aurait lieu dans six minutes.

Anna observa le cuir propre des sièges, le velours bleu-gris, l'ordre parfait des appuie-têtes. Elle pensa à la route qu'ils s'apprêtaient à tracer : des centaines de kilomètres, un trait d'acier qui allait les déposer dans un monde qu'elle ne connaissait pas. Paris. Un mot simple, plein de tout ce qu'elle ignorait encore.

Martin se retourna vers elle et murmura, comme une confidence :

— Il est à nous, le train ?

Anna sourit. Elle aurait pu dire non. Mais elle hocha la tête doucement.

— Pour aujourd'hui, oui. Rien qu'à nous.

Le train glissa doucement hors de la gare, presque sans bruit. À peine une vibration, une secousse mesurée, puis le paysage se mit à défiler lentement d'abord, puis avec cette accélération souple, imperceptible, qui ne donne pas le vertige mais l'étrange sensation d'avoir quitté quelque chose sans retour.

Martin resta fasciné par la vitesse. Il collait son nez à la vitre, suivait du regard les lignes fuyantes des champs, des pylônes, des villages en miniature. De temps à autre, il lançait un mot, une question, un sourire. Mais très vite, il s'était tu.

Anna le regardait sans bouger. Il était parfaitement calme. Il ne s'agita pas, ne réclama rien. Il semblait ressentir, avec cette justesse silencieuse des enfants sérieux, que ce moment avait quelque chose de sacré.

Personne n'était monté. Le wagon restait vide, comme s'il leur avait été réservé par le hasard ou par une main discrète. C'était un luxe inespéré, une douceur inattendue dans le tumulte à venir. Anna posa la tête contre le dossier, la main sur le bras de Martin. Elle ferma les yeux un instant. Puis elle se mit à penser.

Elle avait un plan. Pas un de ces plans rigides et parfaits qui tombent à l'eau dès la première heure. Un plan fragile, souple, mais ancré dans le réel.

D'abord, l'appartement. Un petit deux-pièces, au dernier étage d'un immeuble ancien du XII^e arrondissement, rue Claude-Decaen. Il appartenait à son grand-père maternel, qui l'avait laissé vide depuis la mort de sa compagne. Un lieu plein d'ombres, mais habitable. Il le lui avait prêté sans condition. Sans loyer. Juste comme ça. Un coup de téléphone, une lettre, un double des clés envoyé par la poste. C'était une chance rare, presque indécente. Mais Anna savait ce que cela cachait : la distance feutrée de sa famille, cette générosité impersonnelle, cet amour qui donnait sans jamais écouter, sans jamais comprendre. On lui tendait la main, mais jamais l'oreille. Ce n'était pas nouveau. Elle avait accepté. Elle n'avait pas eu le luxe de refuser.

Ensuite, les finances. Elle avait compté encore ce matin : un peu moins de cinq mille euros sur son compte, quelques chèques non encaissés, des pièces au fond d'une boîte en fer. Assez pour tenir trois mois, quatre si elle était prudente. Elle savait vivre avec peu. Elle l'avait déjà fait. Elle le referait. Elle avait appris à étirer les semaines comme on étire une robe trop courte : sans élégance, mais avec dignité. Et puis, elle travaillerait. Très vite. Elle trouverait n'importe quoi. Serveuse, vendeuse, aide à domicile, peu importait. Elle avait déjà envoyé des lettres de motivation, sans y croire vraiment. Mais une réponse suffisait, une seule, et elle recommencerait. En parallèle, les cours, les auditions. L'école de la rue Blanche. Elle n'en

parlait pas encore à Martin. Mais elle y croyait. Elle voulait encore croire que les planches ne lui étaient pas interdites.

Le train filait à pleine vitesse. Les plaines cédèrent aux bois, puis aux zones urbaines éparses. Bientôt, ce serait la banlieue. Puis Paris. Anna posa la main sur la tête de Martin. Il ne dit rien. Mais il posa sa main sur la sienne, simplement. Comme pour dire : *je suis là, je te fais confiance*. Et cela lui suffit.

Le train s'immobilisa avec un souffle long, comme s'il retenait un dernier soupir. Paris.

La voix dans les haut-parleurs énuméra les connexions, les remerciements, les horaires. Anna se leva lentement. Martin glissa sa main dans la sienne. Elle sentit qu'il serrait un peu plus fort que d'habitude.

Ils descendirent parmi les premiers. Le quai était déjà rempli. Le monde, soudain, avait changé de densité. Des voix, des cris, des annonces, des valises traînées à toute vitesse, des enfants fatigués, des voyageurs perdus. L'air sentait la pierre, la poussière chaude, la sueur. Anna se fraya un chemin, Martin accroché à elle. Il ne disait rien, mais ses yeux allaient partout, comme pour capter en quelques secondes l'ampleur du nouveau territoire.

Ils atteignirent la grande salle de la gare de Lyon. Les verrières faisaient pleuvoir la lumière en plaques froides. Il y avait des rangées de gens assis, d'autres debout, et tous semblaient savoir où ils allaient. Anna, elle, ralentit. Elle avait préparé ce moment, pourtant. Elle sortit le plan qu'elle avait imprimé. Gare de Lyon → Rue Claude-Decaen. *Ligne 6 direction Nation, descendre à Daumesnil*. Elle chercha les panneaux du métro. Il fallait descendre. Martin tira légèrement sur sa manche.

— On va sous la terre ?

Elle hocha la tête. Il sembla réfléchir, puis accepta. Les couloirs du métro étaient un monde en soi. Les murs blancs, les néons, l'odeur de métal et d'humidité. Anna acheta deux tickets, l'un pour elle, l'autre pour Martin, même s'il n'en avait pas besoin. Elle voulait qu'il fasse ce geste. Qu'il participe.

Ils descendirent encore. Les quais étaient pleins. Trop pleins. Les rames arrivaient dans un grondement énorme, puis s'ouvraient dans une précipitation de corps. Anna recula d'un pas, serrant Martin contre elle. Il se crispa. C'était trop de monde, trop de visages, trop de regards.

La première rame était bondée. Ils ne purent pas monter. Anna n'insista pas. Elle attendit la suivante. Elle mit Martin derrière elle, le bras autour de lui, comme un rempart. La seconde rame arriva, un peu moins pleine. Cette fois, ils montèrent.

Le choc fut immédiat. L'odeur, la chaleur, les voix, les secousses. Martin se colla à elle. Anna le serra contre son ventre. Ils restèrent debout, compressés. Deux stations. Trois. Quatre. Enfin, *Daumesnil*.

Ils sortirent. L'air libre, soudain. Plus frais. Plus vaste. Anna inspira. Martin reprit ses distances. Il regardait tout, les voitures, les façades, les arbres. Il semblait à la fois perdu et émerveillé. Ils marchèrent. Une dizaine de minutes à pied. Le trottoir défilait sous leurs pas, les passants les contournaient, les cafés sentaient le tabac. Martin levait les yeux vers les immeubles.

— C'est tout ça, Paris ?

Anna sourit.

— Non. Ça, c'est juste le début.

Il regarda les balcons, les fils électriques, les pigeons.

— Et tous les gens ? Ils rentrent où, tous les soirs ?

Elle haussa les épaules. Une question de philosophe. Elle ne répondit pas. Enfin, ils tournèrent dans une rue plus calme. Des arbres, un marchand de journaux, une boulangerie fermée. Ils s'arrêtèrent devant un immeuble en pierre claire. Quatre étages. Une porte grise avec une grille ancienne. Un digicode.

Anna fouilla dans sa poche. Elle sortit un petit papier plié. Trois chiffres, puis deux. Elle appuya. Le loquet cliqueta. Elle poussa la porte. Un couloir sombre, une cage d'escalier en colimaçon. Elle souffla.

— On est arrivés.

L'entrée de l'immeuble était fraîche et sombre, malgré la lumière de fin de journée. Une odeur de cire, de poussière ancienne et de bois humide flottait dans le couloir. Le sol était pavé de carreaux noirs et blancs, légèrement disjoints. Les murs, peints en beige défraîchi, portaient par endroits les traces pâles de meubles frottés, de sacs d'épicerie trop larges, de vélos passés trop vite. Anna referma doucement la porte derrière elle. Un claquement sourd résonna dans la cage d'escalier. Martin leva les yeux vers les marches.

— C'est haut...

Anna sourit. Elle resserra la lanière de son sac et répondit simplement :

— Dernier étage.

Ils commencèrent à grimper. Les marches étaient étroites, lisses par endroits, grinçantes parfois. Une main courante de bois courait le long du mur, polie par des dizaines d'années de passages. Au premier étage, une odeur de soupe flottait dans l'air. Au second, une radio émettait une voix aiguë derrière une porte entrouverte.

Au milieu du deuxième étage, une porte s'ouvrit brusquement. Une jeune femme surgit, sac en bandoulière, lunettes légèrement de travers, cheveux noirs en chignon lâche. Elle manqua presque de heurter Anna dans l'élan.

— Oh pardon ! Je ne vous avais pas vus.

Elle s'arrêta aussitôt, observa Anna, puis Martin. Un sourire se dessina sur son visage.

— Vous venez d'arriver, non ? Vous êtes au quatrième, je suppose. L'appartement de monsieur Lescuyer ?

Anna acquiesça, un peu surprise.

— Oui. C'est mon grand-père.

La jeune femme tendit la main vers elle, sans cérémonie.

— Moi c'est Pei. Comme le mot, mais à la créole. Je suis juste au-dessous. Bienvenue. Vraiment.

Martin la regardait avec curiosité. Elle lui sourit aussi.

— Et toi, c'est comment ton prénom ?

Il répondit d'un souffle.

— Martin.

— Enchantée, Martin. Mais là, faut que je file, j'ai promis à mon mari de faire les courses avant la fermeture, et j'ai déjà traîné trop longtemps. On se revoit bientôt. Elle tourna les talons, descendit les marches d'un pas rapide, ses sandales claquant légèrement. Sa voix s'éloignait, elle chantonnait déjà quelque chose de léger, peut-être un air de l'île.

Anna resta un instant immobile. Pei avait parlé vite, simplement. Il y avait eu quelque chose de lumineux dans son apparition, comme une note chaude au milieu du gris parisien. Elle reprit sa marche. Martin trotta juste derrière elle. Le sac pesait plus lourd à chaque marche, mais elle ne voulait pas s'arrêter. Enfin, ils atteignirent le dernier palier. Une seule porte, peinte en bleu pâle, écaillée par endroits. La clef tourna sans résistance.

Anna posa la main sur la poignée.

— Prêt ?

Martin hocha la tête.

Elle ouvrit.

La porte s'ouvrit sans bruit. L'intérieur sentait le bois sec, l'air ancien, et un reste de lessive oubliée. Il faisait plus frais que dans l'escalier. La lumière tombait en biais depuis une haute fenêtre du séjour, découpant sur le sol une forme longue et pâle. Anna n'avança pas tout de suite. Elle resta sur le seuil, Martin serré contre elle, comme si l'appartement pouvait encore les rejeter. Puis elle entra. Lentement. Le parquet craquait à peine. Le silence avait quelque chose de complet, presque liquide.

La première pièce était une sorte de salon minuscule, meublé avec le strict minimum : un canapé lit recouvert d'un drap beige, une petite table basse en verre, un tapis aux motifs fanés, un buffet bas. Il y avait une bibliothèque en pin contre le mur, vide, sauf une rangée de livres en allemand et deux carnets à spirale. Anna passa les doigts sur le bois. Poussière. Temps figé. À droite, une porte entrouverte menait à une petite cuisine. Elle poussa doucement. Un frigo d'un autre âge, jaune ivoire. Un évier en céramique, deux plaques électriques, une bouilloire

cabossée. Tout était propre, rangé. Son grand-père avait dû faire passer quelqu'un, ou peut-être l'avait-il nettoyé lui-même. Il était comme ça : distant, mais soigneux.

Martin l'avait suivie à pas lents. Il tournait sur lui-même, regardant le plafond, les murs, les fenêtres, comme si chaque chose ici devait être nommée, apprivoisée.

Anna revint dans la pièce principale. En face, une autre porte, plus étroite. Elle l'ouvrit. Une chambre minuscule, à peine la place pour un lit simple et une commode. Une lampe posée au sol. Une chaise. C'était là qu'elle dormirait. Elle le sut immédiatement. Martin prendrait le canapé. Ils s'arrangeraient.

La salle d'eau était au fond du couloir : un lavabo, une douche minuscule derrière un rideau en plastique bleu, et un miroir piqué de taches. L'eau coula dès qu'elle tourna le robinet. Cela lui parut un miracle.

Elle revint dans le salon. Martin s'était assis sur le tapis, les jambes croisées. Il avait déposé son petit sac à côté de lui, bien à plat.

Anna s'agenouilla. Elle le regarda dans les yeux. Il la fixa aussi, sans sourire.

— C'est ici, dit-elle.

Il hocha la tête.

— On habite là maintenant ?

Elle répondit avec douceur :

— Oui. C'est chez nous, Martin.

Le mot sonna comme une clé qu'on tourne dans une serrure invisible. Il y eut un long silence. Puis Martin se leva, alla jusqu'à la fenêtre, et posa la main sur la vitre. Le ciel était gris, mais large. Paris s'étendait au loin, indistinct, comme un monde entier qu'on n'avait pas encore touché. Anna, debout derrière lui, murmura presque pour elle-même :

— On y est arrivés.

Chapitre 2 : Chez Robert

Les premiers jours s'étaient écoulés comme une brume tiède, pleine de choses à faire mais sans urgence réelle. Il fallait simplement s'adapter. Anna avait dressé une liste sur une page arrachée d'un carnet : vaisselle, linge de lit, balai, ampoule, rideau pour la salle de bain, savon, pinces à linge. Rien d'extraordinaire, mais chaque objet avait le poids d'un ancrage. Ils passaient les journées à marcher dans les rues du quartier. Anna repérait les enseignes abordables, les marchés, les raccourcis. Martin, toujours à côté d'elle, observait tout avec attention. Il ne parlait pas beaucoup, mais il mémorisait tout. Le trottoir devant la boulangerie cassait légèrement sur la droite. La vitrine de la papeterie avait un ours en peluche bleu qu'on n'achetait jamais. Le cordonnier près de la place écoutait de la musique africaine.

Anna avait commencé à aménager l'appartement avec une économie joyeuse. Une nappe trouvée aux puces, un miroir ovale suspendu au mur du salon, trois pots de basilic et de menthe sur le rebord de la fenêtre. Elle voulait que ce lieu devienne un refuge, pas seulement un passage.

Au début, Martin dormait sur le canapé, comme prévu. Elle l'y installait chaque soir avec douceur, une histoire courte, une caresse sur les cheveux. Il hochait la tête, disait "bonne nuit", se tournait sur le côté. Mais il ne restait jamais longtemps. Parfois une heure. Parfois deux. Puis il se levait, sans bruit, marchait dans le couloir, et se glissait dans le lit d'Anna sans dire un mot. Elle se décalait, l'enveloppait dans le drap. Il tremblait légèrement.

— Trop de bruit, avait-il murmuré une nuit.

Elle n'avait pas insisté. Les bruits de la ville, les rames du métro lointain, les voix derrière les murs, les scooters, les volets, tout cela était nouveau, et Martin, jusque-là bercé par le silence rural, n'en connaissait pas le langage.

Le troisième soir, Anna s'était assise seule dans la chambre. Elle avait regardé le lit étroit, les draps tirés, la petite lampe, et elle avait compris. Ce serait sa chambre à lui.

Elle avait apporté le coussin qu'il préférait, ses vêtements pliés sur une chaise, et elle avait glissé son petit canard bleu sur la commode, juste à côté de la veilleuse. Elle, dormirait dans le salon.

Ce geste, plus qu'un simple réaménagement, était un choix. Une façon de poser une pierre, de structurer les jours, de séparer la nuit de l'enfance de celle de la mère.

Le lendemain matin, Martin était resté dans sa chambre. Il avait bien dormi et il avait souri au réveil.

La lumière déclinait doucement ce jour-là. Une lumière pâle, filtrée par les rideaux blancs qu'Anna avait accroché avec des pinces à linge. Il devait être un peu plus de 17 heures quand quelqu'un frappa à la porte. Trois petits coups rapides, presque chantants, comme un écho de chanson oubliée. Martin courut ouvrir.

— C'est moi, fit une voix claire, au timbre légèrement chantant. Je peux entrer ?

C'était Pei, souriante, un tupperware dans les mains, les joues roses d'avoir grimpé les étages à vive allure.

Elle portait une robe longue à motifs floraux, un peu trop grande, nouée à la taille avec une ceinture tressée. Ses cheveux, noirs et ondulés, étaient ramassés dans un chignon improvisé, traversé d'un crayon bleu. Elle avait les yeux larges, ronds, curieux, habités d'une douceur attentive. Et cette façon d'entrer dans une pièce comme on entre dans un souvenir, sans bruit mais avec une lumière entière.

— J'ai apporté du gâteau patate, dit-elle. De chez moi. Avec un peu de rhum, mais pas assez pour vous faire chanter.

Elle riait déjà. Son rire était bref, musical. Elle s'avança sans attendre qu'on insiste, posa son sac près de la porte, s'assit en tailleur sur le tapis, comme si elle connaissait déjà la pièce, ses coins, sa lumière, et la façon dont les sons y tournaient.

Martin la regardait, fasciné.

Pei se tourna vers lui.

— Toi, je t’ai repéré l’autre jour. Tu as des yeux qui retiennent tout. Tu es comme les enfants de Hell-Bourg. Tu ne parles pas trop, mais tu vois tout. C’est bien.

Elle parlait vite, avec cet accent léger qui glissait sur les voyelles, laissant dans chaque phrase un peu d’air tiède, un peu d’océan. Anna servit le gâteau sur deux assiettes dépareillées. Le parfum de la patate douce et du rhum sucré emplit la pièce. Le gâteau était dense, presque moelleux au cœur, sucré juste ce qu’il fallait.

— Ce n’est pas un gâteau de pâtissier, hein. C’est un gâteau de ventre, comme disait ma grand-mère. On en mangeait après la messe, ou quand on s’ennuyait trop. Là-bas, l’ennui a toujours bon goût.

Pei se tourna vers Anna, les mains croisées sur les genoux.

— Alors, dites-moi tout. Vous êtes installées ? Il vous manque quoi ?

Anna hésita, souri, puis posa doucement les questions qu’elle portait depuis plusieurs jours : les adresses utiles, la librairie, la garde pour Martin. Elle les énonçait à mi-voix, avec cette retenue qui était encore la sienne dans ce nouveau monde. Pei l’écoutait sans l’interrompre. Quand Anna eut terminé, elle répondit comme on déroule une carte mentale, pleine de raccourcis et de sentiers secrets.

— Le marché Daumesnil, mardi et vendredi matin. Les bons légumes sont au fond, chez le Portugais. Pour les livres, y’a la librairie Charenton. L’étage du haut, c’est que des occasions, et le vieux monsieur connaît les titres par cœur. Et pour ton petit bonhomme... Elle se pencha vers Martin, qui grignotait un morceau de gâteau avec lenteur.

— Moi, je peux. Quand tu veux. Pas besoin de chercher. Je n’ai pas d’enfants, j’ai du temps, et j’aime bien les petits sages. Je lui raconterai des histoires de chez moi. Tu verras, il va adorer.

Anna sourit, touchée. Pei ne posait pas de condition. Elle n’expliquait pas, elle offrait. Elle rayonnait d’un mélange de générosité naturelle et d’humour franc, comme les femmes qui ont quitté leur île sans l’oublier une seule seconde. Martin, les mains pleines de miettes, leva les yeux vers elle, puis vers sa mère. Il sourit. Et dans ce sourire, il y avait déjà un début de confiance.

Pei s'était servi une seconde part de gâteau, sans cérémonie, et avait tendu un morceau plus petit à Martin. Elle mordit dans sa tranche avec enthousiasme, s'essuya les doigts sur un mouchoir en tissu à fleurs, puis leva les yeux vers Anna, soudain plus sérieuse.

— Et toi, alors... Qu'est-ce que tu viens faire ici ? À Paris, je veux dire. Tu n'es pas d'ici, ça s'entend tout de suite.

Elle dit cela sans jugement, avec la douceur de celles qui savent ce que c'est, partir, couper, recommencer. Anna hésita. Elle n'aimait pas parler d'elle. Elle avait toujours eu ce réflexe de repli, comme si mettre des mots sur ce qu'elle faisait allait l'abîmer.

— Je viens d'un village en Ardèche, souffla-t-elle. Antraigues. C'est tout petit. Deux rues et demi. Une école. Beaucoup de silence.

Pei hocha la tête.

— Moi, c'était Hell-Bourg. Sur une montagne. Beaucoup de brouillard, beaucoup de chaleur aussi. Le silence, je connais.

Elle ajouta, un peu plus doucement :

— Et tu es venue pour quoi ? Pour le boulot ?

Anna haussa les épaules. Elle regarda Martin, qui se concentrait sur son morceau de gâteau comme si c'était une mission.

— Pour le théâtre. Enfin... j'espère. J'ai toujours voulu jouer. J'ai passé un entretien pour une école. Je devrais pouvoir intégrer les cours dans quelques semaines. Et en attendant... je chercherai du travail. Serveuse, probablement.

Pei l'observa longuement, sans rien dire. Elle vit la minceur des bras d'Anna, la nervosité discrète dans la manière dont elle serrait ses genoux contre elle. Elle sentit surtout l'élan fragile d'une fille seule avec un enfant et une idée tenace.

— Et tu as de quoi tenir, là ? L'appart est à toi ?

Anna soupira. Elle n'aimait pas mentir, mais elle n'aimait pas se plaindre non plus.

— C'est celui de mon grand-père. Il me le prête. Sans loyer. C'est une chance. Pour le reste... j'ai un peu d'économies. De quoi survivre quelques semaines, pas beaucoup plus.

Pei hochait la tête. Son regard s'adoucit encore. Elle déposa son assiette sur le tapis, posa les mains à plat sur ses genoux.

— Alors tu as besoin d'un plan. D'un bon plan. Et de personnes fiables. Moi, je suis là. Pour Martin, pour les courses, pour parler. Je suis souvent chez moi. Et j'suis pas compliquée.

Un silence se posa, pas gênant, plutôt de ceux qui soudent doucement les gens qui se rencontrent pour de bon. Anna ne répondit pas. Elle avait simplement hoché la tête, une seule fois. Mais son visage s'était un peu détendu. C'était un oui sans fard, sans formule, sans peur. Martin leva les yeux.

— Pei, c'est ton prénom ?

Elle éclata de rire.

— Oui, mon petit. Pei. Comme le pays, mais en créole. Ma mère voulait un prénom court, qu'on n'oublie pas.

Il sourit. Et ce fut la fin du mystère.

— Si tu veux je t'apprendrai le créole ? Anna, pour le théâtre cela ne sera pas facile, mais enfin, comme on dit par chez moi : Pakapab lé mor san esayé !

Anna et Martin se regardèrent.

— Ca veut dire : Qui ne tente rien n'a rien.

Pei avait remis ses lunettes, qu'elle portait parfois sur le front, parfois au bout du nez, selon la lumière ou l'humeur. Elle observait Martin avec cette bienveillance tranquille qui n'avait rien d'artificiel. Il avait fini son gâteau, puis s'était allongé sur le tapis, le bras replié sous la tête, les yeux mi-clos.

— Il est vraiment tranquille, ce petit. Pas comme certains qui crient toute la journée dans la cour. Il est bien, ton Martin.

Anna le regarda, elle aussi. Il semblait s'être endormi là, sans cérémonie, comme s'il avait compris qu'il était désormais en sécurité. Pei reprit, d'un ton calme, comme si elle parlait d'un rendez-vous à la boulangerie :

— Demain, si tu veux, je peux le garder. Une heure ou deux. Ou plus. Comme tu veux. Ça te laissera le temps de faire tes démarches, tes papiers, voir les annonces. Paris, ce n'est pas une ville pour traîner les enfants partout.

Anna leva les yeux vers elle. Elle voulut répondre immédiatement, par politesse, par habitude. Dire : *non, c'est gentil, mais ça ira*. Mais les mots ne vinrent pas. Elle comprit qu'elle n'en avait ni la force, ni le luxe. Elle se contenta de souffler :

— Tu es sûre ? Ça ne t'embête pas ?

Pei haussa les épaules.

— Qu'est-ce que j'ai de mieux à faire ? Mon mari rentre tard, j'ai plus de boulot depuis six mois, et j'ai un stock de bananes plantains à cuisiner. Tu me rends service, en fait. Il m'occupera. Et moi, je le ferai rire.

Anna esquissa un sourire. Ce genre de générosité directe, simple, sans conditions, elle n'en avait presque jamais reçu. Pas de celles-là, pas ici, et surtout pas avant.

— Alors... d'accord. Juste demain matin ? Le temps de faire quelques démarches.

Pei acquiesça.

— Tu me le laisses après le petit déjeuner. Je viendrai le chercher. Toi, t'en profites pour faire ta vie. C'est le début. Faut le poser, ton premier pas.

Anna baissa les yeux, émue sans le montrer. Elle caressa doucement les cheveux de Martin, allongé là, les paupières encore frémissantes de sommeil. *Oui*, pensa-t-elle. *C'est peut-être ça, poser le pied. Commencer à avoir des mains tendues autour. Juste assez pour avancer.*

Le lendemain matin, la ville avait un autre visage. Les trottoirs résonnaient du bruit des chaussures pressées, des motos nerveuses, des volets qui s'ouvraient d'un geste sec. Paris s'éveillait avec un empressement qu'Anna ne connaissait pas. Elle avait déposé Martin chez Pei à neuf heures. Il n'avait pas pleuré, pas hésité. Il était entré dans l'appartement du dessous en

tenant la main de Pei, son petit sac sur le dos, comme s'il partait à l'école alors qu'il n'avait jamais vu de classe. Pei lui avait parlé doucement en créole, un peu comme on chante. Anna était repartie, la gorge serrée, mais légère. Elle avait pris le métro, puis marché jusqu'à la rue Blanche. Les immeubles ici avaient une élégance discrète, un style un peu fané, mais noble. L'école était là, sobre, ancienne, un peu cachée derrière un porche. Une plaque de métal annonçait son nom. Rien de plus. Pas de faste. Pas d'artifice. Anna entra. Une femme l'accueillit à l'entrée, sourire franc, stylo dans les doigts, lunettes sur le nez.

— Bonjour. Vous venez pour un dépôt de dossier ?

— J'ai écrit. Je voulais me présenter. Voir l'endroit. Savoir comment ça se passe.

La femme hocha la tête, nota son nom sur une feuille déjà bien remplie.

— Vous pouvez attendre quelques minutes. Il y a un professeur qui pourra vous recevoir rapidement. Asseyez-vous dans la salle d'attente, juste à gauche.

Anna remercia, traversa un petit couloir, et entra dans la pièce. Une lumière blanche passait par la fenêtre haute. Un radiateur cliquetait doucement. Des affiches de pièces, anciennes, défraîchies, tapissaient un mur. Tout sentait le vécu, le passage, la voix projetée dans l'espace. Elle s'assit. Croisa les jambes. Attacha ses cheveux d'un geste lent. Elle sentit le tissu de sa robe contre ses genoux, le cuir tiède du siège, l'odeur du vieux parquet ciré. Elle était là où elle avait toujours voulu être. Pas encore dans une salle de répétition. Pas encore sur scène. Mais dans l'antichambre du possible. C'était déjà immense. Elle attendit. Elle n'était pas nerveuse. Elle était simplement pleine. Pleine de ce qu'elle n'avait pas pu dire depuis longtemps. La salle d'attente n'était pas vide. Quatre autres personnes occupaient déjà les chaises disposées le long du mur. Deux garçons aux allures souples et un peu théâtrales discutaient à voix basse dans un coin. Une femme d'une cinquantaine d'années lisait un texte à mi-voix, les paupières à demi baissées. Tous levèrent brièvement les yeux quand Anna entra. Un hochement de tête, un bonjour murmuré, puis chacun retourna à son silence.

Elle fit le tour du regard. Il restait une place, près de la fenêtre, à côté d'une jeune fille au teint mat, au visage fermé, qui tenait ses mains crispées sur ses genoux. Elle semblait mal à l'aise, presque en détresse, les lèvres serrées, le dos droit comme une corde tendue. Anna s'assit doucement, sans bruit. Elle jeta un regard discret vers elle. Les doigts de la jeune fille

tremblaient légèrement. Son souffle était trop rapide. Elle attendit quelques secondes, puis, d'une voix douce, posée elle dit :

— Ce n'est pas aujourd'hui qu'il faut trembler, tu sais. Garde ça pour plus tard, juste avant d'entrer en scène. Là, tu as encore le droit d'être calme.

La jeune fille tourna les yeux vers elle. Ils étaient sombres, brillants, chargés d'un mélange d'angoisse et de gratitude.

— Je... pardon. Je suis un peu... C'est la première fois que je viens. Je n'ai pas dormi. Je crois que je vais tomber dans les pommes.

Anna sourit, pas moqueuse, mais rassurante.

— Moi aussi, c'est la première fois. Et tu vois, je tiens assise. On va y arriver.

Un silence court. Puis Anna tendit la main.

— Je m'appelle Anna.

La jeune fille hésita, puis glissa ses doigts dans la main offerte.

— Nadia.

Elle dit son prénom avec une discrétion presque coupable, comme si elle n'avait pas encore le droit de le porter ici. Elles restèrent là, côte à côte. Sans parler davantage. Mais quelque chose, déjà, s'était noué. Pas une connivence facile, mais un lien silencieux, solide, comme ces racines qui se rejoignent sous terre avant même que les branches ne se touchent. Le professeur n'était pas encore arrivé. Mais Anna savait déjà qu'elle ne quitterait pas cette salle comme elle y était entrée.

L'entretien avait eu lieu. Une vingtaine de minutes à peine. Juste assez pour répondre, écouter, sentir l'ambiance des lieux. Anna en était sortie apaisée, ni euphorique, ni déçue, mais avec ce sentiment rare d'avoir parlé vraiment, sans artifice, sans performance. Elle avait dit ce qu'elle avait à dire.

Nadia l'attendait dehors, sur les marches de pierre, les bras croisés contre elle, le regard bas. Quand Anna s'approcha, elle leva à peine les yeux. Le soleil d'automne perçait les immeubles,

tombait en lames tièdes sur les trottoirs. Le bruit des voitures et des bus formait un tapis sourd tout autour d'elles.

— Alors ? demanda Anna.

— Ça va. J'ai parlé. Pas comme je voulais, mais... parlé quand même.

Anna hocha la tête.

— Moi aussi.

Elles restèrent là un instant, côte à côte, sans rien dire. Puis Anna reprit, d'un ton tranquille :

— Tu fais quelque chose à midi ? Je dois rentrer... Mon fils m'attend. Pei, ma voisine, le garde. Si ça te dit... tu viens déjeuner avec nous ?

Nadia releva les yeux. Il y avait un mélange de surprise et de soulagement dans son regard. Elle hésita une demi-seconde, puis dit simplement :

— Oui. J'aimerais bien.

Le chemin jusqu'à l'appartement fut calme. Elles marchèrent côte à côte, sans trop parler, s'arrêtant parfois à un feu rouge, ou devant une vitrine. Deux jeunes femmes avec des passés différents, mais la même incertitude dans les épaules, le même besoin d'un endroit où poser les mots. Quand elles arrivèrent à l'immeuble, Pei ouvrit la porte avant même qu'Anna n'ait eu le temps de sonner.

— Il est sage comme une image, dit-elle. Il a même dessiné des poissons et des cases créoles. J'sais pas où il a trouvé ça.

Martin surgit, souriant, les bras tendus. Anna le prit dans ses bras, le serra contre elle.

— Je te présente Nadia, dit-elle à Martin. C'est une amie.

Le mot était venu tout seul. Et il sonnait juste. Nadia s'accroupit, tendit la main.

— Salut Martin.

Il la fixa quelques secondes, puis glissa sa petite main dans la sienne. Ils montèrent tous ensemble, dans la chaleur discrète de cette journée sans événement, mais dont Anna savait déjà qu'elle changerait tout.

Les jours se suivent, Pei et Martin passe beaucoup de temps ensemble. Anna cherche un travail pas très loin de l'appartement. Nadia s'invite régulièrement pour le déjeuner, elle est rarement à Paris le soir, elle habite en province.

Il faisait doux. Un ciel pâle, la lumière un peu dorée. Pei avait pris Martin par la main et lui avait dit : « *On va voir un parc qui grimpe comme une montagne.* » Il avait levé les yeux, intrigué.

— Une vraie montagne ?

— Presque, petit. Une montagne parisienne.

Le trajet en métro avait été long. Deux lignes, un changement, une montée d'escaliers. Mais Martin n'avait pas râlé. Il marchait toujours un peu en avant, le regard en l'air. Arrivés aux Buttes-Chaumont, il s'était arrêté, bouche entrouverte.

— C'est grand.

— Tu n'as encore rien vu.

Ils avaient franchi la grille, longé l'allée centrale, puis bifurqué vers les hauteurs. Le sol était en terre battue, les oiseaux très nombreux. Les arbres avaient cette verticalité souple qui fait silence autour d'eux. Le parc était immense, accidenté, vivant. Pei connaissait bien l'endroit. Elle y venait parfois seule, quand Paris devenait trop dure à porter.

— Tu vois ce sentier ? Là-bas, il monte jusqu'à un pont suspendu. Et là-haut, il y a un petit temple. On va y aller, mais doucement. Comme on montait chez moi, à Hell-Bourg.

Martin leva les yeux vers elle.

— C'est où Hell-Bourg ?

— C'est très loin d'ici. De l'autre côté du monde. C'est dans une île, dans l'océan. Là-bas, y'a des forêts qui sentent la pluie, et des cascades, et des bruits que tu ne peux pas entendre ici. Même la nuit est différente.

— Tu avais des copains là-bas ?

— Oui, des copines surtout. Après l'école, on laissait tomber nos cartables et on courait dans les bois. On faisait des cabanes avec des feuilles de bananier, on marchait dans l'eau jusqu'aux genoux, et on riait pour rien. Le sol était chaud, tu sais. Même l'hiver.

— Tu avais peur, parfois ?

Pei réfléchit.

— Oui. Quelquefois, oui. Quand la brume tombait vite, ou qu'on entendait des bruits dans les branches. Mais on se prenait la main. Et quand tu as une main dans la tienne, la peur se range dans ta poche.

Martin sembla méditer cela. Il ramassa une feuille jaune, la glissa dans sa poche à lui. Ils atteignirent une petite pente. Pei lui tendit la main.

— Tu veux grimper avec moi ?

Il hocha la tête. Ils montèrent ensemble jusqu'au pont suspendu. Le bois grinçait sous leurs pas. En dessous, le vide, les arbres, le ciel entre les branches. Arrivés de l'autre côté, Martin demanda :

— Tu crois qu'il y a des enfants, là-bas, dans ton île, qui pensent à Paris ?

Pei le regarda, un peu surprise par la question.

— Peut-être. Peut-être pas. Mais toi, aujourd'hui, tu penses à mon île. Et ça, ça compte.

Ils continuèrent à marcher encore longtemps. À mi-hauteur du parc, ils s'assirent sur un banc. Martin croqua dans une pomme. Pei regardait les feuilles trembler doucement dans le vent. Un instant de paix sans histoire, comme un matin d'enfance qu'on n'oublie jamais.

Ils rentrèrent un peu après seize heures. Martin, un peu fatigué mais rieur, sautait encore les marches deux par deux, tandis que Pei, le souffle léger, racontait une dernière anecdote sur les tangues qui traversaient les routes mouillées de son île après la pluie.

Anna ouvrit la porte avant qu'ils n'aient frappé. Elle les attendait, adossée au chambranle, les joues rouges, le sourire encore vivant sur le visage.

— Vous tombez bien, dit-elle. J'ai des nouvelles.

Pei haussa un sourcil, Martin s'immobilisa.

— Des bonnes ? demanda Pei.

— Oui. Des très bonnes, même.

Ils entrèrent tous les deux. Pei posa son sac, Martin fila vers le salon pour poser sa veste. Anna resta debout, droite, les yeux brillants d'une joie contenue.

— Alors ? accouche, lança Pei en riant.

Anna inspira profondément, puis annonça, comme un aveu qu'on retient depuis des jours :

— J'ai un travail.

— Déjà ? s'étonna Pei.

— Oui. J'ai tenté un coup de culot. Je suis passée devant un petit resto, « *Chez Robert* », rue de Charenton. Il y avait une affiche "cherche serveuse". Je suis entrée, sans réfléchir, sans rendez-vous. J'ai dit que j'avais de l'expérience, bon, je n'ai pas vraiment précisé où. J'ai parlé vite, avec le ventre un peu serré. Et la patronne m'a regardée, m'a écoutée, et elle a dit : *on essaye. Tu commences lundi.*

Pei éclata de rire.

— Tu es incroyable. La grande comédienne entre en scène avant même d'avoir joué !

Anna haussa les épaules, un peu gênée.

— Il fallait que ça marche. Je n'avais pas de plan B.

Elle fit une pause, puis ajouta, la voix un peu plus basse, mais encore plus lumineuse :

— Et... j'ai reçu la réponse de l'école. Je suis admise. Rue Blanche. Le vrai début.

Pei s'approcha, l'embrassa sur la joue sans prévenir.

— Deux nouvelles en une journée ? C'est plus du bonheur, c'est un tremblement de terre. On va fêter ça. Avec du thé, du citron, et des gâteaux plantains.

Martin, qui était revenu s'asseoir, leva les yeux vers sa mère.

— Tu vas être actrice ?

Anna s'agenouilla devant lui, prit son visage entre ses mains.

— Un jour, oui. Mais avant, je vais être serveuse. Et surtout, je vais être là. Pour toi. Et pour ça, j'ai besoin de tout ça.

Martin hocha la tête, simplement. Il n'avait pas besoin de comprendre les détails. Il avait vu le sourire de sa mère, et cela suffisait.

Le grand hall de l'école sentait la poussière de rideaux anciens, la cire frottée à la main, et un reste de parfum éteint depuis des décennies. Rien n'était neuf ici, rien ne brillait, mais tout portait la trace des voix. Les planchers usés, les poignées en cuivre, les vitres dépolies... chaque centimètre avait été touché par des mains tendues, des répliques lancées, des silences trop longs. C'était un lieu habité. Un lieu chargé de spectres aimants.

Le jour de la rentrée, les nouveaux élèves avaient été convoqués à dix heures. La plupart étaient arrivés plus tôt, fébriles. Dans la cour étroite, certains fumaient nerveusement, d'autres relisaient des notes griffonnées. Beaucoup n'avaient que dix-neuf ou vingt ans, à peine sortis de l'adolescence, le corps encore en déséquilibre mais l'ego déjà affûté.

Anna s'était tenue légèrement à l'écart, sac en bandoulière, debout près du mur, le regard calme mais alerte. Elle avait choisi une robe sombre, simple, presque invisible, mais sa posture trahissait quelque chose d'autre : une tension qui n'était pas celle de la jeunesse, mais celle d'un espoir qui ne veut plus échouer.

Nadia était arrivée quelques minutes après elle, le souffle court, les joues pleines de lumière. Elle portait une chemise blanche trop large et des chaussures usées jusqu'au talon. Elle rayonnait d'un bonheur discret, une forme de victoire sans bruit. Elles ne s'étaient pas parlé tout de suite, mais leurs regards s'étaient croisés avec cette reconnaissance profonde, silencieuse, que seuls les exilés du confort peuvent échanger.

À dix heures précises, un homme mince, en veste de velours, cheveux poivre et sel tirés en arrière, avait ouvert la porte du bâtiment principal. Il avait simplement dit : *“Bienvenue. Suivez-moi.”* Ils étaient entrés. La grande salle était haute de plafond, avec des fenêtres à guillotine sur la rue. Les murs étaient tapissés de miroirs raturés, griffés par des années de gestes trop vifs. Le parquet avait des blessures profondes, des cicatrices brillantes. Au fond, une estrade nue. Deux chaises.

Ils s'assirent sur les bancs disposés en demi-cercle. Une trentaine d'élèves. Un brouhaha contenu. Tous regardaient autour d'eux, certains avec défi, d'autres avec timidité. Tous, sans exception, avaient dans le regard l'image d'eux-mêmes applaudis, vus, reconnus. Anna se laissa porter. Elle observait, plus qu'elle ne rêvait. Elle voyait les tensions dans les dos, les jambes croisées trop serrées, les mains moites qui serraient des stylos. C'était un cirque silencieux, une parade d'oiseaux de nuit.

Trois professeurs les accueillirent. Chacun parla à tour de rôle, lentement, sans théâtralité. Le premier, le directeur, énonça les règles : rigueur, présence, lecture. Ici, on ne venait pas chercher la gloire, mais la vérité. Il dit cela sans sourire, le regard fixe. Le second, une femme fine, aux yeux pâles et à la voix rauque, évoqua le corps, l'élan, la respiration. Elle parlait comme on danse : par fragments. Le dernier, un comédien au visage grave, leur parla du texte. De sa densité. De la peur qu'on doit avoir avant chaque mot, et de l'écoute qu'il faut porter à chaque silence. Puis vint la présentation du programme. Travail vocal, travail corporel, scènes classiques, improvisation, diction, apprentissage de l'alexandrin, chant. Les semaines seraient longues. Les horaires contraints. Peu de place pour l'extérieur. Encore moins pour l'échec.

La matinée passa comme dans une chambre sourde. On prenait note. On se regardait du coin de l'œil. Certains tentaient de rire. Anna, elle, s'absorbait. Elle buvait l'espace. Elle se projetait

dans les cours à venir, les répétitions, les gestes, les phrases apprises et dites cent fois jusqu'à en perdre la voix. Et c'est alors qu'elle le vit.

Assis en retrait, seul, à la lisière du groupe. Il avait une chemise bleue, un visage calme, le genre de beauté qu'on remarque sans pouvoir tout à fait l'expliquer. Pas flamboyant, pas prétentieux. Mais une ligne dans le cou, un pli dans le sourire, quelque chose d'un peu fuyant, comme une ombre portée. Ses cheveux châtain, bouclés juste ce qu'il faut, ses paupières légèrement tombantes, et ce regard qui semblait ne jamais s'accrocher trop longtemps à un point précis. Il ne parlait pas. Il écrivait.

Anna l'observa quelques secondes de plus. Elle ne se demanda pas comment il s'appelait. Pas encore. Mais elle sentit quelque chose. Comme une présence familière qui n'aurait pas de nom, mais qui reviendrait, tôt ou tard. Il leva les yeux une seule fois, brièvement. Il croisa les siens. Il ne sourit pas. Mais elle se souviendrait de ce regard.

Chapitre 3 : L'autre rôle

Le matin, l'air était frais, un peu coupant. Les rues du XIIe s'ouvraient lentement sous les pas précipités des premiers passants, les volets s'ouvraient à la volée, les rideaux remuaient derrière les fenêtres. Le quartier n'avait rien d'exceptionnel, mais il vivait d'une vie compacte, régulière, sans détour. Anna arriva devant Chez Robert à 10h45. La façade était simple, peinte en rouge bordeaux, avec une enseigne vieillie par le soleil et des lettres légèrement délavées. Quelques tables déjà dressées sur la terrasse, un homme qui passait un chiffon sur le zinc, une serveuse plus âgée qui fumait debout contre le mur, regard en l'air. Anna entra sans bruit. La patronne, une femme solide, les cheveux courts, le tablier déjà attaché, la salua d'un signe de tête.

— Mets ton tablier. Tu regardes, tu fais, tu ne poses pas trop de questions. On verra ce que t'as dans le ventre.

Anna hocha la tête. Elle passa derrière le comptoir, attrapa un tablier noir, l'attacha en vitesse. Elle se sentait étrangère à ce lieu, mais pas hostile. Juste déjà en retard d'une centaine de gestes qu'elle ne connaissait pas.

À 11h30, les premiers clients arrivèrent. À midi dix, la salle était pleine. Et tout se brouilla. Anna notait mal les commandes. Une table voulait de l'eau pétillante, elle apportait une carafe plate. Une autre réclamait deux steaks saignants, elle répétait à la cuisine "à point" sans s'en rendre compte. Un homme lui tendit un billet pour payer, elle oublia de rendre la monnaie pendant dix bonnes minutes. Elle renversa un verre sur une commande, mit une note de frais dans la mauvaise boîte, rendit deux fois le même ticket à la même table. Elle s'excusait, bégayait un peu, souriait, repartait, essayait d'aller plus vite, de retenir tout, mais tout allait trop vite. Elle transpirait. Son tablier collait à sa taille, ses cheveux s'échappaient de son chignon. À un moment, elle se cogna le genou dans un coin de chaise et manqua de lâcher un plateau entier. La cuisine criait, les clients râlaient à mi-voix, la serveuse plus âgée levait les yeux au ciel, et la patronne, derrière son comptoir, la regardait sans un mot.

À 14h30, le calme retomba. La salle s'était vidée d'un coup, comme une vague qui recule. Seules restaient quelques taches de café sur les nappes, des verres vides, des serviettes

froissées. Anna se tenait droite, derrière le bar. Elle n'avait pas mangé. Elle se sentait vidée, le ventre serré par le trac de n'avoir pas été à la hauteur. La patronne s'approcha. Elle ne souriait pas. Elle s'essuya les mains sur un torchon, puis dit, très simplement :

— Bon. Assieds-toi deux minutes.

Anna obéit, sans répondre. La patronne s'appuya contre le comptoir.

— Je le savais, hein. Que tu n'avais pas d'expérience. Pas besoin de faire semblant. J'ai vu à ta façon de prendre la commande que tu étais neuve comme une poêle sans feu.

Anna baissa les yeux. Elle attendait la suite, redoutait qu'on lui demande de ne pas revenir. Mais la voix reprit, un peu plus douce :

— Mais tu as tenu. Tu as fait des conneries, oui. Mais tu n'as pas fui. Tu n'as pas râlé. Tu n'as pas pleuré dans les chiottes. Et ça, c'est rare.

Elle fit une pause.

— Le service du midi, c'est le pire. Les gens ont faim, pas le temps, pas d'humour. Si tu tiens ça, tu tiens tout.

Anna releva les yeux. La patronne tendit la main.

— Tu reviens demain. Embauchée.

Un nœud se défit, lentement, dans la poitrine d'Anna. Elle ne dit rien. Elle serra la main. Elle sentit la paume rugueuse contre la sienne, la chaleur d'un pacte modeste mais vrai. Dans la rue, le soleil se couchait sur les tables vidées. Elle sortit en silence, traversa la place. Ses jambes tremblaient un peu. Elle se tenait droite pourtant. Elle n'avait pas réussi la scène, mais elle ne l'avait pas quitté. C'était déjà un rôle.

Elle gravit les marches une à une, sans élan. Chaque étage lui pesait dans les mollets, dans le bas du dos, dans les épaules. Son corps était encore tendu, engourdi, usé par ces heures passées à courir, plier, sourire, encaisser. Chaque muscle la rappelait à son inexpérience. Elle arriva au dernier palier. La lumière du couloir clignotait. Elle posa une seconde la main contre le mur, reprit son souffle, puis poussa la porte.

L'odeur du linge propre, du savon doux et d'un reste de semoule flottait dans l'appartement. Martin, assis en tailleur sur le tapis du salon, coloriait un poisson géant sur une feuille presque entièrement recouverte. Pei était là, debout près de la fenêtre, un torchon à la main, les bras croisés sur le rebord.

— Alors, la star du service ? lança-t-elle doucement.

Anna esquissa un sourire, s'avança lentement. Elle enleva ses chaussures à l'entrée, un soupir s'échappa de sa gorge. Ses pieds la brûlaient.

— J'ai mal partout, souffla-t-elle. Les pieds, les reins, les genoux. Même les cils, je crois.

Pei éclata de rire. Elle posa le torchon sur une chaise, passa dans l'entrée.

— Allez, va t'allonger deux minutes. Je m'occupe de Martin encore un peu.

— Non. Je veux être avec lui. Juste une heure. J'ai cours ce soir.

Pei la regarda. Elle comprit. Elle savait ce que signifiait tenir la corde par les deux bouts, même quand elle brûle. Anna s'agenouilla à côté de Martin. Il leva les yeux vers elle.

— Tu as travaillé ?

— Oui. Pendant quatre heures.

— Et tu as aimé ?

Elle sourit.

— Pas vraiment. Mais j'ai tenu. Et je recommencerai demain.

Il hocha la tête. Il ne posait jamais beaucoup de questions. Il lui montra son dessin.

— C'est un poisson de la mer à Pei.

Anna regarda. Il était coloré, plein de formes irrégulières et de taches vives.

— Il est magnifique. Tu me le donneras ? Je le mettrai sur le mur, au-dessus du lit.

Martin acquiesça, concentré.

Elle resta avec lui sur le tapis, les jambes repliées sous elle, une main sur son dos, l'autre dans ses cheveux. Le corps vidé, mais l'instant plein. Le soleil filtrait par la fenêtre, bas et doux. On entendait les bruits du quartier, un klaxon, une sonnette de vélo, des talons sur le trottoir. Pei prépara un thé au gingembre et le posa sur la table basse sans rien dire. Bientôt, il faudrait repartir. Traverser la ville. Mettre un masque, répéter des phrases, apprendre à respirer autrement. Mais pour l'instant, elle était là. Avec son enfant. Dans ce petit appartement où rien n'était confortable, mais tout était à eux.

Avant de repartir, Anna se leva doucement, repliant la couverture sur Martin sans un mot. Elle passa dans le petit couloir, referma la porte de la salle d'eau, et tourna lentement le robinet de la douche. Le claquement du métal contre la faïence résonna brièvement, puis l'eau se mit à couler, tiède, puis brûlante. Elle se déshabilla sans se presser. Chaque geste lui demandait un effort calme, presque cérémoniel. Le tissu de sa robe collait à la peau, son tablier portait encore l'odeur du restaurant : une vapeur grasse, des traces de vin, un peu de sucre renversé. Elle entra sous l'eau. Le choc de la chaleur fut un soulagement muet. L'eau ruisselait sur ses épaules, sur sa nuque tendue, sur ses bras marqués de fatigue. Elle ferma les yeux. Elle laissa la pluie artificielle laver le bruit du service, le poids du tablier, les gestes répétitifs, les maladresses, les regards des clients. Elle resta là longtemps, immobile, les paumes ouvertes contre le mur. Elle ne pensait pas encore aux répliques, ni aux exercices. Elle pensait à son corps, à sa peau. Elle pensait à ce qu'elle allait porter.

Quand elle sortit de la douche, la buée avait envahi le miroir. Elle s'enveloppa dans une serviette rêche, puis s'assit au bord du lit. Un frisson courut le long de son dos, pas de froid, mais de tension intérieure. Elle ouvrit doucement l'armoire étroite, passa les doigts sur les cintres suspendus. Elle hésita. Elle posa une main sur un pantalon noir, l'autre sur une jupe droite. Puis, presque sans y penser, elle sortit une robe. Une robe simple, de coton bleu nuit, à manches longues, qui lui tombait aux genoux. Elle la regarda un instant, suspendue dans le vide.

Elle pensa à Pierre. À son visage immobile, à son regard sans sourire, à sa manière de ne rien faire et de tout capter en silence. Ce n'était pas un trouble profond, ni une projection. Juste un mouvement intérieur, infime mais clair, comme une corde qu'on touche sans jouer, et qui vibre tout de même.

Elle enfila la robe. Glissa une paire de collants. Ses gestes avaient ralenti. Elle se regarda un instant dans le miroir, essuyé du plat de la main. Rien d'extravagant. Mais quelque chose d'aligné. Le dos redressé, les traits un peu pâles mais déterminés. Elle attacha ses cheveux en une queue basse. Mis un soupçon de baume sur les lèvres, rien d'autre. Elle n'était plus fatiguée, pas encore prête non plus, mais sur le seuil, entre deux mondes. L'un, fait de commandes et d'assiettes brûlantes. L'autre, de textes, de silences et de regards à soutenir. Elle prit son sac, passa sa main une dernière fois sur le front de Martin endormi, et quitta l'appartement.

La salle était différente. Plus creuse. Plus dense. Les murs absorbaient mieux les bruits. Le parquet semblait encore plus sombre, comme s'il avait gardé les pas de la journée. Quelques élèves étaient déjà là, assis au sol ou adossés aux miroirs. Des carnets ouverts sur les genoux, des pages photocopiées posées à plat. Un silence relatif, plein de concentration.

Anna entra sans bruit. Elle posa son sac contre le mur, observa les lieux comme si c'était la première fois. La lumière était plus basse. La pièce semblait flotter dans une attente feutrée. Au fond, elle reconnut Nadia. Assise en tailleur, elle discutait avec Pierre, appuyé contre un radiateur éteint, les mains dans les poches. Anna hésita, resta debout quelques secondes. Puis elle s'avança. Nadia leva les yeux, l'accueillit d'un sourire léger. Pierre, lui, la regarda brièvement, hocha imperceptiblement la tête. Une reconnaissance discrète. Il se souvenait d'elle. C'était déjà une présence. Anna s'assit à côté d'eux, un peu en retrait. La conversation glissait entre eux deux, rapide, basse, comme un filet d'eau. Ils parlaient des auteurs qu'ils aimaient. Nadia évoquait Marivaux avec chaleur. Pierre citait Claudel, puis Koltès. Des noms comme des promesses de scènes à venir. Anna écoutait. Elle ne parlait pas. Elle notait les intonations, les silences, les yeux qui brillent quand on prononce un nom avec désir. À un moment, Nadia se tourna vers elle.

— Et toi, Anna ? Tu rêves de jouer qui ?

Elle prit quelques secondes. Puis répondit :

— Pas un personnage en particulier. Les textes de Racine, pas pour l'élan, pour les chaînes. Pour le silence entre les vers.

Pierre leva les yeux vers elle. Une lueur brève, comme un éclair de considération. Il ne dit rien, mais un respect silencieux s'installait. Le professeur entra. Un homme jeune, le visage encore marqué de scène, les yeux perçants. Il fit silence d'un geste, leur demanda de se lever. Les exercices commencèrent. Respiration, ancrage, regard. Travail du souffle. L'écoute du corps dans l'espace. Aucun texte aujourd'hui. Juste le retour au corps brut. Anna suivait. Elle oubliait la fatigue, la journée. Elle avançait avec lenteur, avec gravité, avec cette précision intérieure qu'elle croyait perdue. Le théâtre la reprenait. Sans forcer. Comme une lumière qu'on rallume dans une pièce qu'on croyait abandonnée. La séance dura une heure. Pas plus. Mais le temps s'y était dilaté. En sortant, ils étaient trois. Pierre, Anna, Nadia. Pas côte à côte. Mais proches. Liés par cette chose fragile qui naît quand on a transpiré, tenu, respiré ensemble dans la même pièce. Ils ne parlèrent pas beaucoup. Marchèrent un bout de chemin ensemble, sous les lampadaires jaunes de la rue Blanche. Le trottoir humide. Le bruit des voitures en fond. Pierre fumait, les mains dans les poches. Nadia parlait un peu, toujours avec douceur. Anna, elle, regardait la ville, les toits, les enseignes fermées. Elle se sentait droite, simple, là.

Au croisement d'une grande artère, juste avant que leurs chemins ne se séparent, Anna s'arrêta. Elle leva les yeux, hésita une seconde, puis dit presque comme une phrase oubliée qu'on retrouve soudain :

— Vous venez chez moi ? Un thé, rien de plus. Je n'ai pas grand-chose, mais l'eau est chaude, et je vais vous présenter Martin.

Nadia répondit tout de suite, avec ce demi-sourire qu'elle gardait souvent en réserve :

— Avec plaisir. Je n'ai pas envie de rentrer tout de suite.

Pierre laissa un silence. Il jeta sa cigarette, la regarda s'éteindre sur le trottoir, puis hocha la tête.

— D'accord.

Ils reprirent la marche. La conversation était mince, mais confortable. L'espace entre eux n'était plus celui d'étrangers. Il y avait déjà, dans leurs pas, quelque chose du début d'une constellation incertaine, fragile, mais alignée. Pei avait laissé une lumière allumée dans l'entrée. L'appartement sentait la nuit tiède et le linge propre. Anna servit du thé au gingembre

dans trois tasses dépareillées. Ils s'assirent sur le tapis, pieds nus, dos contre le mur. Pas de grands discours. Pas de promesse. Mais la conscience d'être là, ensemble, vivants, dans ce minuscule moment de paix. Ils avaient retiré leurs manteaux, laissé leurs chaussures près de la porte. Les trois tasses de thé posées à même le sol dégageaient une vapeur fine, parfumée au gingembre et au citron. Dans la pièce principale, la lumière douce d'une seule lampe dessinait des ombres longues sur les murs clairs. Martin s'était réveillé au bruit discret des voix. Il était apparu au bout du couloir, les cheveux en bataille, les pieds nus sur le parquet. Il n'avait pas pleuré, ni appelé. Il était simplement venu, silencieux, tirant un coin de son pull jusqu'à sa bouche. Anna s'était tournée vers lui, tendant les bras sans bouger. Il s'était approché à petits pas, avait contourné les tasses, et s'était glissé tout contre elle, s'installant entre ses jambes repliées, le dos contre son ventre.

Elle avait posé ses bras autour de lui, sans rien dire. Il ne demanda rien non plus. Il écoutait. Ses yeux passaient d'un visage à l'autre. De Pierre à Nadia, puis à sa mère. Il ne comprenait pas tout, sans doute, mais il ressentait le ton des voix, la douceur contenue, les silences respectés. Il savait que ce moment était important. Nadia lui adressa un sourire, un petit signe de tête.

Pierre, lui, se contenta de le regarder un instant. Pas de commentaire, pas de maladresse. Juste un regard franc, tranquille, qui ne cherchait ni à séduire ni à ignorer. Martin posa ses mains sur les genoux de sa mère, s'y accrocha doucement, puis cala sa tête contre son bras. Il ne voulait pas dormir. Il voulait rester là. Être témoin.

La conversation reprit, tranquille, fluide. On parlait de théâtre, encore. Des textes qu'on avait lus. De ceux qu'on voulait jouer. Des scènes rêvées, des voix qu'on espérait trouver. On parlait aussi du travail — les petits boulots, les horaires inversés, les soirs sans repos. La vie autour du théâtre.

Martin ne bougeait plus. Il respirait lentement, les yeux mi-clos, mais toujours éveillés. Dans cette pièce étroite, il y avait assez de silence pour qu'un lien tienne, et assez de chaleur pour que personne ne se sente de trop. Et Anna, dans cette immobilité partagée, sentait que quelque chose changeait. Ce n'était pas spectaculaire. Ce n'était pas une révélation. Mais c'était le début d'une appartenance.

Le thé s'était refroidi depuis longtemps quand Nadia, en riant doucement, déclara qu'elle avait faim. Anna s'était levée avec lenteur, les pieds nus sur le bois tiède, et avait ouvert le petit réfrigérateur avec ce geste de celles qui savent qu'il ne cache jamais grand-chose, mais qu'on y trouve toujours de quoi inventer. Il y avait un reste de salade froide, des pois chiches, un peu de concombre, des tomates cerises coupées en deux, quelques herbes. Elle trouva aussi un bout de fromage, du pain de la veille, et un œuf dur oublié dans un coin.

Pierre s'était approché sans rien dire, avait ouvert le placard, trouvé deux assiettes supplémentaires, des couverts, un vieux pot de moutarde presque vide. Nadia, elle, était restée assise, discutant doucement avec Martin, qui semblait maintenant parfaitement réveillé.

— Tu sais ce que c'est, une scène ? lui demanda-t-elle en souriant.

Martin avait réfléchi, puis haussé les épaules.

— C'est quand on fait semblant ?

Elle avait acquiescé, pas tout à fait, mais presque.

— C'est quand on fait semblant pour dire quelque chose de vrai.

Ils mangèrent assis autour de la petite table, tous les quatre. Les genoux se frôlaient. Les assiettes étaient dépareillées, le pain un peu sec, mais le repas avait le goût de ce qu'on n'avait pas prévu, et qu'on partage pourtant. Martin mangea avec appétit, puis resta à table, les mains croisées, le menton posé sur ses bras. La conversation, lentement, reprit. On évoqua les pièces qu'on avait vues, celles qu'on n'avait jamais comprises. Nadia parla de Koltès, de ses phrases longues comme des nuits sans réponse. Pierre évoqua Beckett. Sa voix se fit plus lente, plus posée.

— C'est le théâtre de la chute sans fin, dit-il. Et pourtant, on ne tombe jamais. On attend. C'est tout. On attend que ça se termine, sans savoir ce que ça désigne.

Nadia acquiesça, les yeux un peu plissés.

— Et c'est ça qui m'a toujours fascinée. Que l'absence d'espoir puisse devenir une matière si dense, si belle.

Anna, silencieuse jusque-là, observait. Ses mains entouraient sa tasse, elle écoutait avec attention.

— Ce que je retiens, murmura-t-elle, ce n'est pas l'attente. C'est le refus de faire semblant qu'on comprend. Jouer Beckett, c'est s'asseoir dans le vide et dire : *je suis là, même s'il ne se passe rien.*

Ils restèrent silencieux un instant. Martin, entre eux, ne parlait pas, mais il écoutait. Il enregistrerait. Quelque chose dans la cadence de ces mots lui semblait important, même s'il ne pouvait pas encore le dire. La lumière devenait plus douce. Il était tard, mais personne ne voulait vraiment bouger. Le temps avait pris une autre forme. Celle d'un moment sans rôle, sans scène, pourtant habité comme un plateau.

La discussion flottait encore dans l'air, dense et paisible, quand tout à coup, Nadia se figea. Son regard se posa sur la vieille horloge murale au-dessus de la fenêtre, puis elle se redressa d'un bond.

— Mon train ! s'écria-t-elle, presque dans un cri.

Sa chaise grinça en arrière, Martin sursauta.

— Mon dernier train part dans une heure. Une heure. Et je suis à l'autre bout de Paris !

Elle ramassa son sac, renversa presque sa tasse vide, enfonça ses bras dans les manches de sa veste en parlant à toute vitesse, les cheveux déjà défaits, le souffle court.

— Faut que je sois à Gare du Nord. Métro, changement, escalier, quai... si je rate celui-là, je dors avec les pigeons.

Pierre la regardait, amusé, un sourcil levé. Anna se leva à son tour, essayant de garder son calme, même si le désordre soudain la faisait sourire.

— Nadia, respire. Il est encore temps si tu pars maintenant.

— Mais j'aurais dû y penser, bon sang ! J'étais bien, voilà pourquoi ! Trop bien !

Elle tournait dans la pièce comme un courant d'air, attrapant ses clés, vérifiant son téléphone, resserrant sa ceinture. Martin, les yeux ronds, murmurait dans un souffle :

— Elle va courir très vite.

Nadia s'arrêta une seconde, s'agenouilla, l'embrassa sur la tête avec un sourire encore tremblant.

— Toi, tu retiens bien tout, hein. Tu te souviendras que j'ai toujours été en retard.

Elle attrapa son sac, ouvrit la porte, lança à Anna :

— Merci ! C'était parfait ! Je vous écris quand je rentre !

Puis à Pierre :

— Tu traînes toujours comme ça, ou c'est moi qui vis trop vite ?

— Les deux, répondit-il simplement.

Elle disparut dans l'escalier. On entendit ses pas précipités dévaler les marches, puis le claquement vif de la porte d'entrée. Un silence doux retomba. Anna referma lentement la porte, se retourna vers Pierre et Martin. Elle haussa les épaules, amusée, presque attendrie.

— C'était... Nadia.

Pierre sourit pour la première fois depuis le début de la soirée. Martin, quant à lui, déclara simplement :

— Elle court comme un oiseau dans un rêve.

Ils éclatèrent de rire. Un éclat bref, sincère. Il était tard, oui. Mais la nuit n'était pas encore finie.

Martin, d'abord enroulé contre sa mère, s'était lentement éloigné. Il glissait sur le tapis comme une feuille sur l'eau, s'allongeait à demi contre un coussin, roulait sur le dos, puis sur le ventre, les paupières alourdies, les gestes ralentis. Il murmurait des mots sans lien, les yeux à demi clos. Anna l'observait sans rien dire. Elle connaissait ce moment précis, l'instant entre le jeu et le sommeil, où l'enfant ne lutte pas mais ne cède pas encore. Il se redressa, tituba vers la chambre, puis revint, et s'affala enfin contre le bas du canapé, les jambes repliées, la tête sur le tapis. Sa respiration devint plus régulière. La pièce, alors, sembla changer d'atmosphère.

Anna se leva, prit la couverture pliée sur une chaise, vint la déposer doucement sur son fils. Elle resta agenouillée un instant près de lui, passa une main sur ses cheveux, écouta son souffle. Puis elle se redressa, se tourna vers Pierre, resté assis sur le sol, les bras autour de ses genoux, le regard tranquille. Il n'avait pas bougé. Elle s'approcha, ramassa les tasses vides, les empila silencieusement. Puis, doucement, comme si elle posait la question à la nuit elle-même :

— Tu veux rester encore un peu ?

Sa voix était basse, presque un murmure. Il ne s'agissait pas d'une invitation ouverte. C'était une permission. Pierre leva les yeux vers elle. Il ne répondit pas tout de suite. Il hocha simplement la tête, une fois. Il ne se leva pas. Il s'allongea à demi, le dos contre le mur, les jambes étendues. Ses yeux fixaient le plafond, ou peut-être l'ombre des livres sur l'étagère. Anna revint s'asseoir à côté de lui, à une petite distance, jambes croisées, mains jointes. Elle ne parla pas non plus. Ils restèrent là, dans le silence, habité d'un souffle commun, d'une fatigue semblable, d'un calme inattendu.

Martin dormait. Et dans ce petit salon tiède, sans rideaux, sans musique, le monde semblait avoir replié ses dents pour un instant. Le silence flottait encore dans la pièce quand Anna se leva. Elle regarda Martin, roulé sous la couverture, le bras tombant sur le tapis, la joue écrasée contre un coussin. Il respirait profondément, paisiblement, comme seuls les enfants savent le faire lorsqu'ils se sentent aimés. Elle s'approcha à pas feutrés, s'agenouilla près de lui. Une main passa lentement sous sa nuque, l'autre sous ses genoux. Elle le souleva avec douceur, d'un geste qu'elle connaissait par cœur. Son corps était léger, chaud, souple, abandonné comme un chat en sommeil. Il ne se réveilla pas. Ses paupières frémirent à peine. Elle marcha lentement dans le couloir sombre, tenant Martin contre elle, sa tête nichée dans le creux de son épaule. Le poids de son fils n'était jamais un fardeau. C'était une présence. Une certitude silencieuse. Dans la petite chambre, elle repoussa le drap, alluma la veilleuse, s'assit un instant sur le bord du lit. Elle le déshabilla à moitié, sans le brusquer, le pull, les chaussettes, le pantalon. Il ne bougea pas. Ses membres tombaient doucement dans ses mains, comme si le sommeil le traversait tout entier. Elle le glissa dans son pyjama puis dans le lit, rabattit le drap sur lui, puis le coinça légèrement derrière ses épaules. Il avait roulé sur le côté, le front contre l'oreiller, les lèvres entrouvertes. Un visage calme, presque trop calme pour son âge. Comme

s'il gardait déjà des choses pour lui. Anna le regarda longuement. Elle sentit un frisson l'envahir. Pas de froid. De gratitude, peut-être. Ou de cette forme de mélancolie douce que l'on ressent face à la beauté simple d'un enfant qui dort. Elle caressa ses cheveux, ses tempes. Elle chuchota un mot qu'elle seule entendit. Puis elle éteignit la lumière, laissant la veilleuse bleue projeter ses formes rondes sur les murs. Elle referma la porte.

Pendant qu'Anna portait Martin dans la chambre, Pierre s'était levé sans bruit. Il regarda un instant le salon — les tasses vides, les assiettes décalées, les miettes de pain sur la table basse, une serviette tombée au sol. Rien de dramatique. Juste les traces d'un moment partagé. Il s'avança vers la cuisine, fit couler un peu d'eau chaude. Il trouva l'éponge dans un coin de l'évier, le savon dans une bouteille sans étiquette. Il n'y avait pas beaucoup de vaisselle, mais il s'appliqua, lentement, soigneusement. Ses gestes étaient mesurés, presque méditatifs. Il rinça chaque verre, empila les assiettes, essuya le plan de travail d'un mouvement régulier. Puis il plia le torchon, referma le robinet, et revint dans le salon. Il ramassa les papiers froissés, rassembla les couverts, remplaça les chaises. Il remit le coussin de Martin à sa place, vida la théière, glissa les miettes dans sa paume et les jeta d'un geste dans la poubelle.

Quand Anna revint, la lumière était la même, douce et basse. Mais la pièce avait changé. Tout était rangé. Propre. Silencieux. Comme si la soirée s'était doucement repliée sur elle-même. Elle s'arrêta dans l'encadrement de la porte. Elle ne dit rien.

Pierre, debout près du petit évier, s'essuyait les mains sur le torchon qu'il venait de replier. Il se tourna à demi vers elle, croisa son regard. Il n'y eut ni remerciement, ni justification. Juste un échange silencieux. Et dans cet échange, quelque chose — invisible, mais clair — venait de naître. Anna ne dit rien. Elle s'approcha lentement, à pas feutrés, et se glissa contre lui. Son corps frôla le sien, dans une lenteur parfaitement maîtrisée, comme si elle connaissait ce geste depuis longtemps mais n'avait jamais osé le réaliser. Elle posa son front dans son dos, entre ses omoplates, et y resta quelques secondes, les yeux fermés. Ses mains glissèrent doucement le long de ses bras, jusqu'à ses poignets, ses doigts. Pierre ne bougea pas. Il se laissa faire. Il accueillait ce contact sans hâte, sans crispation. Comme quelqu'un qui comprend qu'un silence est en train de se briser.

— C'est ton appartement ? demanda-t-il à voix basse, sans se retourner.

Elle hésita. Puis répondit contre sa nuque, d'un souffle :

— C'est celui de mon grand-père. Il me l'a prêté. Je n'ai pas de lien fort avec lui. Mais c'est un toit. C'est déjà beaucoup.

Pierre regarda autour de lui, lentement. Sur une étagère, des photos à moitié effacées, glissées entre deux livres. Une petite fille debout sur une scène de fortune, un rideau beige, un fond de gymnase, un sourire grand comme un été. Une autre, en robe de fête, devant une table pleine de cahiers. Et encore une, près d'un sapin minuscule, les bras ouverts.

— C'est toi, là ?

Elle acquiesça, contre lui.

— En Ardèche. J'étais toujours dans les pièces de fin d'année. Des trucs sans queue ni tête. Mais je parlais plus fort que les autres. Alors j'étais toujours prise.

Pierre esquissa un sourire que seul le mur en face de lui put voir. Elle passa les bras autour de lui, plus serrés cette fois. Il posa ses mains sur les siennes. Leurs souffles se rejoignirent, se mêlèrent. Ils ne bougeaient presque pas. Le monde entier semblait tenir dans ce contact contenu, précis. Il se retourna enfin, lentement, jusqu'à lui faire face. Leurs visages n'étaient plus qu'à quelques centimètres. Ils se regardèrent. Longtemps. Sans fièvre. Sans urgence. Juste avec cette certitude calme qu'il n'y avait plus rien à attendre. Le baiser vint sans bruit. Il n'exploda pas. Il se déposa. Comme on pose les doigts sur une note juste, qu'on garde en suspens. Le reste, les gestes, les souffles, les tissus retirés, la chaleur de l'un contre l'autre, ne fut jamais pressé. Ils firent l'amour comme on entre dans un paysage qu'on avait déjà vu en rêve.

Pas pour s'y perdre, mais pour enfin y respirer. Le silence du petit appartement se fit plus dense, plus doux encore. Martin dormait dans la pièce d'à côté. La ville au-dehors, et eux, ancrés dans l'instant, sans un mot à dire.

Chapitre 4 : Rires et absences

Le printemps parisien avait surgi sans prévenir. Une lumière nouvelle tombait sur les trottoirs, les arbres poussaient en silence entre deux rues trop bruyantes, et l'air sentait parfois la pluie chaude, parfois la poussière. Pour Anna, les jours passaient sans qu'elle les compte. Tout était devenu mécanique, mais jamais facile. Le matin, elle se levait tôt. Martin dormait encore. Pei montait sans bruit, préparait du pain grillé et laissait un jus d'orange sur la table. Anna, les yeux à peine ouverts, tirait ses cheveux, enfilait sa tenue de travail et quittait l'appartement avant que la rue ne se réveille. Chez Robert, le rythme était toujours le même : dressage des tables, commandes hâtives, clients pressés, assiettes brûlantes, notes de frais, retour au calme. La patronne, parfois rude, gardait pour Anna une forme de respect sec. Elle voyait qu'elle ne lâchait rien.

À quinze heures, elle quittait le restaurant, les jambes en feu, les mains encore humides. Elle avalait un morceau de pain sur le trottoir, un fruit volé dans un sac. Puis elle filait vers l'école. Les cours de théâtre commençaient à seize heures. Elle arrivait en courant, toujours à la dernière minute, le souffle court, la nuque moite. Elle croisait Nadia, déjà assise, carnet ouvert, ou Pierre, adossé à un mur, les bras croisés. Les professeurs ne lui faisaient pas de remarques. Ils savaient. Elle arrivait avec autre chose que du retard : elle arrivait avec la ville sur les épaules.

Les exercices la portaient. Le corps s'échauffait, la voix montait, le silence se densifiait. Elle oubliait un peu. Elle se rappelait pourquoi elle était là. Et pour quelques heures, le reste se dissolvait. Mais chaque soir, le retour était plus difficile.

Martin l'attendait, les yeux brillants, le dessin encore chaud entre les mains. Pei lui racontait ce qu'ils avaient fait, les histoires inventées, les repas partagés. Anna souriait, embrassait son fils, le serrait fort, mais ses gestes perdaient leur netteté.

Elle avait mal aux jambes, aux tempes, au bas du dos. Elle s'endormait parfois à table, la tête contre un coussin, un verre d'eau oublié à la main.

Le soir, le silence de l'appartement était plus lourd. La lumière semblait plus basse qu'avant. Martin s'endormait vite, mais parlait parfois dans son sommeil. Et Anna, réveillée au cœur de la nuit, restait couchée les yeux ouverts, incapable de dire si elle tenait encore debout ou

seulement par habitude. Les semaines passaient, indifférentes. Chaque jour se répétait sans tout à fait se ressembler, mais la fatigue, elle, s'épaississait. Une fatigue plus large que le corps, plus ancienne que le réveil, plus sourde que les douleurs dans les genoux ou les poignets. Une fatigue qui entraînait dans les gestes simples, dans les silences, dans les oublis.

Anna comptait. Elle comptait les jours, les pièces, les repas, les heures de sommeil. Elle faisait des calculs mentaux à l'arrêt de bus, dans les files, dans le métro : combien il lui restait à la fin du mois, combien coûtaient les légumes, les chaussures de Martin, les tickets de métro, les médicaments contre les crampes. L'argent fondait comme une flaque sous le soleil. Et malgré son emploi au restaurant, malgré sa rigueur, ce qu'elle gagnait suffisait à peine. Juste assez pour maintenir un équilibre incertain, juste assez pour ne pas sombrer mais pas assez pour respirer. Elle avait réduit tout ce qui pouvait l'être. Plus de café, plus de petits plaisirs. Les vêtements, les livres, même les biscuits, tout devenait calculé, rare, parfois coupable.

Pei, elle aussi, s'épuisait. Ce n'était pas visible au premier regard. Elle souriait encore, préparait encore les repas, faisait encore rire Martin avec ses histoires de tangles et de cyclones. Mais ses yeux se creusaient, et ses silences devenaient plus longs. Elle portait trop. Martin, lui, changeait. Pas brusquement. Il s'effaçait un peu. Il dessinait plus souvent seul, parlait moins, riait moins. Il demandait parfois à quelle heure rentrerait sa mère, puis ne posait plus la question. Il se levait tôt pour la voir, mais elle était déjà partie. Il s'endormait avant qu'elle ne revienne. Il la cherchait, dans les sons, dans les objets. Il trouvait des morceaux d'elle dans les miettes du petit-déjeuner, dans la robe qu'elle avait laissée sur une chaise, dans l'odeur de son oreiller. Mais ce n'était jamais suffisant. Parfois, quand elle était là, il ne savait plus quoi lui dire. Et elle, trop fatiguée, ne savait pas toujours comment l'écouter. L'appartement, jadis refuge, devenait une sorte de coulisse fonctionnelle, un lieu où l'on se croisait, où l'on s'écroulait, mais où l'on ne vivait plus vraiment. Anna le savait. Elle sentait le sol glisser doucement sous elle. Mais elle ne voulait pas céder. Elle répétait en silence : *encore une semaine, encore un effort, encore un mois...* Elle tenait mais tout autour d'elle commençait à plier.

L'opportunité était venue par hasard, ou plutôt par glissement. Un soir, après les cours, en longeant les murs sombres du théâtre Antoine, Anna avait vu une affiche glissée derrière une grille, à demi arrachée par la pluie : *Recherche accessoiriste – loge et scène*. Elle avait noté

l'adresse, attendu deux jours, puis s'était présentée sans rendez-vous. Ils l'avaient prise. Sans grande question. Le besoin était urgent, les conditions ingrates, le salaire minime. Elle avait accepté. C'était un poste discret : préparer les objets de scène, les placer avant le lever du rideau, les retirer après, parfois en silence, à peine visible, pendant que les comédiens jouaient. On lui avait expliqué rapidement les consignes : précision, rapidité, invisibilité. Elle avait commencé le jeudi suivant. Le théâtre, la nuit, n'était pas le même lieu que celui qu'elle rêvait depuis l'enfance. Ce n'était pas la scène qu'elle touchait ici, mais son revers. Les couloirs sombres, les loges étroites, les perches métalliques, les trappes poussiéreuses. Le bruissement des costumes, l'odeur du maquillage, le trac sous les néons froids. Mais elle aimait ça. Elle aimait les heures silencieuses avant le spectacle, quand tout n'était encore que tension contenue. Elle aimait voir les comédiens s'échauffer en coulisses, marcher en rond, marmonner leurs répliques. Stresser ! Elle aimait surtout les chuchotements dans l'obscurité juste avant que les projecteurs ne s'allument. C'était une autre forme d'intimité, une proximité invisible avec la parole théâtrale. Mais le prix était immense. Ses journées s'allongeaient jusqu'à l'os. Elle quittait l'école à dix-sept heures trente, traversait Paris en métro, arrivait au théâtre Antoine à dix-huit heures passées. La représentation débutait à vingt heures, se terminait vers vingt-deux heures. Ensuite, il fallait ranger, nettoyer, verrouiller. Elle rentrait vers vingt-trois heures, parfois plus tard. Martin dormait déjà. Pei, parfois, s'était assoupie dans un fauteuil. L'appartement semblait lui appartenir à peine, juste un point de passage dans une boucle sans fin. Elle ne parlait plus. Elle vivait dans ses jambes, dans ses bras, dans son souffle court. Mais chaque soir, avant de quitter la scène, elle s'accordait une seconde. Elle posait la main sur un accessoire, un rideau, une planche de bois, et elle fermait les yeux. Juste une seconde. Juste assez pour se dire : *je suis ici. Pas encore au centre. Mais déjà à l'intérieur.*

Le matin était déjà là quand le téléphone vibra doucement sur la table de nuit. Anna tendit la main sans ouvrir les yeux. La voix était brève, polie : une fermeture imprévue, un problème de livraison, le restaurant n'ouvrirait pas ce midi. Elle remercia à mi-voix, raccrocha. Puis elle resta là, immobile.

La pièce était silencieuse. On n'entendait que les oiseaux de la cour, les tuyaux de l'immeuble qui craquaient lentement dans la lumière. Elle se leva sans bruit, ouvrit la porte de la petite

chambre. Martin dormait encore, roulé sur le côté, le visage enfoncé dans l'oreiller, les bras repliés contre lui. Anna s'approcha, se glissa dans le lit derrière lui, comme on entre dans un souvenir.

Elle le serra doucement. Il remua, puis ouvrit un œil. Il se retourna lentement et enfouit son visage contre elle, comme il le faisait quand il était plus petit, comme si rien d'extérieur n'existait, comme si tout ce qui comptait se trouvait entre deux souffles partagés.

Ils restèrent là, sans bouger, sans parler, sans but. Le temps s'étira, se dilua. Anna avait fermé les yeux. Elle sentait la chaleur du corps de son fils contre le sien, le rythme lent de sa respiration, le calme complet. Elle ne pensait à rien. Elle n'était attendue nulle part. Elle était simplement là.

Le reste de la journée glissa sans plan. Ils mangèrent quand ils eurent faim, à des heures étranges. Une omelette à dix heures trente, du pain grillé à quinze heures. Ils ne quittèrent pas l'appartement. Ils jouèrent à tout ce qui leur tombait sous la main : des figurines oubliées, des jeux inventés, un château construit avec des coussins et des livres. Ils dessinèrent sur des papiers pliés en accordéon, collèrent des bouts de journaux sur la fenêtre pour en faire des vitraux. Le temps était flou, comme dans les jours de neige ou les étés d'enfance. Pei n'était pas venue. La journée leur appartenait tout entière. Martin riait, courait pieds nus, inventait des noms étranges à leurs créations. Anna le regardait faire, parfois le suivait, parfois l'attendait sur le tapis, allongée. Elle retrouvait des gestes anciens, des rires oubliés. Ils ne sortirent pas. Ils n'allumèrent pas la télévision. Ils ne dirent pas qu'ils étaient heureux. Mais ils l'étaient. Et quand le soir tomba, doucement, aucun des deux ne voulut que le jour finisse. Anna coucha Martin tard, après l'heure, sans insister. Il s'endormit dans ses bras, sans protester, le front contre sa poitrine, comme quand il était tout petit. Elle resta assise un long moment, le berçant sans bruit. Elle ne pensait plus à l'argent, ni au théâtre, ni à Pierre, ni au restaurant. Elle pensait à ce jour suspendu, qu'aucune urgence n'avait détruit. Un jour volé au réel. Un jour complet C'était un dimanche dans la semaine, sans heure.

Ils avaient marché longtemps, sans direction. D'abord dans les rues du onzième, puis vers les quais, au rythme lent des passants tranquilles. Le soleil perçait par endroits, caressait les

façades claires, effaçait la fatigue de la semaine sans tout à fait la faire disparaître. Anna et Pierre ne se tenaient pas par la main. Ils marchaient à quelques centimètres l'un de l'autre, les épaules presque parallèles, les souffles accordés. Ils ne parlaient pas beaucoup. Le silence entre eux n'était pas pesant. Il était habité. Ils s'arrêtèrent un moment près du canal. L'eau avait cette teinte indéfinissable entre le vert et le ciel, et les péniches semblaient dormir. Pierre s'assit sur un muret. Anna resta debout, face à l'eau. Il finit par parler, presque sans l'annoncer.

— Je ne sais pas ce que je veux faire. Je crois que je n'ai jamais vraiment su.

Sa voix n'avait pas de regret. C'était une lucidité tranquille, sans drame.

— J'ai voulu jouer, oui, mais je crois que je voulais surtout... être ailleurs. Être quelqu'un d'autre. Pas pour fuir, juste... pour voir autrement.

Anna l'écoutait. Elle comprenait. Elle sentait dans cette phrase toute la lassitude lucide de ceux qui avancent sans promesse.

— Et toi ? demanda-t-il, sans la regarder.

Elle hésita. Ses mains étaient croisées dans son dos. Elle fixait un point au loin.

— Je veux être sur scène. Pas pour être regardée, pas même pour être applaudie. Pour... me dissoudre. Pour parler avec la voix des autres, des morts, des inventés. Et parfois, entre deux mots, sentir que quelque chose de vrai surgit. Même une seconde.

Pierre hocha la tête. Ils ne cherchèrent pas à prolonger. Ils restèrent là, le regard perdu dans l'eau.

Ils étaient deux êtres en suspens, liés par la même envie de vivre autrement, mais sans illusion précise. Ni couple, ni étrangers. Pas encore un projet, mais un point de passage l'un pour l'autre.

Ils reprirent la marche un peu plus tard. Traversèrent un pont, montèrent une rue en pente. Le soleil s'inclinait derrière les toits. Les cloches d'une église lointaine tintaient, presque irréelles. Et dans cette lenteur partagée, il n'y avait rien à décider. Rien à conclure. Juste cette marche côte à côte, comme un aveu sans forme.

Ce jour-là, le ciel était bas, chargé d'une lumière grise que même le printemps n'arrivait pas à dissiper. Un de ces jours parisiens où l'air est à la fois lourd et tiède, et où les bruits de la rue semblent venir de loin, étouffés par une cloche invisible. Dans la salle de répétition de l'école de la rue Blanche, les élèves attendaient, assis sur les bancs ou appuyés contre les miroirs. L'exercice du jour était simple en apparence : marcher jusqu'au centre de la scène, se placer, se tenir droit, respirer, puis déclamer quelques vers choisis dans *Le Cid*. Pas d'interprétation. Pas de jeu. Juste la voix, le regard, la présence.

Anna observait Nadia du coin de l'œil depuis le début du cours. Quelque chose n'allait pas. Ce n'était pas nouveau, mais ce jour-là, c'était visible. Nadia se tenait légèrement voûtée. Ses mains jouaient avec le tissu de son pantalon. Elle avait les lèvres serrées, les yeux fuyants. Elle lisait ses vers sans les lire. Elle les fuyait.

Les autres passaient les uns après les autres. Certains trop bruyants, d'autres trop raides. Mais tous allaient jusqu'au bout. Le prénom de Nadia fut enfin prononcé. Elle ne réagit pas immédiatement. Le professeur répéta :

— Nadia ? C'est à toi.

Elle sursauta presque, puis se leva lentement. Ses pieds semblaient lourds. Elle avançait comme on avance vers un gouffre. Elle monta sur la scène. Un pas. Puis deux. Elle s'arrêta au centre. Le silence tomba dans la salle. Elle tenait sa feuille dans une main, mais ne la regardait pas. L'autre main était crispée, les doigts blêmes. Elle inspira. Rien. Ses lèvres bougèrent. Aucun son ne sortit. Elle recommença. Toujours rien. On aurait dit qu'elle s'étouffait à l'intérieur d'elle-même. L'espace autour d'elle devenait une cage. Le professeur attendait. Les autres élèves, par respect, par gêne, ne disaient rien. Une minute passa. Une éternité. Puis Nadia recula. Un pas. Puis deux. Ses yeux ne voyaient plus rien. Elle tourna les talons. Et quitta la scène. Sans un mot. Sans une excuse. Sans rage. Simplement. Comme quelqu'un qui sait que c'est fini. La porte se referma derrière elle avec douceur.

Anna resta immobile. Elle sentit un serrement au creux de la poitrine. Elle regarda l'endroit vide sur la scène, le corps invisible de son amie. Elle attendit la fin du cours, puis sortit à son tour. Nadia était là, assise sur les marches de l'entrée, dans le vent tiède. Elle tenait sa feuille

roulée entre les doigts. Elle fixait un point indistinct devant elle, dans la rue, peut-être dans sa mémoire. Elle ne pleurait pas, mais tout en elle criait. Un cri muet, ancien, venu de loin.

Anna s'assit à côté d'elle. Pas trop près. Pas de mots. Elle sentit que la présence valait plus que tout. Les minutes passèrent puis elle se serrèrent dans les bras. Nadia finit par poser sa feuille sur ses genoux. Elle la lissa doucement, comme si elle tentait de réparer quelque chose. Mais ce n'était pas la feuille qui était froissée. Elle murmura enfin, sans la regarder :

— Je ne peux pas. Ce fut tout.

Anna comprit. Pas besoin d'expliquer. Nadia aimait le théâtre, oui, profondément. Mais elle ne supportait pas d'être vue. Pas dans ce vide, ce silence, ce centre exposé. Son corps refusait. Son souffle, sa gorge, ses muscles. Elle ne reviendrait plus. Ce soir-là, elle ne rentra pas à Compiègne. Elle suivit Anna jusqu'à son appartement, joua avec Martin, parla de tout sauf de théâtre. Elles rirent, mangèrent ensemble, partagèrent un reste de gâteau sec et des souvenirs inventés. Et dans cette soirée sans rôle, quelque chose se resserra entre elles. Une amitié plus forte, parce qu'elle survivait à l'abandon d'un rêve.

Un matin, Anna se leva avec un goût étrange dans la bouche, ni amer, ni sucré. Un goût imprécis, comme une fatigue qui aurait eu une saveur. Elle passa une main sur son front, sentit sa peau moite, tendue. La lumière du jour filtrait doucement à travers les rideaux. L'air était tiède, mais elle frissonnait. Elle se dirigea vers la cuisine, pieds nus, la tête encore lourde de sommeil. Martin dormait encore, roulé en boule au fond de son lit. L'appartement était silencieux, presque paisible. Elle ouvrit le robinet, se servit un verre d'eau, en but quelques gorgées. Puis l'envie surgit. Brusque, inattendue, totale. Une nausée, sans avertissement. Pas le haut-le-cœur des maux de ventre ordinaires, non. Quelque chose de plus vaste, de plus sourd, comme un mouvement intérieur qui ne lui appartenait pas. Elle s'appuya contre l'évier, ferma les yeux. Sa respiration ralentit. L'instant passa. Mais la trace resta. Elle resta debout quelques minutes, immobile, le verre encore à la main. *Qu'est-ce que j'ai bien pu manger hier ?* Elle tenta de se souvenir. Une soupe au restaurant, légumes, pain. Une pomme le soir. Un thé. Rien d'anormal. *Peut-être une mauvaise conservation ? Peut-être un virus ? Une fatigue*

de plus ? Elle haussa les épaules, tenta de passer à autre chose. Mais le doute s'était glissé. Il s'insinua dans chacun de ses gestes de la journée, comme une brume invisible.

Les jours suivants, le corps parla encore. Des vertiges, très brefs. Une odeur de café qui la soulevait soudain. Un plat de lentilles qui, d'un coup, devenait intolérable. Et surtout : la sensation de ne plus être tout à fait seule. Elle ne pensait pas encore à la grossesse, pas franchement. Le mot était trop fort, trop clair. Elle cherchait encore à nommer autrement ce dérèglement diffus.

Elle scrutait son reflet dans la glace. Ses cernes, plus creusés. Sa peau, plus pâle. Elle se pinçait l'intérieur du bras. Se pesait. Elle observait son ventre. Il n'avait pas changé. Mais elle le sentait plein d'une attente. *Et mes règles ?* Elles n'étaient pas régulières. Jamais. Mais cela faisait plusieurs semaines. Peut-être un mois. Plus ? Elle vérifia ses notes, ses calendriers. Fit des calculs approximatifs. L'angoisse se fit plus précise.

Le matin suivant, elle se leva avant l'aube. Martin dormait encore, la lumière ne filtrait pas encore dans la cage d'escalier. Elle descendit lentement dans la rue, le manteau serré sur ses épaules.

La pharmacie au coin ouvrait tôt. Elle entra, demanda un test. La pharmacienne ne leva pas les yeux. Elle glissa la boîte blanche dans un sac de papier. Le poids dans sa main semblait immense. Elle rentra sans se presser. Elle n'ouvrit pas immédiatement. Elle posa le sac sur la table, but un verre d'eau, fixa le vide. Elle avait peur. Pas peur de l'enfant. Pas peur du mot "mère". Mais peur de savoir. Peur que le doute devienne forme, cri, certitude. Finalement, elle se leva. Elle alla dans la salle d'eau. Ferma la porte. Le carrelage était froid. La lumière jaune, trop vive. Elle lut la notice trois fois. Fit tout dans l'ordre. Elle posa le test sur le bord du lavabo. Le regarda. Deux lignes. Apparues presque aussitôt. Claires. Incontestables. Elle resta debout. Figée. Elle était enceinte. Elle ne sourit pas. Elle ne pleura pas. Elle sentit son ventre, ses bras, son dos, ses jambes, tout en elle était plein, vivant, plus lourd, plus large que quelques secondes plus tôt.

Elle pensa à Martin. Elle pensa à Pierre. Et elle pensa à elle, seule, encore. Mais pas vide. Jamais vide. Elle posa le test sur la table. Le regarda longtemps. Puis elle s'assit. Et dans ce silence, elle se dit, simplement : *C'est une fille*. Elle le savait. Elle connaissait déjà son prénom : Lily.

Le test était rangé au fond d'un tiroir, entre une brosse à cheveux et un vieux carnet de théâtre. Elle ne l'avait pas jeté. Comme s'il fallait qu'il reste là, visible pour elle seule, une preuve muette, indiscutable, d'une chose désormais irréversible. Elle avait tourné autour de cette idée toute la journée. Comme une pierre dans sa poche. Comme un secret qui pèse sur chaque geste. Elle n'avait rien dit. Ni à Pei. Ni à Martin. Ni à Pierre. Elle s'était contentée d'observer son corps. D'écouter les battements plus profonds de son ventre. D'attendre. Elle savait que le choix n'en était pas vraiment un. Elle n'avait pas décidé : elle avait compris. Cette chose-là, cet enfant-là, allait venir. Mais ensuite ? *Comment faire ?* Elle s'était assise sur le bord du lit, les mains croisées sur ses genoux. Le soir tombait lentement derrière la fenêtre. Paris devenait bleue, puis grise, puis invisible. Elle pensait à Martin. À sa naissance. À cette force étrange qu'elle avait ressentie en le mettant au monde. Un amour qui n'avait pas besoin d'explication. Et elle pensa à tout ce qu'elle avait traversé depuis. Peut-elle le refaire ? Seule ? Avec peu de moyens, avec un emploi précaire, avec un corps déjà si fatigué ? Et Pierre ? *Que dira-t-il ?* Elle imaginait son visage. Pas de colère. Mais peut-être ce retrait, ce silence qui coupe sans crier. Ce recul d'un homme qui pensait n'être qu'une parenthèse, et qu'on appelle à rester. Elle le voyait lui répondre doucement, mais fermement. "Je ne suis pas prêt." Elle entendait déjà l'absence dans sa voix. Mais elle n'en voulait pas à l'idée de Pierre. Elle ne pensait pas à lui comme un père, pas encore. Pas comme un obstacle non plus. Il avait été là, oui. Il avait été tendre, présent à sa manière. Mais cet enfant ne dépendait pas de lui. Il dépendait d'elle seule. Elle le savait depuis la première nausée. Depuis la première seconde où elle avait pensé le mot "*enceinte*" sans le prononcer. Alors ? Que faire ? Continuer les deux emplois ? Cacher la grossesse jusqu'à ce qu'on la voie ? Cesser le théâtre ? Déménager ? Elle n'avait pas toutes les réponses. Mais une chose était sûre : elle ne pouvait pas rester à Paris comme ça. Pas dans cet escalier trop raide, pas dans ce restaurant sans pause, pas dans ce théâtre où les décors pesaient plus lourd chaque soir. Il faudrait partir. Trouver un lieu où poser ce corps habité. Un lieu où elle pourrait être à la fois mère, femme, fragile, épuisée — et debout.

Elle pensa à Nadia. À Compiègne. À cette maison claire, pleine d'odeurs lointaines et de paroles calmes. Elle pensa aux arbres. À l'eau. Au silence. Un autre monde. Peut-être une possibilité.

Elle se leva. Alluma la veilleuse. Et s'allongea sur le lit, les mains croisées sur le ventre. Elle ne pleura pas. Mais un souffle nouveau venait de naître. Le temps avait perdu sa netteté.

Depuis qu'elle avait vu les deux lignes sur le test, les jours s'enchaînaient comme au travers d'un voile. Il n'y avait pas de crise. Pas de drame. Seulement un flou continu, un monde légèrement déplacé, comme si elle vivait à quelques centimètres de sa propre existence.

Elle n'avait rien dit à Pierre. Les premières heures, elle s'était dit qu'elle attendrait le bon moment. Puis elle avait repoussé, d'un jour à l'autre, sans même formuler de justification. *Pas ce soir, je suis trop fatiguée. Pas demain, il a cours. Pas après-demain, c'est samedi, il sort sûrement.* Et ainsi de suite. À force de remettre, elle avait fini par renoncer. Non pas à parler. Mais à croire que parler changerait quoi que ce soit. Elle pensait connaître Pierre. Sa douceur, sa présence feutrée, sa distance. Elle savait qu'il l'avait aimée un peu, qu'il l'avait regardée avec une forme de tendresse réelle. Mais elle savait aussi qu'il ne serait pas là. Alors elle avait laissé le silence faire le travail à sa place. Elle répondait de moins en moins à ses messages. Elle refusait poliment les propositions de rendez-vous. Elle évoquait des raisons vagues : fatigue, surcharge, migraines. Et Pierre, fidèle à lui-même, n'insista pas. Il pensait comprendre. Ou il accepta de ne pas comprendre. Ce fut une disparition douce, presque élégante, qui ne laissa pas de trace visible. Mais Anna, elle, ne se sentait pas soulagée. Elle n'était pas triste. Pas en colère non plus. Juste... absente d'elle-même.

Elle travaillait toujours. Elle mangeait, elle dormait, elle échangeait avec Pei, elle s'occupait de Martin. Mais tout était plus lent, plus lourd, comme si son propre corps lui faisait obstacle.

Elle marchait souvent dans Paris sans but précis, après les cours, sans rentrer tout de suite. Elle s'arrêtait parfois devant une vitrine, sans vraiment voir ce qu'elle regardait. Elle s'asseyait sur un banc. Elle observait les passants. Elle cherchait quelque chose en eux, qu'elle ne trouvait plus en elle : la légèreté, la vitesse, le mouvement.

Elle songeait parfois à l'avortement. Pas longtemps. Juste comme une hypothèse, un mot qui passait et s'éteignait. Mais chaque fois, son corps disait non. Juste un refus calme, mais absolu. Cet enfant serait là. Et pourtant, elle n'arrivait pas à l'intégrer. Elle ne parlait pas à Lily. Ne posait pas la main sur son ventre. Elle n'osait pas. Pas encore.

Elle se sentait décalée de tout, même de Martin parfois. Elle l'aimait autant qu'avant. Plus encore, peut-être. Mais elle avait moins de mots, moins de gestes. Elle n'arrivait pas à trouver la place pour cette maternité nouvelle sans se sentir engloutie. Elle savait qu'elle ne pouvait pas rester ainsi, mais elle ne savait pas encore ce qui pouvait changer. Alors elle attendait. Juste... entre deux rives. Et les semaines passèrent.

Elle avait senti le changement sans miroir. Pas besoin d'image pour comprendre que son corps se modifiait. Il ne s'agissait plus seulement de fatigue, ni même de nausées ou de vertiges. C'était autre chose maintenant, plus dense, plus installé. Un poids nouveau dans le ventre, une rondeur sous les vêtements amples, une façon de se déplacer différente. Elle marchait moins vite. Elle avait du mal à se pencher. Elle avait cessé de courir après les métros. Et dans les salles de répétition, son souffle devenait court dès les premiers échauffements. Les exercices de voix, de mouvement, d'équilibre, tout ce qui faisait la matière du théâtre devenait peu à peu une lutte invisible. Elle essayait de dissimuler. Des tuniques plus larges, des positions plus assises, des silences entre les exercices. Mais elle savait. Et les autres sentaient aussi. Un soupçon flottait dans les regards. Elle ne se mentait plus. Pas vraiment. Elle se contentait de retarder, de différer le moment où il faudrait dire : *j'arrête*.

Un soir, rentrée plus tôt, Martin couché, Pei sortie faire quelques courses, elle s'assit au bord du lit et composa lentement le numéro de Nadia. La voix de son amie, douce, pleine comme un souvenir de maison, répondit à la troisième sonnerie.

Elles parlèrent d'abord de tout, de rien : du temps à Compiègne, de la fatigue, de Martin, de détails familiaux. Puis Anna, à voix basse, comme si elle se parlait à elle-même :

— Je crois que je vais devoir arrêter.

Un silence accueillit ces mots. Anna poursuivit. Elle parla de la fatigue, de la lassitude, de cette sensation d'être tirée vers le bas par son propre corps. Elle parla de la honte aussi, un peu de ne plus pouvoir suivre, de ne plus jouer, de devoir renoncer. Elle dit surtout cette chose qu'elle n'avait dite à personne :

— Le théâtre ne veut pas de corps lourds. Pas comme ça. Pas en formation. Pas ici, pas maintenant.

Nadia ne contesta pas. Elle ne consola pas non plus. Elle fut là, simplement, comme une rive stable pendant que la barque d'Anna dérivait. Anna sentit ses épaules se relâcher. Elle n'attendait pas de solution. Elle voulait juste ne pas porter cela seule. Et quand elle raccrocha, le cœur plus lent, les pensées plus claires, elle sut que ce n'était pas une fin. Mais un arrêt nécessaire. Quelque chose devait être mis de côté, pas abandonné. Pour que l'essentiel soit protégé. La chaleur des projecteurs l'étouffait.

Ce soir-là, la représentation avait pris du retard. Une comédienne était malade, le décor avait été modifié à la dernière minute, l'atmosphère était tendue en coulisses. Anna, comme toujours, courait entre les loges, le plateau, les recoins sombres. Elle portait un fauteuil léger, une lampe d'appoint, un bouquet artificiel. Elle avait appris à se mouvoir dans l'ombre, à devenir invisible. Mais ce soir-là, son ventre la ralentissait. Elle le sentait dans chaque rotation, chaque demi-tour. Un poids supplémentaire qu'elle essayait d'oublier. Elle s'était glissée derrière un élément de décor, une cloison montée sur roulettes, peinte d'un faux papier peint. Elle devait passer discrètement à l'arrière, poser un objet sur une console avant qu'un acteur n'entre en scène. Mais le passage était étroit. Et elle ne passa pas. Elle força un peu. Coinça son épaule. Avança d'un pas. Mais son ventre heurta un bord de bois mal raboté. Un choc sourd, pas douloureux, mais net. Elle recula, tira, tenta de se décaler. Impossible. Elle était coincée.

Elle sentit sa respiration s'accélérer. La lumière de scène changea. Une musique monta. Il restait trente secondes avant le changement. Ses mains tremblaient. Elle tira, poussa, recula à nouveau. Finalement, dans un souffle, elle parvint à se dégager, glissa de profil, presque à genoux, dans la pénombre du fond de scène. Elle posa l'objet. Juste à temps. Mais quand elle regagna les coulisses, ses jambes tremblaient. Elle s'appuya contre une cloison. Ferma les yeux. Son souffle était court. Une goutte de sueur coulait entre ses omoplates. Personne ne lui dit rien. Personne ne vit. Mais elle, elle savait. Elle avait eu peur. Pas pour elle. Pour l'enfant. Elle

posa une main discrète sur son ventre. Rien. Pas de douleur, mais un frisson lent. Un signal silencieux.

Elle resta là quelques minutes, dans l'ombre, les mains sur les hanches, le regard vide. Le théâtre ne l'embrassait plus. Il la mordait. Le lendemain elle donna sa démission.

Il faisait chaud. Un de ces premiers midis d'été à Paris où l'air semble cuit sur l'asphalte, où la lumière entre de biais, sans douceur, où tout s'accélère sans raison. Le service avait commencé fort. Trop de clients, pas assez de mains. Des habitués impatients, des touristes hésitants, et cette fatigue sourde dans le bas du dos, que même le café du matin ne calmait plus.

Anna en était à sa troisième table. Le tablier noué trop serré, la nuque moite, les tempes bourdonnantes. Elle allait vite. Trop. Ses pas n'étaient plus sûrs. Elle ne marchait pas. Elle poussait son corps devant elle.

Martin était à la maison avec Pei. Il lui avait dit au matin : *Tu marches comme un bateau.* Elle avait souri. Mais il avait raison. Le restaurant bourdonnait. Les cris en cuisine, les commandes, les couverts, les verres qui s'entrechoquent. Elle portait un plateau. Deux assiettes. Elle les avait prises à la hâte. Elle devait traverser la salle, longer deux tables, poser le tout à droite. Une manœuvre mille fois répétée. Mais ce jour-là, ses mains glissèrent. Ou plutôt, son corps hésita. Elle recula d'un pas. Son coude heurta une chaise mal repoussée. Et l'assiette de penne brûlantes bascula. Directement sur les genoux d'un client. Le silence fut bref, coupant. Le choc du plat. Le cri étouffé de douleur. Puis la panique, la serviette qu'elle saisit trop tard, les mots qui ne venaient pas. Le client se leva, furieux. Un pantalon taché, une brûlure peut-être. Anna s'excusa, s'excusa encore. Mais sa voix tremblait, son regard flou. Elle entendit la patronne derrière elle : un juron, un ordre sec. La serveuse la plus proche prit le relais. Anna resta figée. Le cœur battant trop fort. Le front humide. Et dans son ventre, un mouvement léger — une réaction de l'intérieur, pas douloureuse, mais perceptible. Elle recula lentement. Renda son tablier. Sortit par l'arrière.

Dans la ruelle, elle s'adossa au mur, la main sur le ventre. Elle ferma les yeux. Le corps avait parlé. Ce n'était plus une question de volonté. C'était une évidence. Elle ne pouvait plus continuer.

Elle était revenue le lendemain, à l'ouverture. Silencieuse, les traits tirés, les doigts encore marqués par l'eau chaude et les brûlures de la veille. Elle n'avait pas dormi. Ou si peu. Juste assez pour rêver de couverts tombés, de clients mécontents, de sol glissant. Son ventre lui semblait plus lourd que jamais, non de taille, mais de présence. Elle traversa la salle vide, encore dans l'ombre du matin. Le café n'était pas prêt. Les tables n'étaient pas dressées. La patronne comptait les bouteilles derrière le comptoir, dos tourné.

Anna posa son sac, puis s'avança lentement. Elle s'arrêta à deux pas du zinc. Attendant simplement que l'autre se retourne. Quand leurs regards se croisèrent, tout fut dit sans mot.

La patronne, une femme solide, pressée, plus juste que chaleureuse haussa à peine les sourcils. Elle savait. Elle regarda le ventre d'Anna, puis ses mains, ses cernes, ses jambes tremblantes. Anna ouvrit la bouche. Mais rien ne sortit. Elle n'en avait pas besoin.

Alors la patronne parla à sa place :

— Tu veux arrêter ?

Anna acquiesça. Une seule fois. Un geste court, calme. Irréversible. Il n'y eut pas de cris. Pas d'effusion. La patronne lui tendit une enveloppe, déjà prête. Ses dernières heures, en liquide. Quelques billets, un ticket de caisse plié. Elle ajouta :

— Tu as tenu plus longtemps que beaucoup d'autres filles. Va-t'en tranquille.

Anna la remercia d'un regard. Elle prit son sac, referma la porte derrière elle. Dehors, la ville était claire, lavée par une averse matinale. Elle marcha doucement. Pas par fragilité, mais parce que plus rien ne pressait.

C'était un mercredi sans urgence, un jour de battement. Le ciel hésitait entre la pluie et la lumière. L'après-midi traînait dans l'appartement comme un chat qui ne trouve pas sa place.

Martin avait passé la matinée à dessiner sur la table du salon, absorbé par un château qu'il entourait d'arbres, de lacs, de ponts suspendus. Anna, elle, n'avait rien fait d'autre que le regarder, faire le tour de l'appartement, et s'asseoir, sans parvenir à se poser. Elle savait qu'elle devait parler. Pas demain. Pas plus tard. Maintenant.

Quand le goûter fut prêt, un chocolat chaud et deux tartines beurrées, elle l'appela doucement. Il vint sans discuter, s'assit à côté d'elle sur le canapé. Le plateau était posé sur la table basse. La fenêtre entrouverte laissait entrer un souffle léger, tiède et gris. Anna ne savait pas comment lui parler. Elle ne voulait pas dramatiser. Mais elle ne voulait pas minimiser non plus. Elle observa son fils du coin de l'œil. Il mangeait lentement, concentré. Elle sentit son cœur ralentir, ses mains devenir froides. Alors elle parla. Elle lui dit qu'il y avait quelque chose de nouveau. Quelque chose qui vivait dans son ventre. Un bébé.

Martin releva les yeux. Ses doigts s'arrêtèrent. Il ne dit rien. Mais ses yeux s'élargirent doucement, comme si une nouvelle lumière venait d'apparaître.

Anna continua. Elle lui dit qu'il allait devenir grand frère. Que cela voulait dire plusieurs choses. Qu'un grand frère, ce n'était pas un adulte, ni un parent. Mais c'était quelqu'un qui est là. Qui veille, qui aime, qui soutient. Elle lui dit qu'elle savait qu'il en était capable. Non pas parce qu'il était fort, mais parce qu'il avait déjà ce regard, ce calme, cette présence.

Martin resta silencieux. Puis il se rapprocha lentement. Il posa sa tête contre elle, juste sous son bras, comme quand il était plus petit. Elle sentit son front contre sa peau, son souffle court. Elle ne bougea pas. Elle attendit que ce geste dise ce qu'il avait à dire. Puis elle reprit. Elle lui parla de son corps, maintenant plus fatigué, plus lent, plus fragile. Elle lui expliqua qu'elle ne pouvait plus continuer à travailler comme avant. Qu'elle avait quitté le restaurant. Qu'elle avait quitté le théâtre aussi, pas par choix mais par nécessité. Elle le dit avec calme. Mais à l'intérieur, elle sentait l'ombre du mot "renoncement" s'étendre doucement. Elle lui dit que, sans travail, il y aurait moins d'argent. Qu'il faudrait faire attention à tout. Et surtout, qu'ici, à Paris, la vie coûtait trop cher. Que rester ne serait plus possible. Qu'il faudrait partir. Changer de lieu, d'habitudes, de décor. Elle lui demanda s'il comprenait.

Il ne répondit pas tout de suite. Il continua de respirer doucement contre elle. Puis il murmura, très bas :

— Est-ce qu'on part tous les deux ?

Elle sentit sa gorge se serrer. Elle baissa les yeux vers lui. Et répondit, sans hésitation :

— Non. Tous les trois. Toi, moi... et la petite sœur que tu vas avoir.

Il ne dit rien mais il leva les yeux. Et dans son regard, il y avait une forme d'acceptation paisible, presque solennelle. Une maturité que seuls certains enfants portent sans l'avoir apprise. Ils restèrent là longtemps. Le chocolat avait refroidi. Le pain avait séché. Mais l'essentiel avait été dit. Martin savait. Et Anna, pour la première fois depuis des semaines, sentit le poids du secret se dissiper.

Le soir était tombé doucement. La lumière avait quitté les murs, et l'appartement était redevenu un cocon tiède et flottant. Pei n'était pas encore montée. Anna préparait quelque chose en cuisine. Martin, lui, était allongé sur le tapis du salon, les bras en croix, les yeux ouverts vers le plafond. Il ne pensait pas comme les grands, il sentait.

Il y avait quelque chose de nouveau autour de lui. Un air plus dense, plus lent. Comme quand on apprend un mot très compliqué et qu'on n'ose pas le répéter à haute voix. Un bébé. Il allait être grand frère. Grand frère. Il répéta ces mots dans sa tête plusieurs fois. D'abord comme une chanson, puis comme une énigme. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Est-ce que ça changeait tout ? Est-ce que sa mère allait lui sourire moins ? Est-ce que le bébé allait pleurer beaucoup ? Est-ce qu'il allait devoir partager ses jouets ? Sa chambre ? Est-ce qu'il allait devoir porter un cartable plus lourd ? Il ne savait pas vraiment. Mais quelque chose en lui avait compris.

Il se leva lentement, marcha jusqu'à la fenêtre. Il écarta un peu le rideau. La rue était calme. Une femme passait avec un chien. Une lumière clignotait au loin. Paris lui sembla tout à coup très grande, trop grande. Il se demanda s'ils allaient la quitter bientôt. S'ils allaient mettre leurs affaires dans des cartons. S'il pourrait emmener tous ses dessins. Et s'il allait retrouver l'appartement plus tard, ou jamais. Il pensa à sa mère. Elle lui avait parlé d'un bébé. De l'argent. Du travail. Mais surtout, elle lui avait parlé doucement. Elle avait posé les mots comme on pose une couverture sur un lit. Il l'avait sentie fragile mais pas triste. Et surtout, il l'avait sentie là, encore là. Il se rassit sur le tapis. Ferma les yeux. Il imagina le bébé. Il savait déjà que ce serait une fille. Il ne savait pas pourquoi, mais c'était certain, puisque sa mère le lui avait dit. Il essaya d'imaginer sa voix. Sa main. Son visage. Il pensa qu'il pourrait lui raconter des histoires. Lui montrer les étoiles par la fenêtre. Lui apprendre à ne pas avoir peur des ombres. Et sans savoir pourquoi, il sourit. Il n'avait pas toutes les réponses. Mais quelque chose de calme était

venu s'installer en lui. Il n'allait pas tout comprendre. Mais il allait faire ce qu'il pouvait. Être là, comme un rocher, comme un coussin et comme un grand frère.

Le téléphone vibra doucement sur la table basse. Anna, encore vêtue de sa robe de la journée, s'était installée sur le bord du canapé. Martin dormait, la lumière était basse, le silence épais comme un drap humide. Elle hésita un instant avant de répondre. Mais la voix de Nadia, à peine prononcée, la réchauffa aussitôt. Il y avait, dans la façon dont Nadia disait *bonsoir*, quelque chose qui disait aussi : je suis là, je t'écoute, je ne bouge pas. Elles parlèrent un peu, de Martin, de la journée, des courbatures d'Anna, de la chaleur étouffante dans l'appartement. Puis Nadia dit, d'un ton plus sérieux, presque bas :

— J'ai parlé de toi à mes parents.

Anna sentit son corps se tendre légèrement. Mais elle ne dit rien. Alors Nadia continua. Calme. Douce. Précise.

— Ils t'ont vue l'autre jour. Ils savent. Ils ont compris. Tu n'as pas eu besoin d'expliquer, tu sais. Ils ont vu la fatigue dans ton visage, dans tes gestes. Ils ont vu que tu ne pourrais pas rester longtemps à Paris dans cet état. Et...

Elle s'interrompit, comme pour vérifier qu'Anna écoutait toujours.

— ... Et ils veulent que tu viennes ici. Que tu t'installes. Pas pour quelques jours. Pour un moment. Pour t'occuper de toi, de Martin et du bébé.

Anna restait silencieuse. Elle écoutait. Nadia reprit.

— La maison est grande. Trop grande pour nous, parfois. Tu connais la chambre du fond, celle avec la fenêtre sur le tilleul ? Elle pourrait être à toi. Le matin, la lumière entre doucement, pas comme à Paris. Et puis, ici, on entend les oiseaux. Pas les voitures.

Elle marqua une pause, puis continua :

— Il y a de la place pour Martin. Il pourrait courir dans le jardin, faire du vélo. Et on est à cinq minutes à pied de la forêt. Tu vois ? Le chemin commence derrière la haie. Tu te rappelles la grille ? C'est presque un passage secret. Tu fais dix pas et tu entres dans les arbres.

La voix de Nadia ralentissait. Elle construisait un refuge avec ses mots.

— Et puis... Martin pourrait aller à l'école ici. C'est une petite école, avec une classe par niveau. Il y a un instituteur formidable. Un vieux monsieur qui parle comme s'il racontait toujours des histoires. Il s'occuperait bien de lui.

Anna sentit ses yeux picoter. Elle ferma les paupières. Nadia continuait, doucement :

— Toi, tu pourrais te reposer. Tu n'aurais rien à payer. Ma mère t'aiderait, elle cuisine trop, tu la connais. Mon père est plus distant, mais il est bon. Tu aurais une salle de bain, une chambre, un lit large. Tu pourrais marcher lentement. Dormir. Penser. Ou ne rien faire.

Le silence s'installa quelques secondes. Nadia attendait. Alors Anna parla enfin, d'une voix presque effacée :

— Tu crois que je peux ?

Nadia répondit sans réfléchir :

— Je crois que tu dois.

Et dans ce "tu dois", il n'y avait aucune obligation. Juste un appel. Une main ouverte. Un abri. Anna ne répondit pas tout de suite. Mais elle se leva. Elle marcha lentement jusqu'à la chambre de Martin. Elle le regarda dormir. Puis elle revint. Elle s'assit. Et elle dit :

— Oui. Je crois que c'est le moment.

Il pleuvait doucement, ce soir-là. Une pluie lente, presque timide, qui glissait contre les vitres sans bruit, comme si la ville retenait elle-même sa respiration. Anna s'était installée au bord du lit, un carnet fermé dans les mains. Elle ne l'avait pas ouvert depuis des mois. C'était un carnet de théâtre, offert par Nadia. Il contenait trois citations, un croquis à moitié effacé, et quelques lignes d'intentions qu'elle n'avait jamais relues. Elle le tenait contre elle, comme on serre un souvenir. Cela faisait presque un an. Un an depuis le départ d'Antraigues-sur-Volane, ce matin de lumière claire, les valises bouclées à la hâte, Martin endormi dans ses bras, son père silencieux dans la voiture, les virages de la montagne avalés sans un mot. Un an depuis les promesses faites en silence, dans le bus pour Valence, puis sur le quai du TGV. Elle s'était

juré qu'elle y arriverait. Qu'elle trouverait un travail, qu'elle étudierait le théâtre, qu'elle tiendrait bon. Elle ne voulait rien de luxueux, rien d'ambitieux. Juste être libre, se construire, offrir à Martin une vie qu'elle aurait choisie. Et maintenant, elle était là. Assise dans ce petit appartement prêté par son grand-père, les cartons jamais complètement défaits, le linge sec sur une chaise, le ventre rond sous sa main. Une autre vie en elle. Un avenir qui réclamait de l'espace, de la douceur, du temps tout ce qu'elle n'avait plus.

Elle repensa aux débuts. Au café "Chez Robert", à ses maladresses, à l'épuisement dans les jambes, à l'humidité des torchons. Aux cours à la rue Blanche, à la voix qui montait, à la peur qui se dissipait sous les projecteurs, à cette sensation rare mais fulgurante d'être à sa place. Elle repensa à Nadia. À leur premier échange dans la salle d'attente. À cette amitié née sans prévenir, comme une pousse fragile entre deux pavés. Et à Pierre. Son regard, ses silences, ses gestes discrets. Elle ne savait toujours pas si elle avait bien fait de couper court. Mais elle savait que le lien n'aurait pas résisté à l'épreuve du réel. Elle portait cet enfant seule. Pas par accident. Mais par nécessité.

Elle culpabilisait un peu. Pour Martin, qu'elle avait tant laissé entre les bras de Pei. Pour Pei, qu'elle avait trop sollicitée sans vraiment l'épargner. Pour ce rêve du théâtre, qu'elle avait entamé sans pouvoir le tenir. Mais elle ne s'en voulait pas. Pas vraiment. Elle avait tenu. Elle avait aimé. Elle avait tenté. Elle regarda autour d'elle. Rien n'avait changé. Et tout avait basculé. Elle ne voyait plus Paris de la même façon. Les couloirs du métro, les trottoirs mouillés, les escaliers sans fin. Elle s'était battue ici, pour exister. Mais ce n'était plus un lieu d'avenir. C'était une station de passage. Elle savait que partir serait un arrachement. Mais rester serait une violence.

Elle posa les mains sur son ventre. Elle sentit la vie bouger doucement. Une caresse, un signal. Elle ferma les yeux. Et dans le silence de la pièce, elle sut que ce n'était pas un abandon. C'était un passage. Elle allait partir. Pas fuir. Accueillir.

C'était un dimanche après-midi. Le ciel était clair, mais l'air avait ce parfum de fin de saison. L'été s'effiloçait dans les rues. Anna avait préparé un thé au gingembre, comme Pei l'aimait. Martin avait insisté pour sortir ses dessins les plus anciens, ceux des premières semaines à

Paris, de leurs promenades, du parc des Buttes-Chaumont. Il les avait posés sur la table, avec une solennité discrète. Pei arriva vers seize heures, comme toujours, un panier à la main, un petit gâteau dans l'autre. Elle avait l'habitude de monter sans sonner. Elle entra en appelant :
— Mes amours ? Je suis là...

Anna lui sourit, un peu pâle. Martin s'approcha d'elle sans rien dire, passa ses bras autour de sa jambe, enfouit son visage contre sa cuisse. Pei comprit aussitôt. Elle s'agenouilla doucement, sans un mot, et entoura Martin de ses bras. Le silence était lourd, mais tendu de tendresse.

Anna s'approcha. Elle posa la main sur l'épaule de Pei. Ses lèvres tremblaient.

— On va partir, Pei. Pei ferma les yeux. Elle serra Martin un peu plus fort. Elle hocha lentement la tête.

Martin pleurait maintenant. Ses doigts s'agrippaient à la robe de Pei, comme à une branche qu'on refuse de quitter. Anna, à son tour, se pencha. Elle les entoura tous les deux. Et elle pleura aussi, pas de sanglots, des larmes lentes, chaudes, inévitables. Pei les serrait tous les deux. Elle les berçait, comme un seul corps, comme une seule chose. Elle ne disait rien. Elle les laissait pleurer.

Quand les larmes commencèrent à se tarir, doucement, elles parlèrent. En vrac. En morceaux. Elles se remémorèrent leur première rencontre, dans l'escalier, Anna encore essoufflée du déménagement, Martin agrippé à sa jambe. Pei riait en y repensant. Elle se souvenait de la valise trop lourde, du chat du voisin qui leur avait filé entre les jambes, des marches grinçantes. Elle se souvenait surtout du regard d'Anna, un mélange de peur et de courage. Elles reparlèrent des balades dans Paris, du parc des Buttes-Chaumont, des goûters dans l'herbe, des histoires de tangues et de flamboyants que Pei racontait à Martin. Anna évoqua les soirs où elle rentrait trop tard, trop fatiguée, et où Pei, sans un mot, lui glissait une assiette chaude dans les mains. Les longues discussions à la fenêtre. Les silences complices. Les regards qui remplaçaient les phrases. Pei prit les mains d'Anna entre les siennes. Elle les serra longtemps.

— Tu as fait de ton mieux, murmura-t-elle. Tu as tenu. Maintenant, c'est le moment de t'asseoir. De respirer.

Anna hocha la tête, les larmes encore aux cils. Martin, lui, ne voulait pas lâcher Pei. Il restait contre elle, les bras serrés, comme si cette étreinte pouvait encore tout retenir.

— Je reviendrai, dit-il enfin, d’une voix cassée.

Pei sourit. Elle embrassa son front, très lentement. Et répondit :

— Je t’attendrai. Toujours.

Ils restèrent tous les trois, enlacés, jusqu’à ce que le jour baisse. Jusqu’à ce que les murs de l’appartement prennent cette teinte dorée et floue qui précède les séparations.

Le jour du départ, Paris semblait plus calme que d’habitude. Une lumière pâle caressait les toits, comme si la ville, pour une fois, acceptait de ne pas faire trop de bruit. L’appartement était rangé, presque vide. Les valises attendaient dans le couloir, les sacs alignés contre le mur. Tout avait été plié, trié, choisi avec soin. Ce qu’on emporte. Ce qu’on laisse.

Martin avait insisté pour garder ses dessins dans une grande chemise bleue. Il avait aussi glissé un petit coussin dans son sac, celui que Pei lui avait offert le jour de leur première promenade. Anna était debout près de la fenêtre. Elle regardait la rue en contrebas, les passants pressés, les volets fermés du café d’en face. Son ventre était haut maintenant. Rond, solide. Elle avait noué un foulard autour de ses cheveux. Ses traits étaient tirés. Mais son regard était apaisé.

Nadia arriva à onze heures précises. La voiture était grande, sombre, silencieuse. Une berline familiale prêtée par son père. Elle sortit du véhicule, vint à leur rencontre dans le hall, sans précipitation. Anna et elle s’enlacèrent sans un mot.

— Tout est prêt, dit Nadia à mi-voix. On a tout le temps. Pas de stress. Tu t’assois à l’avant. Martin aura tout l’arrière pour lui.

Martin descendit les marches lentement, sa grande chemise bleue serrée contre lui. Il ne pleurait pas. Mais ses yeux étaient rouges. Pei les attendait sur le trottoir. Elle ne monta pas. Elle ne parla pas. Elle prit simplement Martin dans ses bras une dernière fois. Un long, très long câlin. Puis ce fut au tour d’Anna. Elles ne dirent rien. Ce genre de départ n’a pas besoin de phrases.

Nadia rangea les valises dans le coffre. Elle avait prévu de quoi boire, grignoter. Des coussins. Une couverture.

— On prendra les nationales, dit-elle. Pour éviter les secousses. Tu pourras dormir si tu veux.

Anna sourit. Elle posa la main sur son ventre.

— Elle aussi, je crois.

Ils montèrent. Nadia démarra lentement. Martin tourna la tête vers la fenêtre. Il ne fit pas de signe. Il regardait. Il regardait pour retenir, pour imprimer les trottoirs, les feux, les arbres maigres, la couleur des murs, le numéro sur la porte. Il regardait comme on dit au revoir sans bouger la main. Et puis la voiture s'éloigna. Le bruit de la rue s'atténua. Paris se déchira doucement derrière eux, comme une feuille qu'on plie sans la froisser. Anna ferma les yeux. Sa tête reposait contre la vitre. Elle sentit la main de Nadia sur son bras, un instant. Et dans cette voiture en mouvement, dans ce silence contenu, quelque chose d'autre naissait. Pas un nouveau départ. Mais une arrivée en soi.

PARTIE II :

Entre les murs d'une maison trop grande

Chapitre 5 : La maison blanche

Le portail s'ouvrit dans un léger grincement, à peine audible, un souffle de métal sur la pierre, comme si la maison elle-même hésitait encore à se rendre, à les laisser franchir ses frontières intérieures, et aussitôt le jardin s'offrit devant eux, vaste, tranquille, composé avec soin mais sans ostentation, bordé d'arbustes taillés avec une main patiente, de vieux arbres aux troncs épais et lisses dont l'écorce sombre brillait légèrement sous l'humidité suspendue, et de massifs encore vivants, où les fleurs tardives s'obstinaient à exister malgré la saison qui les repoussait doucement, une brume fine et lente flottait entre les branches basses, s'accrochait aux feuillages, traçait des lignes invisibles entre l'air et le sol, et l'atmosphère portait cette odeur si particulière de terre gorgée d'eau, de mousse ancienne, de lavande fanée, une odeur de fin de cycle et de recommencement silencieux.

Anna descendit de la voiture avec précaution, comme si chaque mouvement devait être négocié avec son propre corps, ses jambes étaient lourdes, tendues, gonflées par la position assise, et son ventre, devenu désormais une forme souveraine, pesait non plus comme un obstacle mais comme une vérité, une certitude habitée, une promesse proche, elle posa la main sur lui sans y penser, un geste machinal, tendre et inquiet tout à la fois, non pas pour s'assurer qu'il était encore là, elle n'en doutait plus, mais pour l'accompagner dans ce passage, ce seuil entre deux vies, deux maisons, deux avenir encore imprécis.

Martin sortit de l'autre côté, se figea un instant sur le gravier blanc de l'allée, ses chaussures à peine posées, le dos droit, les bras le long du corps, regardant fixement la façade claire de la maison, les volets ouverts aux gonds lisses, les fenêtres hautes et régulières, le porche aux pierres vieilles mais solides, la porte vitrée légèrement embuée, et dans ce paysage familier pour d'autres mais radicalement nouveau pour lui, il ne fut pas frappé par la taille ou la beauté des lieux, mais par quelque chose de plus subtil, de plus enveloppant : le silence, ce silence plein, chargé, vivant, qui n'était pas celui de l'absence mais celui d'une présence dense, tissée de bruissements d'arbres, de chants d'oiseaux lointains, de craquements feutrés de feuilles écrasées sous les pas d'un écureuil, d'un chat, ou du vent.

La porte de la maison s'ouvrit doucement, et la mère de Nadia apparut, vêtue d'un pull trop grand dont les manches glissaient sur ses poignets, une paire de sandales d'intérieur aux pieds,

les cheveux ramenés en chignon flou, le visage calme, un peu fatigué mais éclairé par la douceur de l'instant, elle ne parla pas tout de suite, s'avança simplement vers eux avec un sourire qui disait sans bruit qu'ils étaient attendus, qu'ils étaient les bienvenus, et lorsqu'Anna s'approcha d'elle, elles s'étreignirent longuement, sans mots, sans précipitation, avec cette lenteur particulière qu'on adopte quand on sait que l'autre comprend sans qu'on ait besoin d'expliquer. Puis elle se tourna vers Martin, s'accroupit pour être à sa hauteur, lui tendit la main avec une chaleur tranquille, et dans ce geste sans cérémonie mais plein de reconnaissance, quelque chose de juste s'établit, quelque chose d'égal, et Martin, d'abord hésitant, lui tendit la sienne, un peu lente mais volontaire, et sourit, comme si ce contact suffisait à poser un nouveau commencement.

Ils entrèrent tous ensemble dans la maison, franchissant le seuil comme on franchit un gué, sans bruit, sans solennité, mais en sachant que l'on change de rive, et dès l'entrée, l'air avait cette densité propre aux maisons habitées, une chaleur discrète, une odeur de bois ancien, de cire d'abeille, de linge propre séché à l'intérieur, et dans la cuisine flottait encore le parfum d'une soupe douce laissée sur le feu, tout dans cet intérieur racontait des saisons passées, des jours heureux, des heures lentes, des gestes faits pour durer, il y avait des tableaux aux murs, discrets, patinés, un piano sous une housse, des livres entassés sur les étagères, sur les marches, parfois même à terre, et une lumière basse descendait à travers les voilages, dessinant des lignes souples sur les meubles. On leur avait préparé une chambre à l'étage, pas trop loin de Nadia, mais assez retirée pour préserver le calme, une pièce claire, simple, avec un grand lit couvert d'un édredon blanc, une commode en bois blond, un fauteuil près de la fenêtre, et cette fenêtre donnait sur le jardin, et au-delà du jardin, sur les arbres profonds, et plus loin encore, sur la forêt, immobile, haute, grise et verte, une promesse presque mythologique.

Anna s'assit sur le bord du lit, très lentement, posa ses mains sur ses genoux, puis sur son ventre, regarda autour d'elle sans rien dire, et pour la première fois depuis longtemps, depuis des mois peut-être, elle ne se demanda pas ce qu'elle devait faire ensuite, elle ne pensa pas à l'heure suivante, au lendemain, au repas à préparer ou à l'angoisse du jour d'après, elle se laissa juste envelopper par le calme, par la lumière, par cette impression d'avoir enfin trouvé un lieu où se poser, et elle ferma les yeux, non pas pour dormir, mais pour mieux sentir qu'elle

était là. Pendant ce temps, Martin explorait, déjà, méthodiquement, avec sérieux mais sans tension, il ouvrait les tiroirs, touchait les coussins, soulevait la couverture, regardait sous le lit, sortait, revenait, ses pas rapides mais légers, ses gestes curieux, attentifs, il ne parlait presque pas, mais son visage brillait d'une intensité neuve, comme si chaque chose le nourrissait.

Le soir venu, ils dînèrent tous les trois dans la grande cuisine, éclairée par une suspension ancienne en métal vieilli, et tout était simple, posé, sans bruit : un bol de soupe chaude, quelques tranches de pain doré, un peu de fromage, des tasses épaisses pour tenir la chaleur dans les mains, ils mangèrent lentement, sans mot superflu, et dans ce silence tranquille, chaque cuillerée prenait le goût d'un retour à la vie.

Anna se sentait étrangère à ce lieu, mais ce n'était pas une étrangeté inquiète, plus une résistance, c'était celle des terres nouvelles que l'on regarde longuement avant d'y planter ses racines, avec un mélange de retenue et de confiance, et dans son regard flottait cette pensée muette : je pourrais vivre ici.

Le matin se leva sans hâte, glissant lentement sur les vitres embuées, s'installant d'abord sur les hauteurs de la maison avant de filtrer doucement par les rideaux tirés, une lumière pâle et tiède, encore floue, qui effleurait les objets sans les réveiller tout à fait, et dans cette clarté suspendue, Martin ouvrit les yeux sans raison, simplement parce que quelque chose dans l'air avait changé, une vibration plus légère, une tension plus douce, alors il se leva sans bruit, sans allumer de lumière, enfila un pull trop large qui lui couvrait les mains, glissa ses pieds dans les chaussettes épaisses laissées au bord du lit, et descendit l'escalier en retenant son souffle, avec cette précaution instinctive des enfants qui savent qu'ils entrent dans un moment qui ne leur appartient pas encore.

La cuisine était vide, encore pleine de la chaleur ancienne de la nuit, de l'odeur du pain de la veille et des bûches consumées, et il traversa la pièce comme un fantôme léger, poussa lentement la porte vitrée qui donnait sur le jardin et sortit, seul, dans l'air du matin.

Le froid le prit doucement, sans brutalité, un froid dense, enveloppant, qui ne mordait pas mais s'installait partout, dans le creux des poignets, dans les plis du cou, dans la respiration même, et il s'arrêta quelques instants sur la première marche de pierre, les bras croisés, les

yeux ouverts, attentifs à tout ce que le monde extérieur lui offrait soudain : l'odeur de l'herbe encore mouillée de rosée, le goût métallique des feuilles tombées, l'haleine profonde des pierres froides, et cette lumière d'hiver qui s'étirait entre les branches comme des filets d'argent liquide, suspendus dans l'air, presque vivants.

Il écoutait les sons extérieurs mais aussi ceux, plus intérieurs, plus ténus, qui naissent quand le silence est entier, un premier chant d'oiseau, très bref, puis un second, un peu plus loin, puis le vent, à peine un froissement, puis plus net, un souffle dans les haies, une réponse dans les branches, et tout cela formait une musique discrète, une parole du paysage.

Alors il descendit les marches, posa ses pas sur les gravillons qui crissaient à peine sous ses pieds légers, longea les bordures encore nues, les haies taillées avec soin, les massifs endormis, toucha du bout des doigts les pierres couvertes de mousse, les tiges brunes qui s'effritaient au moindre frottement, les troncs rugueux que le froid avait figés dans un silence ancien, et il s'étonna que tout cela soit là, disponible, offert, comme s'il avait toujours eu sa place ici.

Le jardin paraissait immense, non pas par ses dimensions mais par ce qu'il contenait d'attente, de promesse, de chemins invisibles, et Martin, sans y penser, se dirigea vers le fond, là où le potager vide traçait un quadrillage d'ombres et de souvenirs, là où un grillage discret, presque invisible, marquait les limites de la propriété, il s'en approcha lentement, le regard porté au-delà des fils de fer, vers les arbres plus sombres, plus hauts, plus épais, qui dessinaient une muraille verte, vivante, mouvante, et il s'arrêta, posa les doigts sur le grillage humide, froid, tendit le cou, fixa l'espace entre les mailles, et ce qu'il vit là, entre les feuilles et les ombres n'était pas un décor, ni une frontière, mais le début d'un autre monde.

Il resta là longtemps, immobile, absorbé, à respirer cet air plus profond, à regarder les couches de branches, les mousses suspendues, les troncs sans fin, et quelque chose en lui s'élargissait, un couloir silencieux s'ouvrait, comme si le bois l'appelait déjà, comme si, sans un mot, il comprenait que ce lieu n'était pas simplement la suite du jardin, mais un ailleurs, essentiel.

C'est là que Nadia le trouva. Elle s'était levée, alertée par le silence trop grand, par la porte laissée entrouverte, par la trace de ses petites chaussures dans la rosée, et elle était sortie sans bruit, l'écharpe enroulée autour du cou, les mains dans les poches de son manteau d'intérieur, elle l'avait suivi du regard, s'était arrêtée quelques pas derrière lui, puis s'était approchée

doucement, et Martin, sans sursauter, tourna la tête vers elle, la vit, l'accueillit d'un regard calme, un regard qui disait : je suis déjà là. Alors Nadia s'approcha un peu plus, sortit une clé de sa poche, l'inséra dans une serrure cachée dans la haie, et ouvrit un petit portail dissimulé, un passage étroit, presque secret, entre deux bosquets, un passage vers l'extérieur, et elle lui montra, d'un geste lent, l'allée qui s'ouvrait, couverte de feuilles mortes, bordée de branches courbées en arche, un couloir de lumière basse, trempé de silence. Elle lui expliqua, d'une voix douce, que ce chemin-là s'appelait l'allée des Beaux-Monts, qu'on disait que Napoléon l'avait fait tracer d'un seul geste, à travers la forêt, pour que son épouse puisse voir, depuis le palais, l'ampleur de sa puissance, un chemin de roi, de théâtre, de caprice et de conquête.

Martin n'écoutait pas l'histoire pour ce qu'elle disait, il l'écoutait pour ce qu'elle éveillait, et ses yeux ne quittaient pas le sentier, cette ouverture dans les arbres, cette invitation sans promesse, sans danger, juste la certitude que quelque chose, au fond, l'attendait. Ils n'allèrent pas loin. Quelques pas. L'odeur du bois changeait déjà. La température aussi. L'air devenait plus grave, plus minéral. Les feuilles plus épaisses. Et lorsque Nadia proposa de faire demi-tour, Martin acquiesça sans protester, mais dans ses yeux brillait une lumière nouvelle, celle de celui qui sait qu'il reviendra, non pas pour jouer, non pas pour se promener, mais parce que le bois l'a vu, l'a reconnu, l'a appelé.

La maison dormait. Dans la chambre voisine, Martin s'était endormi sans résistance, la tête tournée vers la fenêtre, le bras replié contre son coussin. La journée avait été longue, douce, nouvelle. Son corps, traversé d'images et de chemins, s'était laissé glisser dans le sommeil comme une feuille sur l'eau. Anna, elle, descendit pieds nus jusqu'à la cuisine. Elle n'avait pas faim, pas soif, juste besoin de silence et de lumière basse. Elle s'installa à la grande table, dans la pénombre tiède, face à la fenêtre où se reflétaient quelques étoiles floues. Nadia la rejoignit un instant plus tard. Elle portait un châle ancien sur les épaules, une tasse fumante à la main. Elle ne dit rien d'abord. Elle posa la tasse. S'assit. Et sourit. Elles restèrent quelques minutes sans parler. Puis Anna rompit le silence :

— Je crois que je ne réalise pas encore.

Nadia hocha la tête. Elle répondit :

— Ce n'est pas à réaliser. C'est à vivre. Et tu as le temps, maintenant.

Anna la regarda longtemps. Il y avait quelque chose de changé chez Nadia aussi. Un calme. Une maturité posée, comme si elle avait renoncé à certaines attentes, mais pas à l'essentiel.

— Tu sais, murmura Anna, je n'ai jamais dit merci. Pour tout.

Nadia leva les yeux, sans gravité.

— Il n'y a rien à remercier. Tu serais venue même sans mon invitation. La maison t'aurait appelée. Martin aussi. Et ta fille.

Elles sourirent. Ce fut un de ces sourires sans fin, qui contient les pleurs, les fous rires, les silences, les doutes. Puis Anna dit :

— Tu te souviens de notre première conversation ? À l'école. Tu tremblais comme une feuille.

— Et toi, tu avais un visage de pierre, répondit Nadia. On aurait dit que tu allais manger le théâtre à mains nues.

— J'y ai cru. Juste un instant.

— Tu y es allé. Tu y as touché. C'est ça qui compte.

Un nouveau silence s'installa. Plus chaud. Plus dense. Anna posa sa main sur son ventre.

— Elle bouge.

Nadia sourit.

— Elle sait que c'est bientôt.

Anna hocha lentement la tête.

— Je crois qu'ici... je pourrai l'accueillir comme il faut. Pas seulement accoucher. Mais vraiment... la recevoir. Comme une hôte.

Nadia tendit la main. Elle posa doucement sa paume sur le ventre d'Anna.

— Alors, elle est la bienvenue.

Et dans cette cuisine tranquille, entre deux jeunes femmes un peu cabossées mais encore debout, quelque chose de plus ancien que l'amitié se noua à nouveau, une forme de pacte, de promesse. La certitude qu'à deux, certaines choses deviennent possibles.

Il faisait doux, une douceur paisible, sans excès, qui ne cherchait ni à réchauffer ni à rafraîchir, mais seulement à envelopper tout ce qui touchait encore le jour, et le soleil, déjà bas, traçait de longues ombres molles sur les pierres du jardin, des ombres qui semblaient s'étirer sans hâte, comme si elles-mêmes avaient compris que ce temps-là, celui de la fin d'après-midi, ne demandait ni empressement ni clarté, simplement une manière de glisser vers le soir. Le vent soufflait à peine, assez pour faire frémir les herbes hautes et sèches au pied du mur, assez pour soulever de petites volutes de poussière entre les tiges brunes, mais pas davantage, et dans cette immobilité vivante, dans cette lumière dorée qui caressait chaque chose sans l'éblouir, Martin marchait seul. Il avait attendu que les voix se retirent, que les pas se fassent plus rares, que la vaisselle cesse de tinter dans l'évier, que la maison reprenne son rythme d'après, ce moment creux entre les gestes du jour et ceux du soir, ce battement lent où les adultes se replient, où les choses se posent, où les enfants deviennent invisibles, et alors, sans bruit, il avait chaussé ses baskets, franchi la porte vitrée du jardin, refermé derrière lui sans claquement, et s'était avancé dans l'ombre mouvante du jardin avec la lenteur d'un promeneur ancien. Il ne courait pas, ne sautait pas, ne cherchait pas d'arbre à grimper ni de jeu à inventer, il marchait, simplement, les bras ballants, les yeux ouverts, les pas précis, frôlant la bordure de buis de la main comme on lit une ligne gravée sur un mur, effleurant les feuilles du bout des doigts, ralentissant devant une fourmi qui tirait derrière elle un brin d'herbe deux fois plus long que son propre corps, et cette ténacité minuscule, ce combat sans drame, le fascina suffisamment pour qu'il s'agenouille, suive l'insecte jusqu'à une pierre plate, la voie s'engouffrer dans une fente sombre, et soulève doucement la pierre du bord, découvrant soudain un monde entier, complexe, foisonnant, fait d'ombres, de galeries, de mouvements rapides qu'il ne comprenait pas mais qu'il n'aurait jamais osé interrompre. Il resta là longtemps, penché, immobile, observant, écoutant peut-être, absorbé par cette organisation silencieuse, cette énergie muette, ce monde souterrain qu'il touchait du regard mais qu'il savait devoir respecter, et lorsqu'il se releva enfin, il épousseta machinalement son pantalon,

brossa la terre de ses genoux, et reprit son chemin vers le fond du jardin, là où les lilas encore feuillus dissimulaient à demi le grillage discret qui séparait la propriété de la forêt, là où la limite devenait floue, poreuse, comme si elle n'était là que pour rassurer les adultes.

Il s'approcha du grillage, posa son front contre les mailles fraîches, et resta ainsi, les yeux dans l'ombre, le corps immobile, face à cette forêt toujours pareille à elle-même, toujours là depuis son arrivée, toujours silencieuse, mais dont il sentait, sans en avoir les mots, qu'elle n'était pas neutre, qu'elle l'attendait, qu'elle respirait avec lenteur, comme un être vivant à part entière, dense, profond, inaccessible encore mais ouvert d'une certaine manière, et il la regardait comme on regarde la mer depuis la plage, avec ce mélange de fascination, de respect et de pressentiment, comme si un jour il lui faudrait entrer.

Un cri d'oiseau fendit l'air au-dessus des arbres, puis le silence revint, le vent léger fit danser les feuilles dans un bruissement discret, le soleil descendait derrière les troncs, projetant des reflets cuivrés sur les cimes, une lumière chaude et basse qui glissait entre les branches comme une promesse, et Martin, sans quitter la forêt des yeux, s'assit lentement dans l'herbe, là, sur le sol encore tiède, ramassa un bâton court et traça des cercles dans la terre meuble, des spirales, des ronds, des pistes entrelacées, sans but ni projet, juste pour sentir le contact du sol, le glissement de la pointe sur l'humus, le dessin fragile qu'on inscrit dans un monde plus vaste. Il pensa à Pei, à l'appartement de Paris, aux murs peints, aux livres, à l'odeur de son gâteau à la cannelle, mais sans nostalgie, sans pincement, comme on pense à un rêve lointain dont il ne reste que la chaleur. Puis il pensa au bébé, à Lily, à sa mère, à cette maison où tout sentait la cire, le bois et le linge propre, puis il ne pensa plus à rien, car il n'en avait plus besoin.

Il était là, simplement, entier, posé dans l'herbe, les yeux tournés vers la forêt, un enfant dans un jardin au bord d'un monde, et dans cette immobilité traversée par la lumière, dans ce silence qui n'était pas vide mais plein de vie souterraine, de vents contenus, de bruissements à venir, quelque chose en lui se formait lentement, sans bruit, sans image, quelque chose de neuf, d'indéfinissable, une transformation discrète, comme si, assis là, à la lisière de ce qui l'appelait, il commençait, sans le savoir encore, à devenir quelqu'un qu'il ne pouvait pas encore nommer.

La lumière entrait dans la pièce par la grande fenêtre ouverte sur le jardin. Une lumière douce et dorée, étirée en larges pans obliques qui glissaient sur les murs, le sol, les objets encore à leur place. Une lumière d'après-midi tranquille qui avait la lenteur des saisons mûres, le poids doux des fins de cycle, et dans cette clarté suspendue, la chambre du fond avait changé de visage. Le lit avait été déplacé contre le mur nord, la commode vidée de ses vieux tissus, les rideaux lavés, les draps repassés, tout portait déjà l'empreinte d'un nouveau commencement. Au centre, une corbeille en osier trônait, posée là avec soin comme un centre silencieux, un petit trône de rotin bordé de linges blancs, de couvertures tricotées aux mailles serrées, d'un coussin brodé d'un prénom encore secret, et tout autour de cette corbeille, quelque chose flottait, comme un consentement, une présence à venir qui, sans être encore là, habitait déjà la pièce. C'était Nadia qui avait retrouvé cette corbeille, dans le grenier de ses parents, rangée avec d'autres souvenirs, d'enfance. C'était la sienne autrefois, celle dans laquelle elle avait dormi quand elle ne parlait pas encore, quand l'avenir dormait en elle comme un fruit fermé, et elle l'avait tendue à Anna sans un mot, sans explication, avec cette gravité discrète qu'on accorde aux gestes qui sont chargés, comme on tend une flamme, comme on passe un témoin. Anna était assise sur un tabouret bas, le dos légèrement penché, les genoux écartés pour accueillir entre ses jambes un grand carton brun, elle en sortait, un à un, les vêtements minuscules que Nadia et sa mère avaient préparés pour le bébé, des bodies repliés par couleurs, des pyjamas à pressions usées mais doux encore, des chaussons tricotés dans des laines épaisses, des bonnets légers en coton écru, et à chaque vêtement sorti, elle s'arrêtait un instant, elle secouait légèrement le tissu, elle le déplaçait, elle l'observait longuement comme on perçoit une promesse, avec cette impression étrange que les vêtements portaient déjà, dans leur creux, la forme du corps qu'ils allaient bientôt entourer.

À côté d'elle, Nadia était accroupie, silencieuse, elle pliait les vêtements avec soin, les empilait dans une bassine de linge propre, et de temps à autre elle murmurait un mot, une précision, un souvenir : *Celui-ci est en laine, il est pour les nuits froides, celui-là vient du Bénin, une amie l'a rapporté dans sa valise il y a longtemps, regarde les motifs, c'est une histoire brodée.* Anna hochait la tête en silence, elle semblait ailleurs, absorbée, comme traversée par une concentration calme, une tension légère, presque rituelle, celle qui précède les naissances, les basculements, les moments que l'on ne peut ni hâter ni éviter. Assis près de la porte, Martin

ne disait rien. Il regardait. Ses jambes repliées sous lui, ses mains posées sur les dalles tièdes, ses yeux fixés sur les gestes lents de sa mère, il observait la manière dont elle prenait chaque vêtement, la lenteur avec laquelle elle les manipulait, le silence entre chaque pli. Il regardait aussi la main de Nadia, parfois posée doucement sur le bras d'Anna, un simple contact, une ancre, un lien. Et il regardait enfin la corbeille, cette corbeille au centre de la pièce, qui ne bougeait pas mais qui semblait déjà vivante, pleine d'un souffle qui ne se voyait pas encore. Et c'est là, dans ce calme tissé de gestes simples, que Martin comprit, sans qu'on ait besoin de le lui dire, que tout cela était réel. Que Lily allait venir. Et qu'elle dormirait ici, dans cette pièce, dans cette corbeille, sous ce toit. Parmi eux.

Anna se redressa lentement, posa ses mains sur ses genoux, puis sur son ventre. Elle ferma les yeux un instant. Elle venait de sentir le bébé bouger, un léger soulèvement sous la peau, un rappel intime. Un signal. Alors, sans rien dire, elles installèrent ensemble la corbeille contre le mur, près du lit, dans cet angle tranquille d'où l'on pouvait tout voir, puis elles posèrent à côté un petit meuble pour les langes, une chaise basse pour les veilles, pour nourrir, pour bercer, un tapis rond, simple, moelleux, pour le sol, et même s'il n'y avait pas grand-chose, chaque objet posé-là était un geste de bienvenue, un signe silencieux que cette vie était attendue, que cette chambre était prête à l'accueillir, non pas comme une intruse mais comme une évidence.

Le soir venu, la maison était redevenue silencieuse. Les voix s'étaient tues. Les fenêtres respiraient l'air plus froid du soir. Et Anna était restée seule dans la chambre, assise sur le bord du lit, les mains croisées sous le ventre, le regard posé sur la corbeille. Elle écoutait les bruits discrets de la maison : un craquement du bois, un soupir dans le mur, un battement dans les feuillages dehors. Et dans ce silence habité, elle ferma les yeux. Et pour la première fois depuis longtemps, elle se sentit prête.

Nadia était dans la cuisine, accoudée à la table, plongée dans la lecture d'un vieux magazine. La maison était calme, bercée par les bruits du dehors : un vent léger dans les branches, un pigeon sur le toit, le froissement régulier des feuilles mortes qu'on balaie. Elle ne leva pas les yeux tout de suite quand elle sentit la présence de Martin dans l'encadrement de la porte. Mais elle sourit, et elle dit :

— Entre, mon grand.

Martin avança, les mains dans les poches, le regard flottant. Il ne s'assit pas tout de suite. Il s'approcha de la fenêtre, regarda le jardin, le chemin, la lisière verte et profonde qui fermait l'horizon. Puis il demanda, très doucement :

— Tu peux me raconter encore l'histoire de Napoléon ?

Nadia referma son magazine. Elle posa ses coudes sur la table, entrelaça ses doigts.

— Bien sûr. Viens t'asseoir.

Il s'installa en face d'elle, les jambes balançant sous la chaise, le menton dans les mains. Il écoutait déjà, avant même qu'elle ait commencé.

— L'allée des Beaux-Monts, dit Nadia, c'est un chemin royal. Il part du château et s'enfonce tout droit vers la forêt. On raconte que Napoléon Ier l'a fait tracer en une nuit. Il voulait que son épouse, Marie-Louise, puisse voir toute l'étendue de sa puissance d'un seul regard. Du haut du perron du château, elle devait voir l'infini. La ligne droite. Les arbres alignés. La domination sur le paysage.

Martin hocha lentement la tête. Il imaginait la scène. Le château. La femme en robe longue. L'homme qui ordonne. Puis il demanda :

— C'est vrai, tu crois ?

Nadia haussa les épaules.

— Peut-être pas comme ça. Mais les histoires sont là pour qu'on les garde, pas pour qu'on les mesure.

Il resta silencieux un instant. Puis il dit, presque sans lien apparent :

— Pei me manque.

Nadia le regarda doucement.

— Je sais.

— Elle me racontait aussi des histoires. De son île. Des animaux. De la forêt, là-bas. Elle disait qu'elle connaissait tous les chemins.

Il parlait d'une voix basse, sans tristesse, mais avec cette gravité des enfants qui sentent que quelque chose d'important a été arraché.

— Elle me laissait regarder la mer sur son téléphone, parfois. Elle chantait un peu faux. Mais c'était beau. Elle savait toujours quoi dire quand j'avais peur.

Nadia ne répondit pas. Elle écoutait. Elle accueillait. Après un moment, Martin releva les yeux :

— Tu crois qu'elle pense à moi ?

— Tous les jours, dit Nadia. Plusieurs fois. Comme quand on fait une prière.

Martin hocha la tête. Il se leva lentement, fit le tour de la table, et vint poser sa tête contre le bras de Nadia. Elle posa sa main dans ses cheveux. Elle ne bougea pas. Et dans le silence tiède de la cuisine, ils restèrent là, un long moment. Entre deux mondes. Entre un souvenir et une forêt.

Martin ne disait plus rien, mais il ne s'était pas éloigné non plus. Il était resté là, lové contre le flanc de Nadia, sa tête reposant contre son bras, les yeux mi-clos, les bras refermés autour de sa taille comme on s'enroule dans une chaleur familière, comme on cherche un abri qui a déjà fait ses preuves. Il ne pleurait pas, ne soupirait pas non plus, mais tout son corps parlait pour lui : cette façon de ne pas bouger, de ne pas redresser la tête, de ne rien réclamer, mais de rester tout contre, disait assez qu'il avait besoin d'être là, de rester contenu dans une présence qu'il connaissait. Nadia ne disait rien non plus. Elle caressait lentement ses cheveux, ses doigts glissant avec une tendresse infinie dans les mèches brunes, un geste automatique, silencieux, presque méditatif. Son regard, posé sur le jardin, semblait lointain, mais son attention, elle, était entièrement là, tournée vers ce petit corps contre elle, vers cette respiration calme, vers ce poids doux d'enfant en attente de réponse. Au bout d'un long moment, sans se redresser, dans un souffle bas, presque perdu dans l'air, Martin murmura :

— J'ai peur, un peu.

Nadia attendit que ces mots s'installent, que le silence les accueille sans les précipiter, puis elle dit, d'une voix calme, sans inflexion :

— De quoi, mon cœur ?

Il n'hésita pas. Il parlait sans détour, avec cette netteté simple et nue des enfants qui disent les choses parce qu'elles sont là, pas pour attendrir, pas pour provoquer, mais parce qu'elles les traversent et qu'ils ont besoin qu'on les entende.

— Que tout change. Que maman soit fatiguée tout le temps. Qu'elle m'oublie un peu. Ou qu'elle m'aime moins.

Nadia sentit ces mots dans sa poitrine comme une tension ancienne, une vérité crue et douce, et elle resserra son étreinte, fit descendre sa main dans le dos de l'enfant, le tenant contre elle comme on tient une chose précieuse, sans la presser, mais sans lui permettre de tomber.

— Tu sais, ce que ta maman va vivre, c'est comme ouvrir une nouvelle pièce dans une maison. Ça n'enlève rien aux autres. Elle ne ferme pas la porte de ton amour pour en ouvrir une autre. Elle en ajoute une. Elle agrandit la maison.

Martin releva la tête, juste un peu. Il la regarda avec sérieux, le regard profond et franc.

— Et moi, je suis censé être un grand frère. Mais je ne sais pas comment on fait.

— Tu n'as pas à savoir. Tu n'as rien à prouver. Être un grand frère, ce n'est pas être fort tout le temps. C'est être là. C'est poser la main, écouter, raconter, partager. Même tes colères. Même tes jalousies. Même tes silences.

Il sembla réfléchir, les yeux baissés sur ses propres genoux, les mains serrées entre elles. Puis il demanda, d'une voix plus basse encore :

— Et si elle pleure trop ?

— Alors tu pourras chanter, ou juste rester près d'elle. Parfois, c'est ça qu'un bébé attend, une présence, même silencieuse.

Il hocha lentement la tête, comme si quelque chose se posait doucement en lui. Puis il se redressa, s'assit à côté d'elle sur la banquette, ses jambes pendant dans le vide, ses mains posées à plat de chaque côté, et resta un moment à regarder droit devant lui, le regard posé sur un point qu'il était seul à voir. Il parla à nouveau, plus doucement :

— Je vais lui raconter la forêt. Quand elle sera assez grande. Mais pas tout. Pas les secrets. Juste ce qu'il faut.

Nadia tourna vers lui un regard profond, presque étonné, un peu retenu.

— Tu sais déjà des choses que personne ne t’a apprises, Martin. Des choses qui viennent d’endans.

Il sourit. Pas un grand sourire, pas un sourire éclatant, mais un sourire plein, contenu, un sourire qui semblait venir de très loin en lui, comme un accord soudain entre ce qu’il ressentait et ce qu’il acceptait. Il descendit de la banquette avec lenteur, ses pieds touchant à peine le sol, et dit simplement :

— Je vais chercher un bâton. Pour lui en sculpter un petit. Comme une baguette. Même si elle ne sait pas encore marcher.

Et il sortit dans la lumière du soir.

Nadia resta là un moment, immobile, les mains posées sur ses genoux, les yeux levés vers le jardin redevenu vide. Elle ne pleura pas. Elle ne soupira pas. Mais elle sut, sans se le dire, que cet enfant n’était pas tout à fait comme les autres. Qu’il était prêt et qu’il saurait quand l’heure viendrait.

Depuis quelques jours, la lumière du matin ne suffisait plus. Elle entraînait bien par la fenêtre, comme toujours, traçant ses lignes pâles sur le mur, réchauffant le drap là où il se pliait près de ses genoux, mais elle n’avait plus de prise sur elle. Anna restait couchée longtemps, même éveillée, les yeux ouverts vers le plafond blanchi, le corps figé dans un engourdissement lourd, cette fatigue sans forme, sans limite, qui ne s’allégeait pas avec le repos, et chaque tentative de mouvement devenait une épreuve disproportionnée, chaque geste, même infime, comme poser un pied au sol ou enfiler un vêtement, exigeait une énergie qu’elle ne possédait plus tout à fait, comme si tout en elle avançait à contre-courant, et que même l’envie de lutter reculait. Au début, elle avait voulu croire que tout cela n’était que le lot des dernières semaines de grossesse, que cette sensation de lourdeur, ces nuits hachées, ce souffle court, ces jambes gonflées étaient normaux, inévitables, les livres et les brochures, les voix des femmes croisées en salle d’attente le disaient : le dernier mois est difficile, épuisant, plein d’inconforts, mais supportable, et pourtant, très vite, elle avait senti que ce qu’elle vivait-là n’était pas tout à fait

cela, que cette fatigue ne ressemblait pas à une fatigue ordinaire, qu'il y avait quelque chose d'autre, de plus diffus, de plus trouble, une sensation qui n'avait pas de nom précis mais qui la suivait partout, comme un voile tendu entre elle et le monde.

Elle avait commencé à noter. Dans un petit carnet, discret, caché dans un tiroir, elle écrivait les heures, les douleurs, les vertiges, les pertes d'équilibre, les battements soudains du cœur qui s'emballaient sans cause, les jambes qui ne la portaient plus, les moments où elle restait figée sans pouvoir se relever, les jours où ses mains tremblaient au point de laisser tomber une tasse. Elle écrivait aussi les impressions floues : la peau trop pâle, les lèvres sèches, l'essoufflement après quelques pas, la sensation de flou derrière les yeux, de dissociation entre le corps et l'environnement, comme si elle n'était plus tout à fait dedans. Et peu à peu, sans qu'elle veuille y céder, une certitude s'installa. Ce n'était pas normal. Ce n'était pas seulement la grossesse. Quelque chose d'autre travaillait en elle, plus souterrain, plus intime, et peut-être plus inquiétant. Les nuits étaient les pires. Quand la maison dormait, quand le silence recouvrait les meubles, les chambres, les respirations tranquilles de Martin et de Nadia, elle descendait parfois sans bruit dans le salon, s'asseyait devant l'ordinateur, le cœur déjà un peu trop rapide, les mains posées sur la table, et elle tapait les mots qui l'effrayaient, les mots qu'on ne veut pas penser : fatigue persistante, douleurs thoraciques, essoufflement, gonflement des extrémités, perte d'énergie, fièvre discrète. Elle lisait tout. Des articles médicaux. Des avis de médecins. Des forums de patientes. Et à chaque page, elle tombait sur d'autres mots, plus tranchants, plus nets, qui coupaient le souffle rien qu'à les voir défiler : lupus, leucémie, sclérose en plaques, insuffisance cardiaque, maladies auto-immunes, prééclampsie sévère. Elle lisait sans cligner des yeux. Et puis, parfois, brusquement, refermait l'écran comme si cela pouvait empêcher la vérité d'entrer. Le lendemain, elle ne disait rien. Elle remontait, se recouchait, se rendormait par bribes, mais sans jamais oublier. Elle n'en parlait ni à Nadia, ni à Martin. Elle gardait en elle cette boule d'inquiétude, compacte, brûlante, nouée sous les côtes, et avec le jour, elle reprenait sa place, comme si de rien n'était.

Une fois, dans la salle de bain, elle s'était longuement observée dans le miroir. Non pas pour se coiffer. Non pas pour se rendre belle. Juste pour regarder ce que son corps ne disait pas encore à voix haute. Elle avait scruté ses traits, la pâleur de la peau, les cernes qui noircissaient malgré le repos, les contours amincis de son visage, mais surtout elle s'était arrêtée sur son

propre regard, un regard qu'elle ne reconnaissait plus, ni combatif, ni effondré, mais légèrement en retrait, comme si quelqu'un regardait à sa place, depuis un endroit plus loin. Elle se rappelait d'un jour, autrefois, à Paris, dans le métro, entre deux stations, un étourdissement brutal qui l'avait forcée à s'asseoir en urgence, et elle avait cru tomber, mais cela n'avait duré que quelques secondes. Ici, cela ne passait pas. Ici, c'était constant.

Un autre jour, dans le jardin, assise sur la pierre plate près du vieux noyer, elle avait murmuré des mots, sans même y penser, comme pour les faire exister hors d'elle : quelque chose ne va pas. Et le vent était passé. Mais rien n'avait répondu.

Elle pensa consulter, bien sûr, elle y pensa, mais chaque fois que l'idée revenait, elle reculait. Il y avait les papiers, le manque d'assurance, l'argent, les démarches. Et plus que tout, la peur. La peur d'être arrêtée, figée, prise en charge comme une malade, séparée de Martin, assignée à des soins qu'elle ne contrôlerait plus. Et elle savait qu'elle devait tenir jusqu'à l'accouchement, pour eux, pour eux surtout. Alors elle écouta son corps. De plus en plus souvent. De plus en plus attentivement. Elle reconnut les signaux : les battements irréguliers du cœur, le souffle court après trois marches, la douleur sourde dans la poitrine même en restant immobile, la sensation de vide qui s'installait derrière les yeux. Elle ralentit. Elle parla moins. Elle dormit davantage. Mais rien ne changea. Elle sentait que quelque chose s'éloignait en elle. Que sa force se retirait. Lentement. Un peu plus chaque jour. Elle ne pleurait pas. Elle n'était pas dans le drame. Elle n'était pas dans la plainte. Elle était dans quelque chose d'autre : une forme d'acceptation inquiète, une intuition muette, profonde, irréfutable. Elle ne savait pas ce qu'elle avait, mais elle savait qu'elle n'allait pas bien, et que le temps, désormais, comptait.

La pluie tombait depuis le matin, lente et continue, dessinant des filets gris sur les vitres du salon. La maison était silencieuse. Martin était dans sa chambre, absorbé par une construction minutieuse de petites pierres et de bouts de bois. Nadia triait des papiers près de la bibliothèque, son vieux châle sur les épaules, les pieds enfoncés dans une paire de chaussons feutrés. Anna était restée longtemps à tourner autour de la pièce. Elle avait déplacé un coussin.

Refermé un livre. Jeté un regard par la fenêtre. Elle avait dans les mains un silence devenu trop lourd. Puis, sans transition, elle s'assit sur le fauteuil d'en face.

— Nadia.

La voix était calme. Fatiguée. Mais il y avait, dans la manière dont elle prononça ce prénom, quelque chose d'inflexible.

Nadia releva les yeux. Elle vit tout de suite. Elle reposa ses papiers.

— Ça fait plusieurs semaines, dit Anna. Que je sens que... ce n'est pas normal. Que ce n'est pas seulement la grossesse. Ce n'est pas juste la fatigue.

Elle parlait lentement, posant chaque mot comme on pose des cailloux sur un sol meuble, cherchant un terrain stable pour la suite.

— Je suis épuisée. Tout le temps. Je n'arrive plus à monter l'escalier sans avoir le cœur qui tape. J'ai mal partout. Des douleurs diffuses. Des vertiges. Des moments où je vois flou. Et...

Elle hésita. Puis elle ajouta, presque à voix basse :

— Je crois que j'ai quelque chose. Je veux dire... quelque chose de plus grave. Une maladie.

Nadia ne répondit pas tout de suite. Elle la regardait. Pas avec peur. Avec accueil.

Anna détourna les yeux.

— J'ai cherché, sur Internet. J'ai lu des choses. Beaucoup trop de choses. Je me dis que ça peut être n'importe quoi. Et je me dis aussi... que je n'ai pas envie de savoir. Parce que si je sais, alors...

Elle s'interrompit.

— Alors je vais devoir l'admettre.

Le silence s'épaissit un instant. La pluie tapait doucement sur la véranda. Un oiseau passa en rase-mottes devant la fenêtre, filant entre les branches mouillées. Nadia se leva. Elle vint s'asseoir au bord du fauteuil d'Anna. Elle posa une main sur son genou. Une main solide, chaude, silencieuse.

— Tu as le droit d’avoir peur, dit-elle. Tu as le droit de ne pas vouloir savoir. Mais tu n’as pas le droit d’être seule avec ça. Pas maintenant.

Anna baissa les yeux. Une larme unique glissa sans bruit.

— Je veux aller jusqu’au bout pour Lily. Juste ça. Qu’elle naisse. Qu’elle soit bien. Qu’elle ait une chance.

— Et elle l’aura, dit Nadia. Parce que tu la portes. Parce que tu la prépares, même dans le silence. Mais toi aussi, Anna, tu dois avoir une chance.

Elles ne parlèrent plus. Pas besoin. Tout avait été dit. Nadia laissa sa main sur celle d’Anna un long moment. Puis elle lui dit :

— On ira voir quelqu’un. Pas seul. Pas tout de suite. Quand tu seras prête. Mais tu ne porteras pas ça seule.

Anna ferma les yeux. Elle ne se sentait pas mieux. Mais elle n’était plus dans le noir. Elle venait de tendre la lampe. Et Nadia, comme toujours, avait su l’allumer.

Il était arrivé le lendemain matin, sans prévenir, comme à son habitude. Le père de Nadia. Le docteur. Un homme grand, au dos droit, vêtu d’un manteau sombre et d’une écharpe bien nouée, comme si la rigueur du geste protégeait aussi celle de l’esprit. Son visage était calme, sévère sans dureté, marqué par les années d’étude, de patients, de silences. Ses yeux, noirs et fixes, semblaient tout lire sans jugement. Nadia l’avait prévenu. Elle avait parlé d’Anna. De sa fatigue. De ses soupçons. Et il avait dit, d’un ton neutre :

— J’irai. Je veux voir.

Il avait l’habitude des diagnostics difficiles, des mères inquiètes, des familles épuisées par l’attente. Il connaissait le corps comme d’autres connaissent les horloges. Non pour le démonter, mais pour écouter les signes du dérèglement. Anna l’attendait dans la chambre du fond. Elle avait rangé, ouvert les volets, posé une chaise près du lit. Elle portait une robe ample. Elle avait attaché ses cheveux. Son ventre tendait la toile du tissu comme une voile sous le

vent. Quand il entra, il la salua sobrement. Un hochement de tête. Un regard attentif. Puis il posa sa sacoche sur la chaise. Et dit simplement :

— On va prendre le temps. Rien ne presse.

Il commença par des questions. Pas mécaniques. Mais précises. Depuis quand ? Combien de fois par jour ? Quel type de douleur ? Le matin ou le soir ? Essoufflement à l'effort ou au repos ? Anna répondait calmement. Elle avait noté. Elle savait. Il écoutait. Il ne hochait pas la tête à chaque phrase. Mais il inscrivait chaque mot dans une carte intérieure, une carte invisible qu'il dessinait en silence. Puis il l'ausculta. Son stéthoscope était tiède. Ses gestes mesurés, précis. Il prit son pouls. Il écouta son cœur. Ses poumons. Il palpa doucement l'abdomen. Il vérifia l'état de ses chevilles. Il prit sa tension, deux fois. Puis il s'assit. Il ne parla pas tout de suite. Anna attendait. Elle fixait un point au mur, les mains croisées sur ses genoux. Enfin, il dit :

— Votre cœur fatigue vite. Trop vite. Et votre tension est basse, instable. Il y a un essoufflement anormal, un léger souffle que je n'aime pas. Il ne s'agit pas d'une urgence, mais d'un déséquilibre sérieux. Pas uniquement lié à la grossesse.

Anna hocha la tête. Elle n'avait pas peur, mais quelque chose en elle se serra.

— Je ne vous donnerai pas de diagnostic, pas encore. Ce serait prématuré. Il me faut creuser. Je vais consulter mes confrères. Faire passer quelques examens. Il faut agir, mais sans précipitation.

Il rangea calmement ses instruments. Puis il ajouta, après un silence :

— Vous avez tenu jusqu'ici. Vous êtes solide. Mais il est temps de vous laisser porter aussi.

Elle releva les yeux vers lui. Dans son regard, pas de panique. Pas de fuite. Juste une lumière plus triste. Mais calme. Il se leva, la salua d'un simple geste.

— Je vous reverrai dans trois jours. Et nous déciderons ensemble de la suite.

Il sortit. Anna resta seule, un moment. Elle ferma les yeux. Elle savait. Rien n'était confirmé, mais quelque chose venait de franchir un seuil. Et pourtant, elle se sentait presque soulagée. Quelqu'un savait. Quelqu'un portait avec elle.

Le soir tombait lentement sur la maison. Dans la chambre, la lumière était tamisée. Anna était allongée sur le lit, une main posée sur son ventre, les paupières closes mais sans sommeil. Son souffle était lent, régulier, mais il y avait dans son visage une fatigue profonde, ancienne, qu'elle n'arrivait plus à masquer. Martin était entré sans bruit. Il avait appris à se faire léger, ces derniers temps. À marcher doucement. À observer avant de parler. Il se tenait à présent près du lit, debout, les bras croisés derrière son pull trop grand. Il regardait sa mère. Longtemps. Puis il s'assit doucement au bord du matelas. Il ne dit rien, mais Anna, sans ouvrir les yeux, tendit la main vers lui. Il la prit. Ils restèrent ainsi un moment. La main d'Anna dans celle de Martin. Sa peau tiède, douce, un peu fragile.

— Maman... tu es fatiguée tout le temps.

La phrase était dite simplement, sans reproche, mais chargée d'attention. Anna ouvrit les yeux. Elle tourna lentement la tête vers lui.

— Oui, mon petit cœur. Je suis fatiguée.

Martin regardait sa main. Puis il dit, à mi-voix :

— Ce n'est pas Lily, seulement. C'est autre chose. Je le vois.

Anna sentit sa gorge se serrer. Il l'avait dit. Avec la clarté des enfants qui n'ont pas appris à se mentir. Elle caressa le dos de sa main.

— Tu es très attentif, tu sais. Tu vois des choses que même les grands ne voient pas.

— Tu vas mourir ?

La question tomba dans la pièce comme une pierre dans l'eau, sans violence mais avec une gravité irréfutable. Anna ne détourna pas les yeux. Elle ne paniqua pas. Elle dit :

— Je suis malade, un peu, oui. On ne sait pas encore ce que c'est mais je ne vais pas mourir maintenant. Pas tout de suite. Et pas sans avoir fait ce qu'il faut.

Martin baissa les yeux. Il serra sa main un peu plus fort.

— Moi je peux t'aider ?

— Tu m'aides déjà, chaque jour. Quand tu m'écoutes. Quand tu me regardes. Quand tu restes près de moi sans rien dire.

Martin posa sa tête contre son bras. Il ne pleurait pas. Il était là, tout entier, comme une sentinelle discrète.

— Je veux que Lily te voie.

Anna ferma les yeux. Ses lèvres tremblaient légèrement.

Elle murmura :

— Moi aussi.

Le silence reprit sa place dans la chambre. Mais ce n'était plus un silence d'inquiétude, c'était un silence habité. Un moment entre une mère et son fils, au bord d'un monde nouveau.

Le jour s'était levé sous un ciel de coton. Pas de vent. Juste cette lumière blanche, uniforme, comme une promesse douce. Le travail avait commencé vers quatre heures du matin. Anna s'était réveillée avec une sensation familière : une douleur sourde, rythmée, bien ancrée. Elle n'avait pas eu besoin de parler. Nadia, qui dormait dans la pièce voisine, avait entendu le souffle différent, le mouvement du corps, le début discret d'un basculement. Elles s'étaient préparées en silence. La chambre était déjà prête depuis plusieurs jours : les draps lavés, les serviettes pliées, les lampes tamisées. Le vieux fauteuil placé près du lit. Et la corbeille en osier, tapissée de linge blanc, attendait. Nadia savait quoi faire. Elle avait assisté à plusieurs accouchements dans sa famille. Et son calme, presque minéral, donnait au moment une stabilité profonde. Anna s'était installée sur le lit, en position semi-assise, le dos calé, les bras détendus, la respiration maîtrisée. Elle ne parlait pas beaucoup. Elle fermait les yeux entre chaque contraction. Elle murmurait parfois des phrases indistinctes, comme si elle s'adressait à Lily directement, par en-dessous du monde.

À l'autre bout de la maison, Martin était réveillé. Il avait senti très tôt que quelque chose se passait. Il avait entendu les pas dans le couloir, les chuchotements. Mais il était resté dans son lit, par respect, par peur, par instinct. Vers six heures, Nadia était venue le voir. Elle s'était assise à côté de lui, l'avait pris dans ses bras.

— C'est pour aujourd'hui.

— Elle arrive ?

— Oui. Mais elle prend son temps.

Martin avait hoché la tête, très sérieusement. Il avait demandé s'il pouvait venir. Nadia lui avait expliqué doucement : pas tout de suite. Mais elle reviendrait lui donner des nouvelles. Et elle avait tenu parole. Toutes les heures, parfois plus souvent, elle venait. Elle lui racontait :

— Elle respire bien. Elle est concentrée. Tu peux être fier d'elle.

Martin posait des questions :

— Est-ce qu'elle souffre ? Est-ce qu'elle pleure ? Est-ce que Lily bouge ? Est-ce qu'on entend sa voix ?

Nadia répondait avec patience, sans rien cacher, sans rien alarmer.

Dans la chambre, Anna avançait lentement. Son corps savait. Ses mains agrippaient parfois les draps, parfois le bois du lit. Elle alternait entre silence absolu et soupirs profonds. Mais elle ne criait pas. Le temps s'étirait. Les heures passaient, sans urgence mais avec gravité.

Vers dix heures, la poussée s'était intensifiée. Le souffle plus court. Les yeux fermés en permanence. La sueur sur le front. Nadia était restée avec elle. Elle lui parlait peu. Juste des gestes : une compresse fraîche, une main sur l'épaule, un regard qui disait : tu peux.

Martin attendait. Il avait dessiné un soleil, un berceau, une petite main. Il avait posé le dessin sur la table de nuit. Il avait caressé son coussin. Il ne parlait plus.

Enfin, un cri. Un cri neuf, court, tranchant. Un souffle de vie. Lily venait de naître. Le silence qui suivit fut plus puissant que le cri lui-même. Un silence traversé de chaleur, de battements de cœur, de larmes contenues. Anna, haletante, les yeux clos, avait senti son corps se vider puis se remplir en même temps. Une paix dense. Une lumière sourde. Nadia avait reçu Lily. L'avait posée doucement contre le ventre de sa mère. Chaleur contre chaleur. Peau contre peau. Respiration contre respiration. Elle était minuscule, fripée, mais d'une présence entière. Anna ouvrit les yeux. Elle regarda sa fille. Elle la toucha. Elle ne dit rien. Mais tout était là. Nadia laissa les deux corps réunis, puis sortit. Elle marcha lentement jusqu'à la chambre de

Martin. Il s'était endormi, assis contre la tête du lit. Un dessin à la main. Le visage tourné vers la porte. Elle s'approcha. Le réveilla en douceur. Il ouvrit les yeux.

— Elle est là.

Martin cligna plusieurs fois des paupières. Puis il se leva. Il demanda :

— Est-ce qu'elle va bien ?

— Elle est parfaite.

Martin ne parla pas. Il se contenta d'acquiescer. Il regarda son dessin. Puis il dit :

— Je peux la voir ?

— Dans un moment. Pour l'instant, elles se découvrent.

Il se rassit. Et dans le silence du matin, Martin devint grand frère. La lumière était douce, diffuse. Pas vraiment le jour, pas encore la nuit. Un entre-deux feutré, comme si la maison elle-même retenait son souffle. Anna était allongée sur le lit. Le drap relevé sur ses jambes. Son bras replié autour du petit corps encore tiède de Lily, blotti contre sa poitrine. Elle ne bougeait pas. Elle écoutait. Le souffle de sa fille. Régulier. Léger. Le plus beau des rythmes. Elle la regardait. Elle n'avait pas de mot pour décrire ce qu'elle ressentait. Ce n'était pas de la joie, seulement. Ce n'était pas de l'émerveillement. C'était une paix puissante, presque douloureuse. Lily était là. Vivante. Entière. Réelle. Et en elle, la promesse de tout ce que la vie peut porter. Anna l'avait rêvée. Elle l'avait portée. Elle l'avait crainte. Et maintenant, elle la tenait. Elle avait envie de rire. De pleurer. De dormir mille ans. Mais quelque chose coinçait dans sa gorge. Une ombre. Une pointe acide au creux du bonheur. Son souffle était plus court qu'il ne devait l'être. Ses bras étaient engourdis. Son dos douloureux au-delà de la fatigue. Elle sentait, dans son sang, quelque chose de flou, de trop. Elle aurait voulu ne penser qu'à Lily. À ses petits doigts recroquevillés. À sa peau chaude et fine, presque transparente. À cette odeur de sel doux, de lait, de mystère. Mais la peur revenait. Discrète. Insistante. Et si elle n'avait pas le temps ? Et si tout cela, cette naissance, cette maison, cette chambre baignée d'or, n'était qu'un bref îlot avant un courant plus fort ? Et si elle ne la voyait jamais marcher ? Jamais rire ? Jamais parler ? Elle se força à respirer lentement. Une main sur le dos de Lily. L'autre sur son propre ventre. Vide, maintenant. Et pourtant plein d'angoisse. Elle se sentait heureuse. Oui.

Mais d'un bonheur posé sur un fil. Un bonheur qui tremble. Elle se promet de ne rien dire à Nadia aujourd'hui. Pas tout de suite. Pas maintenant. Il fallait laisser ce jour être un jour de naissance. Elle ferma les yeux. La fatigue se refermait sur elle comme une couverture tiède. Lily dormait toujours, contre elle. Un poids minuscule, mais un ancrage. Elle pensa à Martin. À la manière dont il la regardait. À cette phrase qu'il avait dite un soir : Je veux que Lily te voie. Elle ne pouvait pas lui promettre l'éternité. Mais elle se promet à elle-même de faire tout ce qu'il faut pour rester. Pas pour survivre. Mais pour être là. Encore un peu.

Il attendit qu'on l'appelle. Toute la matinée, Martin était resté dans sa chambre, les pieds dans un rayon de soleil, les mains posées à plat sur ses genoux. Il ne demandait plus rien. Il attendait. Le cœur calme, mais l'âme suspendue. Il savait que c'était bientôt. Il sentait que les choses avaient basculé. La maison avait changé d'odeur. Le silence était différent. Moins vide, plus habité. Et puis, au milieu de l'après-midi, la porte s'ouvrit doucement. Nadia apparut. Elle ne dit qu'un mot.

— Viens.

Martin se leva sans hâte. Il suivit Nadia dans le couloir, les pieds nus sur le parquet. Chaque pas lui paraissait plus lent, plus large. Comme si l'air lui-même s'épaississait à mesure qu'il approchait. La porte de la chambre d'Anna était entrouverte. Nadia posa une main sur son épaule. Puis elle le laissa entrer seul. Il franchit le seuil. La pièce baignait dans une lumière douce, filtrée par les rideaux tirés. L'air était chaud, presque immobile. Un cocon. Sur le lit, Anna était allongée. Elle tenait Lily contre elle, un drap léger replié sur leurs corps. Ses cheveux étaient défaits, son visage pâle, mais paisible. Quand elle le vit, elle sourit. Et d'un geste lent, elle écarta un pan du drap.

— Regardes.

Martin s'approcha tout doucement, comme on s'approche d'un animal fragile, d'un mystère ancien. Il arriva au bord du lit. Il s'arrêta. Il regarda. Lily. Minuscule. Endormie. Le visage rond, un peu froissé. Les yeux fermés, les poings contre la bouche. Elle ne faisait aucun bruit. Mais elle était là. Entière. Présente. Martin ne disait rien. Ses yeux allaient du visage de sa mère à celui de sa sœur. Puis il s'assit sur le bord du lit. Il tendit la main. Anna guida doucement ses doigts. Elle les posa sur la petite main chaude de Lily. Martin ne bougea plus. Le contact était

infime. Mais quelque chose venait de se faire. Il resta ainsi longtemps, les yeux fixés sur elle. Le souffle léger. Puis, sans le dire, il sut que c'était elle. Qu'il l'attendait depuis toujours. Qu'il la reconnaissait. Et qu'il serait là. Anna le regardait. Ses yeux brillaient, elle ne parlait pas, elle savait aussi. Dans le silence de cette chambre, quelque chose s'était noué, une promesse, une présence. Lily dormait. Martin veillait. Et Anna, entre les deux, était encore là. Pour un jour, pour des jours, pour le temps qu'il faudrait.

Chapitre 6 : Une chambre pour trois

Dans la maison blanche, les jours avaient commencé à glisser les uns contre les autres comme des feuilles que le vent n'ose pas encore emporter, et tout ce qui relevait hier encore du projet, du futur, du mystère, prenait maintenant la forme concrète, mouvante, minuscule et entière d'un bébé nommé Lily, dont la présence avait, sans effort, recentré les heures, les pas, les paroles et les silences autour d'elle, sans rien exiger d'autre que la constance tranquille d'une respiration, d'une chaleur humaine, d'une lumière bien dosée.

Les premiers matins, la maison semblait retenue, comme si chacun, jusqu'aux objets, avait compris qu'il fallait ralentir, que quelque chose de sacré venait d'avoir lieu, et que ce miracle, car c'en était un, devait être accompagné avec soin, avec délicatesse, avec cet effacement discret qui honore les choses essentielles. Anna, alourdie par une fatigue qui n'était plus celle de la grossesse mais déjà celle d'un combat intérieur qui ne disait pas son nom, restait souvent allongée, Lily contre elle, le corps presque dissous dans la douceur cotonneuse des heures étales, observant d'un œil flou la lumière qui traversait les rideaux, les grains de poussière suspendus, les gestes de Nadia qui passait la tête par la porte, une assiette à la main, un mot doux au bord des lèvres, ou ceux de Martin, plus silencieux encore, mais pleins d'une attention presque animale, comme s'il avait intégré dans tout son être cette responsabilité nouvelle, intangible, indéfinie, mais centrale : veiller.

Chaque jour, Lily grandissait un peu, imperceptiblement, et pourtant tout le monde le remarquait, dans la manière dont elle ouvrait les yeux plus longtemps, dans la façon dont ses doigts s'écartaient à peine du poing fermé pour effleurer la peau de sa mère, dans ce demi-sourire involontaire qu'elle laissait échapper entre deux soupirs, dans les mouvements encore incertains mais pleins de promesse qu'elle faisait au creux des bras d'Anna ou dans le cou creusé de Martin, lequel la portait parfois comme un talisman précieux, les deux bras refermés autour d'elle avec une solennité que personne n'osait troubler. Il n'y avait pas de précipitation, pas d'événements remarquables, pas de scènes, juste une suite de gestes lents, répétés, qui formaient peu à peu une nouvelle grammaire, un nouveau souffle dans la maison, une forme de silence chargé, tendre, alourdi parfois par la peur qu'on ne dit pas encore, mais nourri aussi

par une gratitude grave, celle d'avoir franchi une étape, d'avoir vu naître un être, de le voir s'ancrer, de sentir sa chaleur s'imprimer sur soi.

Les nuits étaient longues, peuplées de veilleuses, de biberons, de chuchotements ; Anna, bien qu'épuisée, se levait encore seule quand Lily pleurait, refusait qu'on prenne sa place, s'enroulait autour de sa fille comme une terre autour d'une source, et c'est dans ces heures-là, celles entre trois et cinq du matin, qu'elle sentait, plus que jamais, le mélange contradictoire de la puissance et de la fragilité, de la plénitude et du vertige, car elle savait, dans son corps, dans son cœur, dans ses veines, que tout cela reposait sur un fil, que le moindre dérèglement pouvait tout effondrer, que la fatigue qu'elle ressentait n'était pas seulement due à la maternité mais bien à autre chose, plus souterrain, plus insidieux, mais elle refusait, encore, de le nommer autrement que par le mot trop vaste de fatigue. Et dans cette lente et splendide traversée qu'était le début de la vie de Lily, Anna ne cessait d'éprouver, dans un même mouvement, la joie bouleversante d'avoir donné la vie et la peur sourde de la quitter.

Ce fut un mercredi matin que le bain de Lily devint une scène à trois, presque sans qu'on l'ait décidé, presque comme une conséquence naturelle de cette lente chorégraphie qui s'était établie dans la maison, où chacun connaissait peu à peu la place de ses mains, de ses silences, de ses regards. La salle de bain, petite mais baignée d'une lumière tiède, avait été préparée par Nadia dès l'aube, comme un petit théâtre de douceur, avec sa bassine posée sur le tabouret bas, les serviettes empilées, le savon dont l'odeur chaude et végétale emplissait déjà l'air.

Anna, vêtue d'une chemise légère qui lui glissait sur les épaules comme une brume de coton, tenait Lily contre elle, enveloppée dans un linge que Martin avait voulu plier lui-même, un peu trop serré d'abord, puis doucement relâché sous les doigts de Nadia qui, comme toujours, savait exactement jusqu'où aller sans corriger, sans imposer, juste en accompagnant. Le bain n'était pas un événement spectaculaire, ce n'était ni la première fois, ni la plus difficile, mais il avait cette beauté des gestes lents accomplis avec amour, cette lumière intime des choses minuscules qu'on fait en trio, sans rien dire d'important, et qui pourtant, dans leur simplicité, contiennent toute une vie.

Anna s'assit sur le tabouret, Martin à genoux à côté d'elle, les yeux grands ouverts, ses mains jointes entre les jambes, comme s'il assistait à un rituel ancien, à une scène de transmission invisible, et Nadia, derrière, tendait les objets sans un mot, une serviette, une coupelle d'eau tiède, une noisette de savon, tout avec cette précision tranquille qui la définissait depuis toujours. Lily était calme. Elle entrouvrait à peine les paupières, agitait parfois un bras, un pied, mais son petit corps, immergé lentement dans l'eau tiède, semblait retrouver une mémoire très ancienne, une familiarité avec ce milieu, avec cette sensation d'être portée, entourée, bercée par quelque chose qui ne demande rien. Anna la tenait à pleine main, soutenant la tête, le dos, l'arrière du cou, et ses gestes, bien que lents, semblaient instinctifs, presque millimétrés, comme si elle se fondait dans ce moment, devenant elle-même eau, silence, protection. Martin tendait parfois un doigt vers l'eau, faisait glisser une goutte sur le front de sa sœur, riait doucement quand elle ouvrait un œil, quand elle grognait à peine, quand ses minuscules orteils s'étiraient comme des étoiles. Anna souriait, d'un sourire vaste, fatigué mais profond, celui qui dit : je suis là, je tiens, encore, et Nadia, en retrait, observait cette scène comme on regarde une page de livre se tourner lentement, avec cette impression à la fois de présence et de distance, de chaleur et de réserve.

Lorsque le bain fut terminé, Martin tendit la grande serviette, Nadia la replia autour de Lily, Anna se leva, lentement, tremblante mais digne, et toutes trois entourèrent la petite fille de leur chaleur, telles les trois premières veilleuses d'une vie encore frémissante. Et dans la salle de bain où s'évaporait doucement la vapeur de l'eau, il n'y avait rien d'autre à faire, rien d'autre à dire, car tout avait été donné, à travers ces gestes simples : l'amour, la protection, la reconnaissance.

La nuit était tombée depuis longtemps, et la maison, comme chaque soir depuis la naissance de Lily, semblait refermée sur elle-même, épaisse et tiède, semblable à un grand corps endormi qui respirait au rythme des êtres qu'il contenait. Dans la chambre, la lampe basse posée sur la commode projetait un halo discret, jaune et vacillant, un cercle de lumière qui suffisait à voir les lignes du papier sans réveiller le reste du monde, et Anna, installée sur le lit, adossée à quelques oreillers, tenait entre les mains un carnet à la couverture souple, brune, un de ces carnets sans prétention que Nadia avait posés un jour sur la table de nuit, sans

commentaire, comme on laisse à quelqu'un de quoi écrire s'il en ressent le besoin. Elle l'avait ouvert pour la première fois sans savoir ce qu'elle y mettrait, ni pourquoi elle écrivait, et pourtant, une fois la première ligne tracée, il lui sembla qu'elle retrouvait un souffle qu'elle avait presque oublié, un espace où déposer sans abîmer, sans peser, sans expliquer. Elle n'écrivait pas pour raconter les événements, ni pour documenter, ni même pour transmettre ; elle écrivait pour que sa voix puisse traverser le temps, pour que Lily, un jour, puisse lire, et peut-être entendre dans ces mots une présence, une respiration, un amour qui ne demanderait rien en retour. Les phrases venaient lentement, longues, parfois hésitantes, parfois emportées par un élan plus rapide, mais toujours chargées de ce qu'elle ne disait à personne, de ce qu'elle taisait même à elle-même pendant la journée : l'inquiétude qui la rongait parfois à l'aube, le poids de son propre corps, cette fatigue devenue comme une doublure d'elle-même, ce sentiment de n'être plus tout à fait dedans, ni tout à fait là, mais en même temps plus ancrée que jamais par la présence de Lily, par la lumière des yeux de Martin, par la voix toujours posée de Nadia. Elle écrivait sur la douceur de la peau de sa fille, sur ses mains minuscules, sur le moment où elle avait ouvert les yeux pour la première fois, non pas comme un bébé, pensait-elle, mais comme une vieille âme revenue dans un corps neuf, avec une lucidité désarmante, comme si elle savait déjà ce que ce monde exige et ce qu'il donne. Elle écrivait sur Martin aussi, sur la manière dont il la regardait, sans l'interroger, sans la blesser, mais avec cette attention muette des enfants qui comprennent tout sans qu'on ait à formuler, sur sa façon de poser ses doigts autour de la corbeille de Lily, comme un garde qui ne sait pas qu'il en est un. Elle écrivait sur le temps qui passe, sur les silences qu'on s'échange, sur les choses qu'elle aimerait dire mais qui resteraient dans les marges ; et dans chaque mot, dans chaque phrase, elle déposait un peu de sa force, un peu de sa mémoire, comme on laisse des miettes de pain derrière soi dans une forêt sombre, pour que quelqu'un, un jour, puisse retrouver le chemin. Le carnet ne contenait que quelques pages encore, quelques paragraphes peut-être, mais déjà il lui semblait lourd, essentiel, comme une promesse nouée à l'intérieur de la main. Elle referma doucement le cahier, le posa près de la lampe, jeta un regard vers Lily qui dormait, un bras replié contre son visage, et se coucha à côté d'elle, le cœur plus calme, la peur plus lointaine, comme si, en confiant aux mots ce qu'elle ne pouvait dire autrement, elle avait allégé un peu la charge. Et dans le silence de la nuit, à peine troublé par le bruissement

d'un arbre contre la vitre, Anna s'endormit, fatiguée mais habitée, portée par cette conviction étrange et douce que l'amour continue dans les phrases qu'on laisse derrière soi.

L'après-midi avait basculé dans cette lumière plus tendre qui annonce la fin du jour sans la hâter, et dans la chambre silencieuse, où les volets laissaient passer des traits de soleil comme des filaments dorés tombés d'un autre monde, Martin était assis sur le tapis, les jambes croisées, les mains posées à plat sur le sol, et Lily, installée dans sa corbeille tout près de lui, ouvrait les yeux, fixait le plafond, puis les tournait lentement vers lui, dans un mouvement de cou qui semblait encore trop grand pour son petit corps mais qu'elle accomplissait avec cette obstination fragile des très jeunes êtres, comme si regarder son frère était déjà une priorité, une tâche à remplir avant tout le reste. Martin respirait lentement, observait le moindre frémissement de ses doigts, la manière qu'elle avait de plisser le nez, de refermer à demi ses paupières, puis de les rouvrir avec lenteur, comme si elle apprenait la lumière à chaque fois qu'elle la retrouvait, et il lui semblait, dans cette contemplation muette, que quelque chose passait entre eux, quelque chose qui ne relevait ni du langage ni du souvenir mais d'une sorte de reconnaissance ancienne, comme s'ils s'étaient connus dans un autre lieu, avant, ailleurs, et que maintenant, ici, il lui revenait de l'accueillir avec la patience d'un gardien. Lily tendait parfois la main, encore maladroite, vers un pan de couverture, ou vers l'air même, comme si elle sentait que Martin était là sans le voir, mais déjà elle orientait ses gestes vers lui, cherchait son odeur, ses sons, son souffle, et Martin, sans dire un mot, approchait parfois sa main du bord de la corbeille, sans toucher, juste assez pour que l'ombre de ses doigts effleure le drap, et dans cet espace minuscule, il se passait un monde. Il ne cherchait pas à la distraire, ni à la faire rire, ni même à la rassurer ; il était là, simplement, comme une présence stable, entière, une île sur laquelle elle pouvait poser son regard sans crainte, et dans le calme infini de cette pièce, on aurait dit que le temps avait ralenti, que rien n'existait plus que cette respiration à deux vitesses, ce lien tissé sans bruit entre une toute petite fille et un garçon qui devenait frère, par le silence partagé, par cette forme d'amour qui ne s'annonce pas mais qui prend racine à force de regards répétés. Et lorsqu'Anna entra un peu plus tard, fatiguée, les traits tirés mais les yeux paisibles, elle ne dit rien non plus ; elle s'appuya contre le chambranle, regarda la scène, Lily qui suivait du regard chaque mouvement de Martin, Martin qui s'était tourné lentement vers elle pour lui faire un sourire discret, et dans cet échange sans parole, elle

comprit que quelque chose d'essentiel avait commencé à se construire, un amour fraternel né sans cérémonie mais déjà invincible.

Les jours passaient avec une douceur apparente, une routine désormais bien installée, entre les repas pris sans hâte, les moments de lecture que Nadia instaurait comme une respiration, les promenades lentes dans le jardin quand le temps le permettait, et les soins attentifs prodigués à Lily qui grandissait sans heurt, découvrant à son rythme les contours du monde, les visages familiers, les lumières changeantes de la maison, et pourtant, au fil de ces jours où tout semblait tenir en équilibre, quelque chose se modifiait lentement dans le corps d'Anna, quelque chose de presque imperceptible d'abord, mais qui, en s'inscrivant dans la répétition, finissait par s'imposer comme une évidence muette. Elle se levait plus tard, plus difficilement, comme si chaque matin lui demandait une reconstruction intérieure, une réactivation douloureuse de ses forces, et ses pas, autrefois fluides malgré la grossesse, devenaient plus hésitants, plus courts, comme si ses jambes portaient un poids que le regard ne voyait pas encore. Dans la cuisine, elle restait parfois debout devant le plan de travail, les mains posées à plat, la tête légèrement penchée, oubliant ce qu'elle était venue y faire, ou bien elle se rendait d'une pièce à l'autre, s'interrompait au milieu du trajet, s'asseyait un instant, et son souffle, ce souffle dont elle savait depuis longtemps qu'il lui échappait, revenait plus vite, plus saccadé, comme un moteur qui peine à relancer sa course. Martin commençait à le voir. Il ne disait rien, mais ses yeux s'attardaient un peu plus longtemps sur sa mère, ses gestes devenaient plus précautionneux, il restait dans la pièce plus longtemps quand elle s'y trouvait, comme si son instinct cherchait à rester prêt, sans savoir à quoi. Il avait remarqué la manière dont elle portait Lily désormais : non plus dans ses bras longtemps, comme au début, mais contre elle, assise, et seulement pour quelques minutes. Il avait vu aussi qu'elle s'asseyait plus souvent, qu'elle gardait la main sur son ventre, non plus par tendresse ou par habitude, mais par un besoin étrange, comme si elle cherchait à s'ancrer. Nadia, de son côté, notait aussi les signaux, mais sans oser les nommer, pas encore. Elle observait, attendait, espérait que ce serait simplement le contrecoup de l'accouchement, la lente digestion d'un effort immense, mais elle savait aussi reconnaître les postures, les ombres dans un visage, les gestes qui manquent leur but d'un centimètre, les silences plus longs entre deux phrases.

Une nuit, Anna se leva pour aller chercher de l'eau, et perdit l'équilibre dans le couloir. Pas une chute grave, mais une perte de repère, comme si ses jambes avaient oublié qu'elles devaient obéir. Elle s'appuya contre le mur, attendit que le sol cesse de tanguer, puis marcha jusqu'à la cuisine, lentement, en s'aidant des murs comme on avance dans un bateau par mer lourde. Elle resta debout un long moment, face à la fenêtre, le verre d'eau à la main, incapable de dire si elle avait soif, ou si elle cherchait juste à rester debout. Le lendemain, elle dit qu'elle avait mal dormi. Rien de plus. Mais tout dans ses gestes disait le contraire. Et dans les yeux de Nadia, il y avait désormais un voile de veille permanente, une alerte silencieuse. Une attention tendue. Et dans le regard de Martin, de plus en plus fixe, de plus en plus grave, une forme d'inquiétude muette s'installait, une conscience : celle que quelque chose était en train de se transformer, que sa mère n'était plus tout à fait la même.

La lumière du soir filtrait à travers les rideaux comme de l'eau tiède, douce et silencieuse, et dans le salon encore tiède de la journée, où la pendule égrenait les minutes avec cette lenteur volontaire des maisons apaisées, Nadia se tenait debout près de la table, une main posée sur le dossier d'une chaise, l'autre tenant encore, distraitement, un torchon qu'elle avait oublié de replier. Anna était assise dans le fauteuil près de la fenêtre, un livre fermé sur ses genoux, le regard perdu quelque part entre les branches du grand arbre dehors et le reflet de la vitre, mais il était évident qu'elle ne lisait pas, qu'elle n'avait pas tourné de page depuis longtemps, qu'elle était simplement là, présente d'un corps devenu plus lent, absente d'un regard devenu plus intérieur. Nadia attendit quelques secondes, puis s'approcha lentement, sans bruit, s'assit en face d'elle, sans poser de questions, sans poser de gestes, simplement là, comme on entre dans un lieu sacré sans frapper.

Le silence dura longtemps. Puis ce fut elle qui parla, doucement, avec cette voix basse qu'elle prenait quand elle voulait dire les choses sans violence mais sans les masquer.

— Tu es plus fatiguée qu'avant. Ce n'est pas la fatigue normale, celle qu'on attend. Tu le sais. Je le vois.

Anna ne bougea pas. Ses yeux restaient fixés sur le dehors, mais elle entendait chaque mot comme une note qu'on frappe dans une pièce vide. Nadia continua.

— Tu marches plus lentement. Tu oublies des choses. Tu perds l'équilibre parfois. Tu ne te plains jamais, mais tu fais des pauses plus longues. Tu ne dis rien. Et c'est ça qui m'inquiète le plus.

Anna serra les bras contre elle. Son visage ne se ferma pas. Il ne se durcit pas. Mais il devint plus pâle encore, comme si la lumière elle-même avait reculé. Elle murmura, presque inaudible :

— Je ne veux pas qu'on me regarde comme une malade. Je ne veux pas que Lily me voie comme ça. Je veux qu'elle ait le souvenir d'une mère vivante.

Nadia s'approcha, posa sa main sur l'accoudoir du fauteuil.

— Alors donne-toi la possibilité de rester. Ne reste pas seule avec ça. Dis-moi ce que tu sens, ce que tu sais déjà. Dis-moi ce que tu caches dans ce carnet. Je suis là. Je l'ai toujours été. Je serai là jusqu'au bout, mais j'ai besoin que tu me laisses entrer.

Anna ferma les yeux. Elle resta ainsi longtemps. Puis elle dit, d'une voix lente, presque sans souffle :

— Je crois que je suis malade depuis longtemps. Peut-être depuis Paris. Mais je ne voulais pas savoir. Je ne voulais pas mettre de nom. Je me suis dit : plus tard. Quand Lily sera là. Quand elle sera assez grande. Quand Martin pourra comprendre. Mais je sens que le corps ne suivra pas. Je le sens. Et je me suis habituée à me taire.

Nadia ne répondit pas tout de suite. Elle laissa ce silence-là s'installer, pas un silence de gêne, mais un silence de présence, un silence habité. Puis elle dit simplement :

— Je vais t'aider. On va continuer à chercher. À comprendre. À poser des mots. Mais surtout : on va continuer à vivre. Jusqu'à la dernière seconde, on vivra. Tu ne seras pas seule.

Anna rouvrit les yeux. Des larmes silencieuses glissaient sur ses joues. Elle ne les essuya pas. Elle ne pleura pas longtemps. Elle dit juste :

— Merci de n'avoir rien dit plus tôt. Et merci de le dire maintenant.

Et dans cette pièce de fin de jour, où les ombres s'allongeaient sur les murs, quelque chose s'était ouvert, un espace d'accueil, une reconnaissance. Et cette forme d'amitié qui va au-delà des mots : celle qui tient la main même quand le chemin se trouble.

La maison dormait depuis longtemps, et dans cette profondeur de nuit où plus rien ne bouge, où même les murs semblent retenir leur respiration, Anna s'était levée sans bruit, repoussant doucement les draps, glissant ses pieds nus dans ses chaussettes épaisses, attrapant son gilet de laine posé sur le dossier de la chaise, puis elle avait traversé le couloir en silence, veillant à ne pas réveiller Nadia, à ne pas effleurer la chambre de Martin, et encore moins à troubler le sommeil fragile de Lily qui, dans son panier d'osier, respirait avec la régularité d'un battement d'aile. Elle avait allumé la petite lampe de la cuisine, celle qui ne fait pas d'ombre, celle qui dessine autour d'elle un îlot de lumière tiède, assez pour écrire, pas assez pour éveiller le reste du monde, et elle s'était assise, le carnet devant elle, les mains à plat, comme on s'incline avant de prier. Elle ne savait pas ce qu'elle allait écrire, mais elle savait qu'elle devait le faire, non pas pour se soulager, non pas pour expliquer, encore moins pour dramatiser, mais pour déposer, pour laisser une trace de ce qu'elle ressentait maintenant, dans cet instant précis, entre la douleur sourde de ne plus pouvoir tout faire, et la gratitude brûlante d'avoir été là pour voir Lily ouvrir les yeux, pour entendre Martin l'appeler maman sans peur. Elle écrivit lentement, d'une écriture souple, légèrement penchée, pas très régulière, mais profondément vivante, comme si ses doigts portaient encore la mémoire de ses gestes de scène, de ses lettres d'autrefois, de ses essais, de ses cahiers abandonnés à Paris.

« Lily, ma fille. Tu dors tout près. Tu respires. Tu ne sais rien encore. Tu ignores tout des noms que les adultes donnent aux choses graves. Tu vis. Et c'est bien assez. Je ne sais pas combien de temps je serai là. Je ne dis pas cela pour effrayer, ni pour te léguer une tristesse prématurée. Je le dis parce que c'est peut-être la seule vérité qui me reste. Je me sens partir parfois, non pas comme on tombe ou comme on s'évanouit, mais comme on s'efface. Par petits morceaux. Le souffle, les muscles, la voix parfois, la mémoire des gestes. Mais je suis là. Encore là. Entière. Je te regarde grandir. Je te sens t'enraciner. Et chaque jour passé avec toi me donne une forme de lumière, une énergie fine, tenace, invisible. Tu es venue comme une promesse. Pas celle de l'avenir, non. La promesse que ce monde, malgré tout, valait encore d'être habité. Que l'amour,

même fugace, vaut d'être vécu. Et que la beauté peut coexister avec la fin. Si un jour tu relis ces lignes, souviens-toi : ce que je ressens pour toi ne mourra pas avec moi. Il est en toi, il passera à travers toi. Et Martin. Mon Martin. Ton frère, ton protecteur. Si tu savais ce que j'ai lu dans ses yeux. Si tu savais comme il t'aime déjà, sans condition. Garde-le près de toi. Écoute-le. Il a la sagesse de ceux qui savent avant de comprendre. Ma fille. Ma douceur. Si je m'efface, ce ne sera jamais de ton cœur. Tu m'as fait entière. Rien que par ta naissance. Et ce sera assez.

»

Elle s'arrêta. La main tremblante. Les larmes, silencieuses, avaient coulé sur ses joues sans qu'elle les sente venir. Elle referma le carnet. Le posa doucement sur la table. Elle resta là un moment, les yeux fermés, dans cette cuisine paisible où le réfrigérateur faisait un léger bruit sourd, où les ombres dormaient contre les murs, et où la nuit, autour d'elle, n'avait rien de menaçant. Elle se leva. Rejoignit son lit. Se coucha à côté de Lily. Et, le front contre le front de sa fille, elle s'endormit. Pas apaisée mais en paix.

C'était un après-midi de ciel laiteux, sans vent, sans bruit, une de ces journées étales où même les arbres semblent s'être mis en pause, les feuilles suspendues à mi-course, les oiseaux silencieux, et dans le jardin calme, Martin était assis sur la marche de la terrasse, les bras posés sur ses genoux, le regard tourné vers le bosquet au fond, ce lieu qu'il connaissait déjà par cœur mais qu'il regardait comme on regarde un endroit nouveau parce que quelque chose en soi a changé. Il avait passé toute la matinée avec Lily, il l'avait tenue, bercée, observée, puis il s'était retiré de lui-même, comme s'il avait besoin de solitude, pas une solitude de tristesse, mais de concentration, une façon d'ordonner les pensées, de faire le tri entre ce qu'il présentait et ce qu'il savait. Nadia l'avait vu depuis la cuisine, à travers la vitre, elle avait continué à essuyer les verres, à ranger les assiettes, puis elle avait posé le torchon, pris sa tasse de thé encore tiède, et était sortie, sans bruit, pour venir s'asseoir près de lui. Elle ne dit rien d'abord. Martin non plus. Ils restèrent ainsi plusieurs minutes, les yeux fixés sur le même point vague entre les arbres et le ciel. Puis ce fut lui qui parla, doucement, presque dans un souffle.

— Elle est plus fatiguée qu'avant.

Nadia baissa les yeux. Ne répondit pas tout de suite.

— Elle ne me dit rien. Mais elle tremble quand elle croit que je ne regarde pas. Et elle s'assoit de plus en plus souvent.

Sa voix n'était pas accusatrice. Elle constatait. Elle cherchait.

— Elle m'a promis de rester.

Ce fut cette phrase-là qui brisa le silence intérieur de Nadia. Pas parce qu'elle était fausse. Mais parce qu'elle portait un espoir si droit, si nu, qu'on ne pouvait plus le contourner. Elle tourna vers lui un regard lent.

— Elle veut rester. Plus que tout. Elle se bat pour ça.

Martin hocha la tête.

— Mais elle perd.

Cette fois, Nadia ferma les yeux. Longuement. Puis elle dit :

— On ne sait pas encore. On cherche. Tu sais... parfois les corps mettent du temps à se remettre. Parfois c'est long. Parfois c'est grave. Mais on ne laisse pas les gens qu'on aime seuls avec ça.

Martin resta silencieux. Puis il demanda :

— Tu le savais avant moi ?

Nadia hésita. Puis dit :

— Oui.

Il ne répondit pas. Mais quelque chose dans ses épaules se relâcha, comme si l'aveu le soulageait plus qu'il ne l'effrayait.

— Est-ce qu'elle va mourir ?

Nadia resta immobile. Le thé, entre ses mains, avait refroidi. Elle le posa sur la marche.

— Je ne sais pas, Martin. Ce que je sais, c'est qu'elle t'aime plus que tout. Et que tout ce qu'elle fait depuis des semaines, elle le fait pour toi, et pour Lily. Et que tant qu'elle pourra faire ces choses elle restera.

Il hocha la tête. Une fois. Puis une deuxième. Il regarda ses mains.

— Je ne veux pas qu'elle parte. Pas encore.

— Moi non plus.

Ils ne se touchèrent pas. Mais entre eux, un pacte venait d'être scellé. Pas celui du silence. Pas celui du secret. Celui de la vérité douce, lente, partagée à hauteur d'enfant. Et quand ils se levèrent un peu plus tard, pour rentrer, Martin alla voir Lily, et Nadia, restée à la porte, sentit pour la première fois que l'enfant qu'elle avait connu tremblant près de l'école de théâtre, était capable de porter le monde sur ses épaules.

L'été s'était retiré sans bruit, laissant derrière lui cette lumière dorée qui reste encore quelques semaines accrochée aux murs, aux feuillages, aux carreaux des fenêtres, comme un souvenir qui s'attarde, un souffle tiède dans les draps frais du matin, et c'est dans cette lente bascule vers l'automne que Lily commença à se transformer, presque imperceptiblement, comme si les feuilles qui roussissaient dehors, les bruits plus étouffés des fins de journée, les odeurs de bois humide et de terre grasse, l'avaient poussée doucement à grandir, à s'étirer dans son propre corps, à ouvrir plus largement les yeux sur ce qui l'entourait. Elle ne marchait pas encore, bien sûr, mais elle roulait sur elle-même avec une énergie curieuse, elle tendait les bras vers les formes mouvantes, elle explorait le monde avec ses doigts, sa bouche, ses sourcils froncés, et chaque petit progrès, un rire plus clair, une mimique nouvelle, une façon plus affirmée de serrer un objet dans sa paume, devenait un événement silencieux, un motif de joie retenue, un instant qu'on gardait en mémoire comme une gemme.

Dans la maison, les gestes avaient changé de rythme. On refermait les volets un peu plus tôt. On ajoutait une couverture légère dans le lit de Lily. On la portait davantage, non par nécessité, mais par envie de la garder au chaud, de la sentir contre soi, comme une source que le froid extérieur ne devait pas atteindre. Martin lui avait fabriqué une sorte de manège, avec une cordelette, un grelot, un morceau de bois poli qu'il avait trouvé au pied d'un tilleul ; il l'avait suspendu au-dessus du panier, et chaque fois que Lily le faisait bouger, il s'en amusait comme d'un miracle. Il lui racontait des choses à voix basse, des histoires qu'il inventait ou se souvenait à moitié, sur la forêt, sur Pei, sur le train qui les avait amenés ici, et Lily, à défaut de

comprendre, l'écoutait avec une intensité presque sérieuse, les yeux grands ouverts, les bras écartés, comme si déjà elle cherchait à capter le sens du monde. Anna la regardait, souvent en silence, parfois un sourire aux lèvres, parfois les yeux humides, mais toujours avec cette force fragile d'une mère qui sait qu'elle ne verra peut-être pas tous les printemps, mais qui se promet d'habiter chaque automne comme s'il était le dernier. Elle sentait le temps lui échapper par endroits, mais aussi se condenser dans ces moments-là, dans cette présence minuscule et puissante qu'était Lily, dans cette attention que Martin lui portait avec une constance bouleversante, dans les gestes de Nadia, qui, sans jamais s'imposer, faisait tenir la maison d'un seul regard. Les arbres du jardin perdaient lentement leurs feuilles, les flaques tardaient à sécher, les bottes avaient remplacé les sandales, et Lily, dans ses petits vêtements à manches longues, regardait les gouttes tomber sur les vitres avec une expression concentrée, presque méditative, comme si elle pressentait déjà que la pluie, le vent, le froid, tout cela faisait aussi partie de la vie.

Un jour, elle se redressa seule sur ses bras. Un autre jour, elle babilla pour la première fois un mot que personne ne comprit, mais que tous prirent pour un signe. Et dans cette lente avancée vers l'hiver, dans cette maison où l'on se préparait sans en parler à ce que l'on redoutait, le simple fait de la voir grandir devenait une forme de réponse. Non pas une consolation. Mais une promesse ténue. Quelque chose continuait. Quelque chose résistait. L'hiver arriva en une nuit. Sans transition. Sans avertissement.

Un matin, les vitres étaient couvertes de givre, les draps plus lourds à quitter, l'air plus tranchant, plus rare, comme s'il fallait désormais s'arracher au sommeil comme à une étreinte ancienne. Dans la maison, tout avait ralenti d'un cran. Les pas se faisaient plus prudents, les mouvements plus économes. On remettait du bois dans la cheminée avec une régularité d'horloger, les vêtements s'épaississaient, et les mains, même gantées, conservaient longtemps la mémoire du froid. Un matin, Martin insista pour qu'on sorte un peu. Il disait que Lily devait sentir l'air de l'hiver, voir la lumière différente, le ciel plus haut, les branches nues. Anna accepta, malgré la fatigue, peut-être parce qu'elle sentait que c'était l'une de ces choses qu'on ne peut pas reporter, une scène qu'il fallait vivre tant qu'elle en avait encore la force.

Nadia les aida à se préparer. Lily, emmitouflée dans une combinaison de laine trop grande, avait les joues rouges avant même d'avoir franchi le seuil. Anna, enveloppée dans son manteau

long, une écharpe serrée autour du cou, avançait lentement, Martin tenant sa main comme s'il guidait une aveugle, silencieux, attentif, sans brusquerie. Ils marchèrent jusqu'au fond du jardin, puis un peu au-delà, sur le petit chemin de terre gelée qui longeait le mur en pierre. Le silence était profond, comme si le monde s'était recroquevillé dans lui-même. Pas un oiseau. Pas un craquement. Juste leurs pas sur la neige fine, poudreuse. Anna s'arrêta. Elle s'assit sur le banc de pierre, déjà couvert d'un voile blanc. Nadia, restée un peu en retrait avec Lily dans les bras, observa Anna du coin de l'œil. Le souffle court, le dos penché, elle semblait faite de givre elle aussi, de cette lumière pâle que l'hiver pose sur les choses qu'il aime retenir. Martin vint s'asseoir à côté d'elle. Il ne dit rien. Il prit simplement sa main entre les siennes. Elle laissa faire.

— Ça fait du bien, dit-elle enfin, d'être dehors.

Même si tout est gelé, même si le corps refuse, même si l'air coupe les lèvres. Ça fait du bien parce qu'on sent que tout continue, même dans l'immobilité. Lily bougea dans les bras de Nadia. Un petit son, un souffle chaud. Anna sourit. Elle ferma les yeux. Et pendant quelques secondes, tout fut suspendu. Le froid, le silence, la respiration de chacun. Un tableau fixe. Une mémoire en train de s'imprimer. Puis elle ouvrit les yeux. Elle regarda Martin. Elle lui caressa la joue avec une lenteur extrême.

— Tu es mon ancrage.

Il ne répondit pas. Mais il comprit. Et ce fut assez. Ils rentrèrent ensuite, lentement, pas à pas. Anna dut s'arrêter plusieurs fois. Mais elle ne se plaignit pas. Et ce jour-là, dans la maison chauffée par la bûche lente, par les regards attentifs, par le poids minuscule d'un bébé contre la poitrine de Nadia, l'hiver s'installa, mais comme une vérité. Une saison du corps. Une saison de l'âme.

Ce fut un jour de janvier, un de ces jours gris et plats, sans lumière, sans vent, sans pluie, mais si densément froid qu'il semblait mordre sans bruit, s'insinuer partout, jusque dans les articulations, jusque dans les mots retenus ; la maison était restée fermée toute la journée, le feu ronflait doucement dans la cheminée, les vitres étaient couvertes de buée, et dans cette torpeur de début d'après-midi, chacun s'occupait à sa manière : Nadia relisait un vieux manuel

de botanique, Lily dormait, emmitouflée dans un nid de lainages, et Martin, installé dans un coin du salon, taillait avec sérieux un morceau de bois qu'il voulait transformer en objet pour Lily. Anna, quant à elle, s'était levée tard, plus fatiguée encore qu'à l'accoutumée, le visage très pâle, les gestes plus retenus, comme si le simple fait d'être debout l'obligeait à une concentration inhabituelle ; elle avait tenté de préparer une infusion, puis avait reculé devant la plaque chaude, s'était tenue un moment appuyée au plan de travail, les yeux fermés, respirant lentement, cherchant à retrouver l'équilibre d'une journée normale. Mais ce jour-là, le corps ne voulait plus suivre. Elle se dirigea vers la salle de bain, marcha lentement dans le couloir, une main sur le mur, puis plus rien. Le bruit fut discret. Un froissement d'étoffe, un souffle manqué. Nadia entendit d'abord un silence inhabituel, un vide. Puis Martin leva les yeux. Il ne vit plus sa mère. Il posa son couteau, se leva. Il appela doucement. Pas de réponse. Il courut jusqu'au couloir. Et la vit. Allongée de côté, le bras replié sous elle, les yeux clos. Il ne cria pas. Il ne pleura pas. Il se retourna et appela, cette fois d'une voix plus forte, mais sans panique :

— Nadia.

Elle accourut et comprit immédiatement. Elle s'agenouilla, toucha le cou, le front, la main froide. Elle appela doucement Anna. Pas de réponse. Puis un soupir. Faible. Mais là. Elle se releva.

— Martin, va me chercher une couverture, vite.

Il obéit. En quelques gestes, Nadia recouvrit le corps d'Anna, releva sa tête sur un coussin, ouvrit un peu la fenêtre malgré le froid, pour faire entrer l'air du dehors, l'air du vivant. Martin revint. Il tenait Lily contre lui, comme s'il voulait la protéger, la faire témoin, la rassurer en même temps que lui-même. Anna ouvrit enfin les yeux. Lentement. Elle chercha un visage. Trouva celui de Nadia. Puis celui de Martin. Et murmura simplement :

— Je suis tombée ?

Nadia hocha la tête. Elle ne mentit pas. Elle dit :

— Tu t'es évanouie.

Anna ferma les yeux de nouveau. Non pas pour dormir. Mais pour accueillir ce mot. Et dans le silence qui suivit, plus rien ne fut comme avant. Le fil de la normalité venait de se rompre. Désormais, il faudrait faire autrement. Regarder autrement. Agir autrement. Et dans les yeux de Martin, cette fois, il n’y avait plus seulement de l’inquiétude. Il y avait une forme d’acceptation douloureuse, une maturité qu’aucun enfant ne devrait acquérir aussi tôt.

La lumière du jour s’était déjà retirée, laissant place à cette clarté sourde et dorée qui s’accroche encore un peu aux objets avant de les livrer aux ombres, la maison toute entière baignait dans un calme presque liquide, un de ces silences tièdes et veloutés qui ne viennent qu’après les jours d’épreuve, quand les corps se sont enfin posés, quand les voix se sont tues, quand tout s’accorde au repos, et dans la chambre qu’on avait lentement refermée autour d’elle comme un écrin, Anna reposait sur le lit, le visage encore pâle, le souffle ralenti, les draps relevés jusqu’à la poitrine, le regard perdu dans les plis du plafond, sans pensée véritable, mais traversée par une sensation profonde de relâchement, d’abandon doux, comme si l’effondrement de l’après-midi, l’évanouissement sans panique, sans cri, sans drame, avait agi comme une libération, comme si en cessant de tenir debout, elle avait enfin accepté d’être portée

Les heures avaient suivi leur cours, silencieuses, ponctuées par les gestes attentifs de Nadia, la présence inquiète mais discrète de Martin, la tiédeur régulière de Lily qui, depuis ce matin, semblait plus calme encore, comme si l’enfant sentait elle aussi qu’un seuil avait été franchi, qu’il fallait désormais habiter autrement la maison, les corps, les heures. Ce fut Martin, un peu après que la nuit se fut posée sur les vitres, qui entra doucement, sans bruit, un livre contre lui qu’il avait oublié d’ouvrir, les chaussettes épaisses glissant sur le parquet sans un son, il s’approcha du lit sans rien dire, posa d’abord le livre sur la table de chevet, puis se glissa lentement sous les draps, du côté gauche, là où Anna posait d’habitude sa main quand il venait la rejoindre plus petit, et elle sentit à peine le mouvement tant il fut léger, mais la chaleur immédiate du corps de l’enfant contre le sien, la tête posée sur l’épaule, les bras repliés, lui donna un sentiment d’apaisement si profond qu’elle ferma les yeux sans le vouloir

Lily, quant à elle, dormait au pied du lit, mais lorsqu'Anna tendit faiblement le bras dans sa direction, Nadia, restée en retrait mais toujours là, comprit le geste, et dans un élan doux, silencieux, elle souleva la petite fille emmitouflée, la serra contre elle quelques secondes avant de la déposer dans le creux du lit, contre le flanc droit d'Anna, un peu plus haut que le ventre, là où la chaleur est la plus constante, et Anna, sans ouvrir les yeux, fit glisser sa main jusqu'à la nuque minuscule, la tenant là sans la presser, juste assez pour que le lien existe, pour que la vie circule. Ainsi tous trois reposaient, les deux enfants lovés de part et d'autre de leur mère, leurs souffles différents, leurs poids distincts, mais reliés par cette peau commune, cette mémoire de corps partagé, cette vérité ancienne que rien, pas même le froid de janvier, pas même les mots médicaux, pas même la peur, ne pouvait abîmer, et dans ce lit devenu presque un sanctuaire, une barque lente flottant entre deux rives, le monde extérieur avait disparu. Il ne restait que ce cercle de chaleur, ce moment sans projet, sans lendemain, mais chargé d'un amour si dense, si simple, qu'il aurait suffi à tout justifier. Et dans cette nuit qui s'étira comme un soupir sans fin, il n'y eut plus ni début ni fin, ni peur ni espoir, seulement cette trinité silencieuse, tissée de souffle, de chair et de silence, au centre d'un monde qui continuait sans eux, mais qu'ils avaient su, un instant, suspendre.

Chapitre 7 : Ce que j'ai entendu

Le lit était devenu son poste d'observation, son abri, sa frontière. Plus simplement un lieu de repos, mais une sorte de seuil entre deux états, deux rythmes, deux mondes. Chaque matin, Anna s'y réveillait lentement, souvent sans avoir vraiment dormi, les paupières encore lourdes, la respiration étroite, sans panique, sans attente précise. Le jour passait la fenêtre en silence, glissait doucement le long du mur, baignait les draps d'une lumière laiteuse et tranquille, et elle restait là, immobile, le corps posé contre les draps lisses, les mains croisées sur son ventre ou le long de ses cuisses, dans cette posture de veille sans mouvement, donnant au temps la forme exacte de son immobilité. Elle observait. Elle passait de longues heures à regarder les choses sans les fixer, à suivre du regard la trajectoire lente d'une ombre, le passage d'un nuage, les reflets dans la vitre, les oiseaux dans les branches, les feuilles qui remuaient à peine dans le vent d'hiver. Parfois, elle fixait un objet du mobilier, chaise en osier, table basse ou un livre posé depuis des jours, et dans cette fixité naissait une forme de compréhension silencieuse, un lien nouveau avec les choses immobiles. Le monde continuait sans elle, mais elle ne s'y sentait pas exclue : elle était ailleurs dans ce même monde, à l'intérieur d'un pli invisible, dans un repli du temps. Son corps la trahissait chaque jour un peu plus, mais avec une régularité si douce, si progressive, qu'il n'y avait ni effondrement ni sursaut. Il ne répondait plus. Il refusait les longues stations debout. Il protestait à chaque effort, même minime. Monter les escaliers, traverser un couloir, lever le bras pour attraper un verre devenaient des gestes calculés, économisés, rares. Alors elle les évitait. Elle renonçait sans tristesse, sans héroïsme. Elle acceptait. Et dans ce retrait, elle redécouvrait autre chose : la lenteur comme expérience totale.

Nadia avait déplacé son fauteuil près de la fenêtre, glissé un coussin supplémentaire sous ses genoux, installé une table basse à portée de main avec un verre d'eau, quelques livres qu'elle n'ouvrait plus vraiment, un carnet, un crayon. Tout était à portée. Tout était lent. Tout était mesuré.

Parfois, Lily passait le seuil de la chambre à quatre pattes, tirant sur une couverture, traînant un objet trouvé. Elle entrait sans bruit, se hissait jusqu'au bord du lit, levait les bras pour qu'on la soulève. Anna la regardait s'approcher avec une tendresse si vaste qu'elle en oubliait la

fatigue, et la petite grimpa, maladroitement, se collait à elle, posait sa tête contre sa poitrine, fermait les yeux. Ces instants-là ne duraient jamais longtemps, mais ils suffisaient. Ils étaient entiers. Anna ne parlait pas. Elle respirait sa fille. Elle en sentait le poids, l'odeur, la fièvre de vie. Et cela lui suffisait. Martin, lui, entrait parfois à reculons, le visage grave, les mains pleines de projets silencieux, un bout de bois taillé, un dessin froissé, un livre qu'il venait lui déposer, sans un mot, sur la couverture. Il ne posait pas de question. Il regardait. Il observait le moindre mouvement de ses doigts, de ses paupières, de ses lèvres. Et il comprenait. Il comprenait qu'elle ne pouvait pas. Qu'il ne fallait pas insister. Mais il restait là, parfois, longtemps, assis au sol, à bricoler en silence, pour qu'elle sente qu'il était là.

Par la fenêtre, la forêt brillait d'un vert glacé, ponctué d'or et de rouille, un miroitement figé dans l'hiver. Les jours raccourcissaient. Le feu crépitait dans une pièce plus bas. La maison vivait sans elle, mais elle la contenait encore, par sa respiration lente, par la lumière qui glissait sur ses joues, par la chaleur de son corps contre les draps. Et dans cette lumière basse, dans cette attente tranquille, dans ce presque silence, Anna habitait encore le monde. Moins par ses gestes. Mais pleinement par sa présence.

L'après-midi avait glissé lentement vers sa moitié silencieuse, celle où les ombres s'allongent sans dire un mot, où les pas dans la maison se font plus feutrés, où l'air devient plus dense, comme s'il voulait ralentir les gestes. Martin s'était installé sur le tapis du salon, dos au radiateur, les jambes croisées, une boîte de petits objets devant lui : bouts de bois, coquilles, ficelles tressées, boutons de nacre, plumes ramassées près du potager. Il ne les classait pas vraiment, mais il les regardait avec soin, les touchait, les tournait, comme s'il en cherchait la mémoire cachée, la trace de ce qu'ils avaient vécu avant de tomber entre ses mains.

Lily, d'abord à distance, l'avait observé en silence depuis le fauteuil bas. Elle aimait cette posture, assise mais en avant, les bras tendus vers l'activité. Puis, lentement, elle s'était laissée glisser sur les fesses, avait rassemblé ses forces, et s'était redressée sur ses genoux, avançant par à-coups maladroits vers Martin, les paumes à plat sur le parquet, les yeux brillants de volonté. Il ne l'avait pas aidée, il attendait. Et quand elle fut tout près, assez pour lui toucher le coude, il se contenta de lui faire un peu de place. Elle s'assit lourdement, renversa la boîte,

éclata d'un rire bref, muet, fit tournoyer les boutons, piqua un bâton, le mâchouilla, le lâcha, et Martin, sans réagir, continua son tri, l'intégra dans son rythme, dans son monde. Il ne lui parlait pas. Il ne nommait pas les objets. Mais il les manipulait avec soin, et parfois, lentement, il lui tendait quelque chose, une plume souple, une pierre polie, un morceau de bois taillé, et elle, toujours sérieuse au moment de prendre, le regardait d'abord, levait les mains comme pour une offrande, et acceptait. Parfois, elle tendait à son tour un trésor improvisé : une peluche oubliée, une chaussette roulée, un caillou gluant. Martin la remerciait d'un signe de tête. Ils s'échangeaient ainsi des choses, comme d'autres échangent des mots. Il n'y avait pas besoin de plus. Dans cette pièce, à cet instant, ils étaient seuls et ensemble, à l'abri, dans un cercle invisible. Anna dormait à l'étage. Nadia s'affairait doucement dans la cuisine. Et eux, sans y penser, construisaient quelque chose.

Martin regardait souvent Lily comme s'il la surveillait sans vouloir le montrer. Il observait comment elle saisissait, comment elle tournait les poignets, comment elle levait les yeux, comment elle testait la solidité des choses. Il semblait vouloir tout apprendre d'elle : ses rythmes, ses hésitations, son monde à elle. Pas pour la guider mais pour être prêt. Pour répondre, quand il faudrait.

Quand elle se mit à renverser tout un tas de coquilles, faisant cliqueter le bois contre la faïence, Martin la laissa faire. Il la regarda seulement, longuement, et elle, assise au milieu du désordre, le fixa en retour, sans ciller, comme si elle attendait qu'il dise quelque chose, mais il ne dit rien. Il se contenta de ramener lentement la boîte à lui, de remettre quelques plumes dedans, et de lui montrer du doigt une petite cuillère sculptée qu'il avait faite pour elle. Elle tendit la main. Il la lui donna. Alors, dans un geste d'imitation pure, elle leva la cuillère, toucha son propre nez, puis toucha celui de Martin. Il sourit, baissa les yeux, remit les objets à leur place, et s'allongea sur le tapis. Lily le suivit du regard, puis, dans une lenteur appliquée, elle vint se coucher contre lui, à demi sur son épaule, sa main posée sur son torse, comme pour sentir le rythme, la chaleur, le lien. Ils restèrent ainsi. Sans bruit. Le monde dehors avait disparu. Et dans la lumière dorée de cette fin de jour, Martin et Lily s'étaient trouvés.

La maison, comme un grand corps apaisé, respirait doucement sous les poutres. Seuls quelques craquements légers venaient troubler le silence, le bois qui travaille, le vent qui glisse contre les vitres, le passage feutré d'un courant d'air entre les pièces. Dans la chambre, Anna ne dormait pas. Elle ne dormait plus vraiment depuis des jours, ou alors par éclats, par fragments, des chutes rapides dans un sommeil sans contour, suivies de retours brutaux à la conscience, le souffle court, les draps trop chauds. Mais cette nuit-là, elle avait su dès le début qu'elle ne dormirait pas. Elle s'était redressée avec lenteur, avait enfilé une robe de laine trop large, puis était descendue sans bruit, évitant les marches qui grincent, longeant les murs, une main sur la rampe. Arrivée dans le salon, elle avait allumé une petite lampe, celle qui éclaire juste assez pour écrire. Le carnet était posé sur la table, à côté d'un crayon émoussé. Elle s'assit avec précaution, arrangea le coussin dans le dos, posa ses mains à plat sur la couverture du cahier, resta ainsi quelques secondes sans l'ouvrir, les paupières mi-closes, le regard perdu dans le halo de lumière. Puis elle tourna la première page, lentement. Elle relut les dernières lignes. Une écriture régulière, fine, légèrement inclinée, des phrases courtes, parfois raturées. Elle se reconnaissait dans cette écriture, mais de plus en plus, elle la sentait venir d'ailleurs, comme si elle était déjà un peu posthume, comme si elle écrivait non plus pour se souvenir, mais pour transmettre. Elle prit le crayon, le redressa entre ses doigts, et écrivit. Les mots venaient sans heurt. Pas vite. Mais avec fluidité. Elle notait ce qu'elle ressentait, les douleurs du matin, les tremblements au réveil, les difficultés à se redresser, les silences de son corps qui se refermait peu à peu. Mais aussi, les moments suspendus. La main de Lily sur son ventre. Le regard de Martin au seuil de la porte. La lumière qui passait à travers les branches, le cri lointain d'un geai. Elle écrivait tout. Sans filtre. Elle n'avait plus besoin d'organiser ses pensées. C'était comme une lente dépose, un sédiment de souvenirs et d'émotions qu'elle alignait sur le papier pour que quelque chose d'elle demeure. Elle s'interrompait parfois, levait les yeux vers la fenêtre noire. Elle ne voyait rien dehors, seulement son propre reflet, un peu flou. Mais elle restait là, immobile, le crayon suspendu, comme si quelqu'un allait lui parler à travers la nuit. Puis elle reprenait. Elle écrivait pour Lily, surtout. Pour plus tard. Pour cette petite fille qui ne saurait pas tout. Elle écrivait pour que la voix de sa mère lui parvienne autrement, à travers les pages, entre les lignes, dans la manière d'évoquer une fleur, un rire, une peur, une berceuse oubliée. Elle écrivait aussi pour Martin. Mais différemment. Pour lui, ce n'étaient pas des

conseils, ni des souvenirs. C'était une forme de confiance. Une façon de dire : tu sais déjà. Tu comprendras.

Le temps passait. Elle ne le mesurait plus. Elle s'arrêtait parfois, la tête contre la main, puis reprenait. Elle griffonnait un prénom. Une date. Une recette. Le souvenir d'un éclat de rire. Une sensation étrange au réveil. La dernière chanson chantée à voix basse. Un vœu. Puis elle referma le carnet. Elle souffla comme pour effacer la poussière qui n'existait pas. Elle resta encore là, longtemps, les yeux fermés, les mains posées sur le carnet comme sur un ventre endormi. Puis elle se leva, aussi lentement qu'elle était descendue. Éteignit la lampe. Remonta. Et dans le silence de la maison, tout reprit sa place. Le matin était encore loin. La maison, à cette heure, se tenait comme un animal endormi, chaque pièce repliée sur son propre souffle, chaque objet figé dans sa fonction, et dans ce calme presque minéral, Nadia ne dormait pas. Elle était debout depuis longtemps déjà, mais elle n'avait pas bougé, comme si son propre corps résistait à l'idée même de mouvement. Elle était restée là, dans la cuisine encore noire, assise sur une chaise, le dos légèrement arrondi, les mains posées à plat sur ses cuisses, à regarder, sans vraiment voir, l'ombre des étagères, la ligne douce de la fenêtre, la forme du monde avant l'aube.

Depuis quelques semaines, elle savait. Ce n'était pas un savoir médical, ce n'était pas un diagnostic, ce n'était même pas tout à fait une certitude, mais quelque chose en elle avait cédé, une ligne de résistance avait plié sans bruit, et elle avait compris que l'état d'Anna ne relevait plus seulement de la fatigue, ni même des complications d'une grossesse difficile. C'était autre chose. Une perte de lumière. Une lente disparition. Et plus elle observait Anna, plus elle ressentait cette désorientation silencieuse, cette absence de retour, comme si chaque geste qu'Anna accomplissait, se lever, parler, sourire même, était déjà un effort venu d'un endroit plus lointain, plus détaché. Et face à cela, Nadia ne savait plus très bien que faire. Elle avait toujours été celle qui aide, celle qui organise, qui console, qui répare. Depuis l'enfance. Depuis toujours. Et cette habitude, elle l'avait tenue comme une mission : ne jamais laisser les choses s'effondrer ! Mais là, dans cette maison blanche, dans cette saison qui glissait lentement vers l'hiver, elle sentait que rien ne pourrait empêcher ce qui arrivait. Elle pouvait accompagner. Adoucir. Mais pas retenir. Alors elle s'organisait. En silence. Elle avait commencé à trier les vêtements d'Anna, à laver, à plier, à mettre de côté ce qui pourrait servir plus tard,

ce qui serait donné, ce qui resterait. Elle avait ouvert un tiroir dans la chambre de Martin pour y glisser des choses importantes : des carnets, quelques photos, une montre que portait Anna à Paris, deux lettres qu'elle avait trouvées, soigneusement repliées, sans les lire. Elle avait mis de l'ordre dans les papiers, vérifié les adresses, noté les dates importantes. Elle faisait cela le soir, quand tout le monde dormait, à petits pas, à petits gestes. Elle ne voulait pas que Martin la voie. Ni Anna. Surtout pas Anna. Mais parfois, cela ne suffisait pas. Il lui arrivait, comme cette nuit-là, de ne plus pouvoir contenir la tristesse. Non pas une tristesse explosive, non pas des larmes déversées dans le désespoir, mais une douleur longue, sourde, qui la traversait sans bruit, une peine plus ancienne que les faits, plus vaste que le présent, comme si elle pleurait déjà ce qui allait arriver, mais aussi ce qui n'aurait jamais lieu : les matins qu'Anna ne verrait pas, les fêtes d'anniversaire sans elle, les pas de Lily qu'elle n'entendrait jamais, les confidences que Martin garderait en lui, sans pouvoir les dire à sa mère.

Nadia n'était pas croyante. Elle n'attendait pas de miracle. Mais il lui arrivait, dans le noir, de murmurer quelques mots, pas des prières, non, mais des appels. Des adresses floues à une présence invisible, à ce qui pourrait entendre, retenir, ralentir, entourer. Elle demandait du temps. Juste un peu plus de temps. Elle s'était levée, avait fait couler de l'eau, rempli la bouilloire, allumé la flamme. Elle aimait ce geste simple, ancien, l'eau qui chauffe, la tasse qu'on tient entre ses mains, la chaleur qui apaise les paumes. Elle regardait les reflets de la lumière sur l'évier, écoutait les premières bulles contre le métal, pensait à Anna allongée à l'étage, pensait à son souffle, à son silence, pensait à Lily qui, dans son sommeil, remuait souvent les bras comme si elle cherchait encore le ventre de sa mère, et pensait à Martin, qui comprenait tout mais ne disait rien.

Quand la bouilloire se mit à chanter doucement, elle versa l'eau, s'assit de nouveau. Elle resta là, une longue minute, les deux mains autour de la tasse, les épaules penchées, le front bas. Elle avait envie de pleurer. Mais elle ne pleura pas. Elle resta droite. Elle buvait à petites gorgées. Et elle pensait à ce qu'il faudrait faire bientôt. Pas tout de suite. Mais bientôt.

Martin entra sans bruit. Il avait poussé la porte très lentement, en posant sa main à plat contre le bois, comme on touche un animal endormi, et l'espace d'un instant, il resta sur le seuil, sans

avancer, juste là, à écouter la pièce, à écouter les bruits qui ne venaient pas, à respirer cette atmosphère particulière qui entourait désormais la chambre de sa mère, une densité douce, une lumière tamisée, un mélange d'air tiède, de linge propre et de quelque chose de plus fragile encore, peut-être l'absence qui s'approche, peut-être la vie qui résiste.

Anna était allongée. Elle ne dormait pas, mais elle ne bougeait pas non plus. Son visage tourné vers la fenêtre captait la lumière d'un après-midi gris, cette lumière blanche, égale, qui ne dessine plus de contours nets mais qui adoucit tout, les murs, les meubles, la peau. Elle avait les bras posés sur le ventre, les doigts entrelacés, le regard perdu quelque part au-delà des vitres. Elle savait qu'il était là, mais elle ne dit rien. Elle n'en avait pas besoin. Martin non plus. Il fit quelques pas. S'approcha doucement du lit. Il ne cherchait pas à attirer l'attention. Il n'attendait pas qu'on lui parle. Il voulait juste être là, à portée. Il s'assit sur le sol, à même le parquet, adossa son dos contre la commode, et leva les yeux vers le plafond. Il ne parlait pas. Il ne jouait pas. Il ne dessinait pas. Il était là. Entier. Présent. Dans cette pièce qu'il connaissait par cœur, mais qu'il redécouvrait chaque jour un peu plus changée. Le silence était complet. Mais pas vide. Il était peuplé de petits souffles, du craquement du bois, du passage lent du vent dehors, et du rythme doux et lent de la respiration d'Anna. Un rythme plus lent qu'avant. Plus profond. Parfois irrégulier.

Martin ne bougeait toujours pas. Il regardait autour de lui : le verre d'eau à moitié plein, les livres posés sur la table de nuit, le carnet fermé, le foulard plié sur le rebord du lit, et cette chaise, près de la fenêtre, où il savait que sa mère s'asseyait autrefois pour lire, pour regarder les oiseaux. Il notait tout. Il enregistrait. Il apprenait en silence.

Il leva les yeux vers elle. Elle ne bougeait toujours pas. Mais il sentit qu'elle pensait. Il ne savait pas à quoi, mais il devinait la profondeur du silence. Alors il se leva, lentement, s'approcha du lit, monta sur la première marche du petit tabouret, et s'agenouilla au bord du matelas. Il resta là un moment, penché, observant le visage de sa mère. Il n'y avait pas de peur dans ses yeux. Juste une infinie attention. Puis, avec une lenteur presque cérémonielle, il tendit la main. Il ne toucha pas la sienne. Il posa simplement ses doigts sur le drap, tout près, pour dire : je suis là. Et elle, sans tourner la tête, sans parler, laissa glisser sa main tout doucement jusqu'à la sienne. Leurs doigts ne se serrèrent pas. Ils se frôlèrent. Et cela suffit. Ils restèrent ainsi longtemps.

Sans un mot. Et dans cette immobilité, Martin sentit qu'il comprenait. Pas tout. Mais l'essentiel. Que sa mère s'éloignait. Et qu'il devait apprendre à être là. Jusqu'au bout.

La nuit était tombée depuis plusieurs heures. Les bruits familiers de la maison s'étaient tus un à un, comme des feux que l'on éteint doucement : les pas dans l'escalier, les voix feutrées au rez-de-chaussée, le cliquetis de la vaisselle, le souffle lent du bois qui refroidit. Tout dormait, ou presque. Au premier étage, derrière la porte entrebâillée de la petite chambre, Lily s'était réveillée sans un cri, sans pleurs, simplement avec les yeux grands ouverts, immobiles, comme deux perles posées dans l'ombre. Elle ne bougeait pas. Allongée sur le dos, les bras écartés de part et d'autre du corps, la respiration calme, régulière. Le plafond au-dessus d'elle dessinait des formes douces que le peu de lumière changeait lentement au gré du vent dehors. Un rai de lune, à peine filtré par les rideaux, dessinait un carré pâle sur le mur. Le silence n'était pas complet : il y avait le grincement discret du bois, un battement lointain contre une vitre, peut-être un volet mal fixé. Mais rien qui effraie. Rien qui trouble. C'était le silence habité des grandes maisons anciennes, un silence qui protège. Lily restait là, éveillée, dans ce demi-sommeil étrange des très jeunes enfants, celui où le monde entier semble flotter autour d'eux, où l'on ne sait plus très bien si l'on rêve ou si l'on observe. Elle ne cherchait pas à se lever. Elle écoutait, attentivement, les moindres frottements, les moindres bruits, comme si tout pouvait lui parler : les draps qui glissent, le parquet qui respire, la nuit elle-même qui murmure. Par moments, elle levait les bras au-dessus de sa tête, comme pour attraper une forme, un souffle, un souvenir suspendu. Elle faisait de petits gestes dans l'air, très lents, très doux, presque rituels. Puis ses mains retombaient de chaque côté, paumes ouvertes. Son visage restait tourné vers le plafond, vers cette clarté floue, mouvante, qui semblait la fasciner.

Dans une autre chambre, sa mère dormait à peine. Mais Lily ne l'appelait pas. Elle ne s'inquiétait pas. Il y avait entre elles un lien silencieux, une sorte de présence encore perceptible, même à distance. Comme si la chaleur de la voix d'Anna, ses gestes, ses murmures, ses caresses d'avant, restaient inscrits dans l'air, dans les murs, dans les draps, dans la lumière. Lily ressentait. Puis elle tourna doucement la tête. Vers la porte. Vers l'obscurité du couloir. Elle attendit. Comme si elle savait que quelqu'un viendrait. Et en effet, quelques secondes plus tard, un pas léger sur le parquet. Une silhouette fine. Martin. Il n'entra pas tout

de suite. Il resta là, un instant, debout dans l'encadrement de la porte, à regarder sa sœur. Il ne parlait pas. Il savait qu'elle était réveillée. Il le sentait. Alors il entra à pas lents, contourna le petit lit, et s'agenouilla à côté.

— Tu ne dors pas, dit-il très bas, comme pour ne pas déranger la nuit.

Lily ne répondit pas. Mais elle tourna ses yeux vers lui. Et sourit. Un sourire minuscule, presque intérieur. Martin passa une main sur ses cheveux. Puis il s'allongea doucement, par terre, juste à côté du lit. Il resta là, le visage tourné vers elle, les yeux ouverts, dans le noir. Ils ne dirent plus rien. Et ensemble, ils regardèrent le plafond. Jusqu'à ce que l'un des deux s'endorme. Peut-être tous les deux. Dans cette nuit douce. Où rien ne bougeait. Mais où tout était là.

Il était arrivé tôt, comme il le faisait toujours lorsqu'il craignait ce qu'il allait devoir dire. Le père de Nadia n'avait pas besoin qu'on l'appelle. Il avait vu. Il avait compris. Depuis plusieurs semaines déjà, il observait le visage d'Anna pâlir, ses silences s'allonger, la lumière se retirer doucement de ses yeux. Il ne disait rien à Nadia, ou si peu. Mais il venait plus souvent. Un panier dans les mains, un prétexte quelconque, un mot pour Martin, un geste pour Lily. Ce matin-là, il avait simplement dit : Je monte la voir. Et Nadia n'avait pas répondu. Elle avait baissé les yeux. Elle savait.

Anna était réveillée, assise dans son lit, la tête légèrement penchée sur l'oreiller, les mains croisées sur les genoux. Le jour était à peine levé. La chambre était baignée d'une clarté pâle, grise, comme si la lumière elle-même hésitait à s'imposer. Il s'assit sur la chaise, face à elle. Il ne sortit pas de stéthoscope. Il la regarda. Longuement.

Elle était maigre. Ses joues creusées, la peau trop tendue sur les pommettes. Ses lèvres pâles. Les mains fines, presque translucides. Mais c'était surtout dans les yeux que cela se lisait. Ce retrait. Cette distance silencieuse. Cette sorte d'acceptation froide qui n'était ni fatigue ni mélancolie. Mais un détachement profond.

Il parla peu. Il lui prit le poignet. Il nota la faiblesse du pouls. La manière irrégulière dont le cœur battait, comme s'il sautait parfois un pas. Il palpa doucement les chevilles, les jambes. Il demanda si elle avait mal. Elle répondit : *Pas vraiment. Seulement quand je respire trop vite.* Il

prit un petit tensiomètre de voyage, mesura. Tension trop basse. Il l'écoula respirer. Et ce qu'il entendit lui noua les entrailles.

Il ne dit rien, encore. Il se redressa. Il ferma les yeux quelques secondes, comme pour contenir ce qu'il savait déjà. Puis, enfin, il parla. Bas. Lentement.

— Anna... tu es très faible. Ton cœur travaille trop. Tes poumons ne récupèrent pas bien. Ton sang circule mal. Ce n'est pas une simple convalescence. Ce n'est pas un surmenage postnatal. Je crois que tu es malade. Vraiment malade.

Elle ne dit rien. Il attendit. Il n'espérait pas de réaction. Il poursuivit :

— Je ne veux pas te faire peur. Mais je dois être honnête. Je soupçonne une maladie auto-immune. Peut-être le cœur. Peut-être quelque chose de plus diffus. J'ai besoin d'analyses. De résultats. Mais ce que je vois là, aujourd'hui, me fait penser à une atteinte systémique. Ce n'est pas une fatigue. C'est une dégradation.

Elle le regardait maintenant. Son visage restait calme. Mais ses mains tremblaient.

— Il faut t'hospitaliser. Pas demain. Pas dans deux semaines. Maintenant.

Elle secoua lentement la tête.

— Et Lily ? Et Martin ?

— Nadia peut s'occuper d'eux. Je serai là. Mais toi, si tu attends, tu risques de t'effondrer. Et alors il sera trop tard. On peut encore agir. Si tu acceptes. Maintenant.

Un long silence tomba. Dans le couloir, Martin, accroupi, avait tout entendu. Ou presque. Il n'avait pas compris tous les mots, mais il avait saisi l'essentiel. Très faible. Cœur. Malade. Hospitaliser. Son ventre se contracta. Il s'appuya contre le mur. Il ne pleura pas. Il ne savait même pas comment. Son souffle s'accéléra. Il se mordit la main pour ne pas faire de bruit. Il sentit le monde vaciller. Puis il recula. Pas à pas. Il descendit. Sortit dans le jardin. Et marcha jusqu'à l'arbre. Celui sous lequel il allait toujours quand il avait besoin de ne rien dire. Il resta là. Des heures peut-être. À regarder les branches bouger. Et à essayer de respirer à nouveau.

Le vent s'était levé doucement, dans l'après-midi, et maintenant il soufflait avec cette constance souple que l'on reconnaît aux journées d'hiver où la lumière reste basse, sans éclat. Martin était assis au pied du noyer, les genoux repliés, les bras autour des jambes, le menton posé contre ses genoux. Il ne bougeait pas. Il ne cherchait pas à jouer, ni à penser à autre chose. Il était là, exactement là, dans ce qu'il ressentait, dans ce qu'il savait, dans ce qu'il commençait à admettre. Depuis la visite du père de Nadia, quelque chose avait changé. Il avait compris dans les gestes, dans les silences, dans la voix du médecin qui s'était soudain assombrie, dans la façon dont il avait parlé à sa mère, lentement, comme on parle à quelqu'un dont le temps commence à se rétrécir. Et plus encore, il avait vu les yeux de sa mère. Il y avait dans ces yeux-là une clarté étrange, une lucidité nue, mais aussi une distance, comme si elle commençait déjà à quitter les choses du quotidien, à se détacher des objets, des horaires, des gestes. Comme si elle était encore là, mais qu'une partie d'elle regardait déjà ailleurs. Il ne se souvenait pas d'avoir appris ce que signifiait vraiment la mort. Personne ne lui en avait jamais parlé longuement. Mais il l'avait toujours pressentie. Dans les histoires, dans les silences des adultes, dans les gestes brusques que l'on évite d'expliquer. Et aujourd'hui, Il savait que sa mère allait mourir. Peut-être pas le mois prochain. Mais bientôt. Et que personne n'y pouvait rien. Il n'avait pas pleuré. Il n'y arrivait pas. Il sentait bien que quelque chose en lui voulait s'effondrer, voulait se mettre à hurler, à courir, à frapper contre un mur, mais rien ne venait. Seulement un poids. Immense. Profond. Immobile. Comme si le chagrin était une pierre qu'il portait au fond de la gorge. Mais ce n'était pas seulement la peur de perdre sa mère qui l'envahissait. C'était autre chose. Plus aigu. Plus vaste. C'était la peur d'être séparé de Lily.

Il pensait à elle comme à une part de lui. Depuis qu'elle était née, il s'était occupé d'elle comme d'un secret, comme d'un feu qu'il ne fallait jamais laisser s'éteindre. Il connaissait ses habitudes, ses bruits, ses regards. Il savait comment elle dormait, comment elle se réveillait, comment elle grignotait les coins de pain, comment elle posait la tête contre son torse. Elle ne parlait pas encore, mais il comprenait tout. Elle aussi. Une fois, quelques mois plus tôt, Peï lui avait raconté l'histoire d'un petit garçon, dans une île lointaine, dont la mère était morte trop tôt, et qui avait été séparé de sa sœur. Elle l'avait dit comme une histoire vraie. L'enfant avait été emmené par des gens qu'il ne connaissait pas. Il n'avait jamais revu sa sœur. Martin s'était redressé brusquement en entendant cela. Il avait demandé pourquoi. Peï n'avait pas su

répondre. Elle avait baissé les yeux. Elle avait dit : « Parce que c'est comme ça, parfois. » Et cela l'avait terrifié. Il ne voulait pas que ce soit comme ça. Il ne voulait pas qu'un jour on vienne et qu'on dise : *Tu vas aller vivre ailleurs. Lily ira dans une autre maison.* Il ne voulait pas qu'on les sépare sous prétexte qu'il était trop jeune, qu'il ne pouvait pas s'en occuper, qu'il fallait des adultes, des papiers, des juges, des décisions. Il ne voulait pas que des gens décident à sa place ce que Lily avait besoin. Il savait mieux que quiconque ce dont elle avait besoin. Elle avait besoin de lui. Et lui d'elle. Alors il réfléchissait. Depuis des jours. En silence. Il essayait d'imaginer ce qu'il faudrait faire. Comment ne pas être séparé. Où aller. Avec qui parler. Il ne faisait confiance à personne, sauf peut-être Nadia. Mais même elle, il n'était pas sûr. Elle avait une famille, des obligations. Est-ce qu'elle garderait Lily avec lui ? Est-ce qu'on les laisserait ensemble ?

Il comprenait, peu à peu, qu'il allait devoir agir. Pas tout de suite. Mais bientôt. Il faudrait être prêt. Prévoir. Penser. Protéger. Et surtout, ne rien dire pour l'instant. Parce que s'il parlait trop tôt, les adultes voudraient l'empêcher. Ils diraient qu'il est petit. Qu'il ne comprend pas. Mais il comprenait. Il comprenait tout. Il posa la joue contre ses genoux, ferma les yeux. Le vent passait entre les branches. La lumière faiblissait. Et dans sa tête, une seule chose revenait, en boucle, doucement : *Je ne la laisserai pas. Quoi qu'il arrive. Je resterai avec Lily. Toujours.*

Le lendemain, au réveil, Martin avait regardé la maison autrement. Rien ne semblait avoir changé : la lumière du matin tombait sur le couloir comme d'habitude, les marches grinçaient de la même façon, l'odeur du café flottait depuis la cuisine, la voix de Nadia parlait bas dans la pièce du fond, et Lily babillait dans son lit. Mais lui, il ne voyait plus les choses depuis le même endroit. Il regardait chaque objet, chaque porte, chaque escalier comme un lieu à quitter. Non par désir, mais par nécessité. Il savait maintenant. Il savait qu'il allait devoir faire quelque chose. Un jour proche. Que cette maison ne les garderait pas toujours, que quelque chose allait s'effondrer, qu'un adulte viendrait, qu'une décision tomberait. Et que ce jour-là, il faudrait être prêt. Alors, sans en parler, sans changer son visage, il commença. Il attendait les moments où Nadia était occupée. Quand Lily dormait. Quand la maison vivait à son rythme ordinaire. Il descendait au rez-de-chaussée, ouvrait doucement la porte du placard sous l'escalier. Il connaissait la boîte en métal où Nadia gardait les pansements, les désinfectants, les petits

ciseaux ronds. Il en prit un peu. Pas beaucoup. Juste ce qu'il fallait. Il plia une bande, referma le couvercle, le remit exactement à sa place. Pas de trace. Puis il alla dans la cuisine. Il observa les étagères. Le pain sec, les pommes, les biscuits dans la grande boîte de fer blanc. Il choisit trois pommes, deux biscuits. Il les glissa dans un petit sac à dos qu'il avait trouvé au fond du placard de l'entrée, un sac usé, ancien, qui avait dû appartenir à Nadia autrefois. Il l'avait nettoyé. Il n'avait rien dit. Il remplit une gourde. Il la testa. Elle ne fuyait pas. Il la roula dans un torchon pour qu'elle ne fasse pas de bruit. Il ajouta une paire de chaussettes à lui, une à Lily. Une cuillère. Une petite boîte vide pour y mettre du pain. Il ouvrait les tiroirs lentement. Il refermait tout. Le sac commençait à prendre forme. Il avait aussi glissé, au fond, une carte. Une vraie, en papier. Il l'avait trouvée dans la remise, entre des vieux livres. Une carte de randonnée, pliée, effacée par endroits. Mais on y voyait la forêt, les chemins, les ruisseaux. Il avait repéré l'endroit, derrière la maison, près du grillage. Là où la forêt commençait. Là où il savait qu'ils pourraient marcher sans être vus. Et puis il avait ajouté une chose. Une petite remarque. Une feuille pliée qu'il avait trouvée la veille, posée au sol dans le parc derrière la maison, près de la balançoire rouillée. Une phrase au crayon, à moitié effacée, griffonnée d'une main maladroite : *"S'ils te cherchent, va vers le ru."* Il ne savait pas qui avait écrit cela. Il ne savait pas ce qu'était le ru. Mais il l'avait gardée. Elle lui semblait importante. Une sorte de signe. Un message. Il avait relu la phrase grâce aux quelques mots qu'il connaissait, plusieurs fois, le soir, sous les draps. Il ne l'avait pas montrée. Il l'avait juste glissée dans le sac, entre la gourde et les pansements. Et ce matin-là, en remontant l'escalier, il avait regardé Lily. Elle jouait avec un bouchon, assise sur le tapis, concentrée, tranquille. Il l'avait observée longtemps, sans qu'elle le voie. Et il avait pensé : *« Je suis prêt. Quand il faudra, je saurai. Je la prendrai. Et nous partirons. »*

L'après-midi s'était installé sans hâte, dans cette lenteur propre aux jours froids, où la lumière semble peser davantage sur les choses, les fixer dans une immobilité douce. La chambre d'Anna baignait dans une clarté mate, comme poudrée, où tout semblait suspendu. Les rideaux n'étaient pas tirés, mais le jour n'insistait plus. Il entra juste assez pour que les contours se dessinent sans trancher, pour que les visages paraissent lissés, les gestes ralentis, le temps mis en veille. Anna était allongée, le dos légèrement relevé par deux oreillers, les jambes tendues sous la couverture, les mains posées sur le tissu comme deux oiseaux au

repos. Elle regardait. À peine. Juste assez pour exister dans cette pièce qu'elle n'avait presque plus la force de quitter.

Martin était assis au bord du lit, les jambes pendantes. Il tenait dans ses mains un petit morceau de bois qu'il avait taillé en forme de cuillère, ou peut-être de baguette. Il la faisait tourner doucement entre ses doigts, distraitemment. Lily, elle, était couchée sur le ventre, au centre du lit, entre eux deux, les bras écartés, les mains bien à plat sur le drap, le menton haut. Elle jouait à avancer, centimètre par centimètre, par à-coups, une poussée, un arrêt, un rire soufflé. Ses cheveux fins retombaient sur son front. Ses yeux, grands ouverts, passaient de l'un à l'autre. Elle savait qu'elle était regardée, aimée, entourée. À un moment, elle s'était arrêtée. Elle avait redressé la tête. Levé une main. Puis elle s'était tournée vers Martin. Et, très doucement, elle avait prononcé, d'une voix un peu rauque, hésitante, mais parfaitement audible :

— Ma...tin.

Elle n'avait pas crié. Ce n'était pas un appel. Pas une répétition. Juste un mot. Un nom. Offert. Comme une évidence enfin trouvée. Martin s'était figé. Il l'avait regardée, les yeux grands, le souffle suspendu. Il avait ouvert la bouche pour répondre, pour répéter, mais rien n'était venu. Il avait simplement souri. Un sourire profond, stable, presque grave. Il avait tendu la main. Elle l'avait attrapée. Anna, elle, avait fermé les yeux. Lentement pour mieux sentir. Elle n'avait rien dit. Elle n'avait pas eu besoin. Ce mot, si simple, avait glissé jusqu'à elle comme une prière, comme un cadeau. Elle avait senti quelque chose en elle s'éclairer, s'apaiser. Et ce n'était pas de la joie, au sens habituel. C'était autre chose. Une gratitude silencieuse. Une forme d'achèvement doux.

Lily recommença. Elle roula un peu sur le côté, leva à nouveau la main, et dit :

— Tin... Tin.

Martin s'était mis à rire. Un rire léger, plein, presque retenu. Il tapota doucement le ventre de sa sœur, puis se pencha pour l'embrasser sur la joue. Le mot resta dans l'air un moment. Il semblait s'être imprimé dans la pièce. Comme une première note. Une première clé. Il ne serait plus jamais oublié. Et dans ce lit, dans cette lumière d'hiver, au creux de cette chambre

presque silencieuse, une chose était née. Quelque chose de très petit. Mais de très vrai. Et de très vivant.

Chapitre 8 : La grande nuit

Depuis quelques jours, Nadia observait Martin autrement. Non qu'il eût changé de manière évidente, il jouait toujours avec Lily, rangeait sans qu'on le lui demande, parlait peu comme toujours, mais quelque chose dans sa posture, dans la façon dont il se déplaçait dans la maison, dans son silence même, avait changé de densité. Il semblait plus attentif à ce qui l'entourait, mais d'une attention nouvelle, tournée vers l'extérieur, vers la sortie, vers un ailleurs que Nadia ne parvenait pas encore à cerner. Il marchait plus lentement, posait ses pas comme s'il craignait de réveiller quelque chose. Il s'arrêtait souvent devant la fenêtre, fixant le jardin plus longtemps qu'il ne l'avait jamais fait. Il passait du temps au fond de la propriété, là où les grands arbres formaient une sorte de barrière verte, là où l'on ne voit plus la maison. Elle l'avait vu tracer des traits dans un carnet, le refermer vite. Elle avait voulu lui parler, mais elle s'était retenue.

Ce matin-là, elle le regardait depuis la cuisine, à travers la vitre. Il était accroupi près de la haie, le dos tourné, concentré. Il semblait attendre. Ou écouter. Elle n'osa pas le déranger. Quelque chose en elle disait qu'il fallait respecter ce silence, cet espace. Mais une inquiétude sourde montait, une certitude confuse qu'il se préparait à quelque chose. Et elle ne savait pas encore si ce quelque chose venait de lui, ou s'il répondait à un danger qu'elle n'avait pas encore vu. Plus tard, en refermant la porte du buffet, elle trouva une boîte de pansements entamée. Ce n'était rien. Un objet déplacé. Mais dans la mécanique discrète de la maison, Nadia savait où chaque chose se trouvait, et surtout qui y touchait. Elle comprit. Ou du moins elle devina. Et cela lui fit froid. Elle en parla à son père dans l'après-midi. Ils étaient assis dehors, au soleil pâle. Il buvait son café en silence. Elle posa la tasse, dit simplement :

— Je crois qu'il se prépare.

Il tourna lentement la tête vers elle. Il n'avait pas besoin qu'on lui explique qui était « il ». Nadia continua, la voix basse :

— Il range. Il cache. Il sort la nuit parfois. Il reste longtemps dehors. Et puis... il est ailleurs. Il est déjà ailleurs.

Son père ne répondit pas tout de suite. Il bu une gorgée. Puis il murmura :

— Il a compris. Bien avant nous.

Ils restèrent là, sans rien ajouter. Le soleil passait à travers les branches. Le vent faisait bouger les herbes hautes. Et dans le silence, quelque chose se confirmait : Martin ne fuirait pas. Il anticipait. Il préparait. Et il faudrait bientôt faire un choix : le retenir, ou le suivre. Le jardin, à cette heure du jour, n'était plus tout à fait le même. La lumière était plus basse, inclinée, elle traversait les branches sans les réchauffer. L'ombre des haies s'étirait lentement sur la pelouse, dessinant des formes mouvantes que Martin suivait parfois des yeux, distraitement, tout en continuant ses gestes. Il avait attendu que Nadia parte faire des courses, que la maison s'apaise après le déjeuner, que Lily dorme profondément dans sa chambre, la bouche entrouverte contre sa couverture, les mains ouvertes comme deux petites étoiles. Il connaissait ces instants de paix. Il savait combien ils étaient rares, et surtout, combien ils étaient précieux pour agir. Il avait repris son sac. Lentement. Il en avait vidé le contenu sur le lit, tout étalé devant lui. Il vérifiait chaque chose. Les pansements, toujours bien pliés. Les pommes un peu fripées, il les remplaça. Les biscuits étaient intacts. Il remplit la gourde à nouveau, ajouta un mouchoir roulé, une paire de gants, une terrine ouverte qu'il avait prise la veille. Il n'oubliait rien. Ou presque rien. Puis, comme s'il cherchait quelque chose sans encore le nommer, il sortit dans le jardin. Il longea les bordures, passa derrière la remise, poussa une planche mal ajustée. Il fouillait, lentement, dans les objets oubliés de la maison : un vieux râteau, un pot fendu, des tiges de bois sec, une roue de vélo rouillée. Il avançait à petits pas, regardant tout. Il ne cherchait pas vraiment, il attendait que quelque chose lui parle. Et c'est là, sous un vieux drap plein de poussière, entre un bac cassé et une bâche roulée, qu'il la vit. Une petite remorque d'enfant. Un vieux modèle à deux roues, de ceux qu'on fixe à l'arrière d'un vélo. Rouge et beige, la toile légèrement fanée, les attaches encore présentes. Il s'agenouilla. Il toucha le tissu. Il vérifia les roues, les poignées, la structure en métal. Elle était un peu sale, mais solide. Elle roulait encore. Il la tira doucement, la fit rouler sur quelques mètres. Dans son esprit, tout s'agença aussitôt. Il vit Lily, endormie ou éveillée, posée dans cette remorque, enveloppée d'un plaid, cachée sous un tissu sombre. Il vit la remorque posée derrière une haie, à l'abri. Il vit les chemins, les ornières, les racines, les ruisseaux. Et il sut qu'il venait de trouver une clé. Il la nettoya sommairement, ramassa une couverture dans la remise, la plaça dedans. Il la tira jusqu'au fond du jardin, là où personne ne venait jamais. Il la glissa sous les branches basses d'un vieux

buisson, bien à l'abri. Il la cacha comme on cache un secret. Personne ne devait savoir. Pas encore. Et tandis que les ombres s'allongeaient encore, tandis que les oiseaux se taisaient peu à peu, Martin se tenait debout, devant la remorque, les mains dans les poches, le regard fixe. Il ne souriait pas. Il ne tremblait pas. Il pensait. Et dans ce silence, une chose était sûre : il était prêt. Pas pour partir ce soir mais pour tenir parole et ne pas laisser Lily.

Cela avait commencé sans heurt, comme toujours. Une matinée banale, le soleil filtrant à travers les rideaux, la maison encore tiède de la nuit, la voix de Nadia dans la cuisine, la bouilloire chantonnant sur la cuisinière. Martin avait mis ses chaussettes sans qu'on le lui demande. Lily jouait au pied du lit de sa mère, étalant autour d'elle les cailloux lisses et les bouchons qu'elle aimait trier. Et Anna, allongée, encore, le dos légèrement relevé par les oreillers, regardait la scène avec un demi-sourire. Mais ce matin-là, une ombre passa, fine, rapide, imperceptible d'abord. Une sorte de flottement dans le regard, un ralentissement soudain de la respiration, une blancheur trop uniforme sur la peau du visage. Martin le vit en premier. Il ne dit rien. Il s'approcha, toucha la main de sa mère. Elle était moite. Et plus froide que d'habitude.

— Maman ? dit-il, mais sans l'appeler vraiment.

Elle ouvrit les yeux, lentement. Elle le regarda sans voir. Puis elle referma les paupières. Son souffle se coupa brièvement. Son corps se tendit, puis se relâcha. C'est à ce moment-là que Martin courut. Il dévala l'escalier, appela Nadia, une fois, deux fois, sans crier. Sa voix avait la tension de ceux qui ne veulent pas faire peur, mais qui savent que c'est grave. Nadia comprit aussitôt. Elle lâcha tout, monta les marches à grandes enjambées, ouvrit la porte, s'approcha. Anna était là. Allongée. Mais absente. Sa respiration s'était ralentie. Son front était blanc. Ses doigts s'étaient crispés sur le drap. Son visage n'exprimait pas de douleur, mais une sorte de retrait absolu, comme si elle était déjà ailleurs, sur le seuil. Nadia la secoua légèrement, parla à voix basse, dit son prénom. Pas de réponse. Elle appela son père. Une minute plus tard, il était là. Il prit le pouls. Écouta le cœur. Le visage fermé. Il ne dit rien. Mais dans sa manière de s'agenouiller au bord du lit, de vérifier une tension, de regarder Nadia en silence, tout était dit.

— Ce n'est pas un malaise, murmura-t-il. C'est une défaillance. Une vraie.

Il appela les urgences. Avec cette voix calme qu'on prend quand l'effondrement est déjà en cours. Pendant ce temps, Martin était dans le couloir. Il tenait Lily contre lui, debout, serré, les deux bras autour de sa sœur. Il n'avait pas bougé. Il n'avait rien demandé. Il fixait la porte entrouverte, les voix basses, les mouvements rapides. Il savait. Il avait toujours su, peut-être. Mais maintenant, c'était là. Vrai. Possible. Lily ne disait rien. Mais elle serrait sa peluche, ses petites jambes pressées contre le ventre de Martin, comme si elle avait deviné, elle aussi, que quelque chose tremblait dans l'air.

Quand les secouristes arrivèrent, Anna avait repris connaissance. Un peu. Elle ouvrit les yeux. Elle tenta un sourire. Mais son corps n'était plus là. Il ne répondait plus. Il flottait entre deux eaux, comme suspendu. Ils la gardèrent dans la chambre, quelques heures. L'examinèrent. Posèrent des questions. Écoutèrent les réponses fatiguées. Puis ils partirent. Et laissèrent Anna chez elle, sous surveillance étroite. Elle avait refusé l'hospitalisation. Encore. Elle voulait rester. Encore un peu. Ils avaient consenti. Le silence qui suivit fut plus lourd que tout. Nadia resta longtemps à côté d'elle. Le père de Nadia aussi. Martin, lui, s'éloigna. Il alla dans le jardin. Il ne pleura pas. Il ne dit rien. Mais ce jour-là, la mort était entrée dans la maison. Pas tout à fait. Pas encore. Mais elle avait ouvert la porte. Et tous, désormais, savaient qu'elle reviendrait.

La chambre était silencieuse. Depuis la veille, Anna n'avait presque plus parlé. Sa voix, lorsqu'elle parvenait à s'élever, n'était plus qu'un filet rauque, une trace de voix, plus souffle que mot. Elle restait couchée presque tout le temps, les yeux ouverts, posés sur le plafond ou sur la fenêtre. Son visage, si mince maintenant, avait perdu ses contours, et pourtant une lumière douce s'y maintenait, comme une veilleuse à bout de flamme. Elle ne dormait pas vraiment. Elle glissait. Par moments, elle semblait flotter au bord d'un rêve qu'on ne peut plus raconter. Ce matin-là, Nadia était sortie dans le jardin avec son père. Lily était dans les bras de Martin, et c'est lui qui avait demandé à entrer, doucement, sans bruit. Anna tourna la tête. Elle les vit. Son regard s'éclaira à peine, mais il y avait là, dans la manière dont ses paupières frémirent, une reconnaissance profonde.

Martin posa Lily sur le lit, tout contre sa mère. Puis il s'assit à ses côtés. Il resta là, un moment, sans rien dire. Il regardait le visage d'Anna. Il notait les cernes, la pâleur, les mains fines sur le

drap. Il écoutait sa respiration, lente, profonde, avec parfois un hoquet discret, une pause plus longue que les autres. Et puis, doucement, il parla avec assurance. Il parlait pour elle. Et peut-être aussi pour lui. Il dit qu'il savait. Qu'il avait compris depuis longtemps. Que c'était bientôt. Que ce n'était plus la peine de faire semblant. Il dit qu'il ne pleurerait pas, mais que son cœur faisait un bruit bizarre, là, à l'intérieur, comme une pluie qui ne tombe pas. Il dit qu'il allait attendre. Qu'il resterait là, jusqu'au bout. Qu'il ne la laisserait pas seule. Il ajouta que, quand elle serait morte, il l'embrasserait très doucement, comme elle l'embrassait, quand il était petit. Et puis qu'il partirait. Avec Lily. Parce qu'il ne voulait pas qu'on les sépare. Parce qu'il avait peur. Peur des adultes, des gens qui décident à la place des enfants. Peur des maisons tristes, des foyers avec des lits qui ne sentent pas le linge de chez eux. Il dit qu'il avait tout préparé. Qu'il savait où aller. Qu'il savait quoi faire. Et qu'il le faisait pour Lily. Parce que Lily, c'était lui aussi. Parce qu'elle était petite, et qu'elle avait besoin de lui. Et qu'il serait là. Toujours.

Il ne criait pas. Il ne tremblait pas. Il parlait. Simplement. Avec cette gravité des enfants qui comprennent trop tôt ce qu'ils n'auraient jamais dû porter. Et puis il dit : *« Tu es une bonne maman. La meilleure. Je ne t'oublierai pas. Jamais. Même quand je serai vieux. Même si je vis très longtemps. Je me souviendrai de ta voix, de tes mains, de tes yeux. Je me souviendrai de tout. Je te le promets. »*

Lily, tout ce temps, ne bougeait pas. Elle était couchée contre le flanc d'Anna, la main posée sur le drap, les yeux grands ouverts. Elle regardait tour à tour Martin, puis leur mère. Et soudain, dans un souffle, elle dit :

— Martin.

Elle tourna la tête, comme pour vérifier qu'il l'avait bien entendue. Et dans la seconde qui suivit, dans un murmure plus doux encore :

— Maman.

Martin ferma les yeux. Il sentit un tremblement monter en lui, pas une peur, juste une vibration, un soulèvement intérieur. Il serra la main de sa sœur. Il posa l'autre sur la couverture, près de la main d'Anna. Il ne bougea plus. Ils restèrent ainsi. Tous les trois. Jusqu'à ce que la lumière change. Et que le silence s'installe comme un manteau. Dense, infini et tendre.

La journée s'étira lentement, comme si le temps lui-même avait décidé de ralentir, de rester là, suspendu dans cette chambre aux rideaux tirés, à la lumière filtrée, au silence plein. Martin et Lily ne quittèrent pas leur mère. Ils avaient glissé leurs présences tout autour d'elle comme une couverture. Pas de bruit, pas de jeux bruyants, pas de mouvements inutiles. Seulement des gestes lents, des regards, des respirations mêlées.

Anna ne parlait plus. Elle ouvrait parfois les yeux, puis les refermait aussitôt, comme si le monde l'éblouissait. Elle n'était pas inconsciente. Elle était loin. Par moments, elle semblait écouter les voix sans y répondre. Un frémissement de paupière, un soupir au creux du drap, un mouvement imperceptible des doigts. Martin ne cherchait plus à lui parler. Il savait qu'elle entendait autrement. Qu'il n'y avait plus besoin de mots. Lily avait trouvé sa place. Tantôt assise à côté du lit, tantôt couchée contre sa mère, elle ne pleurnichait pas, ne demandait rien. Elle bougeait peu, comme si quelque chose en elle avait saisi la gravité de l'instant, la solennité muette de ces heures. Elle regardait souvent Martin. Et parfois Anna. Elle posait les mains à plat sur la couverture, comme pour sentir.

L'après-midi se vida doucement. Le dehors perdit ses couleurs. Le jardin s'enveloppa d'ombre. Nadia monta deux fois, à pas lents, pour voir si tout allait bien. Martin hochait la tête. Il disait oui, sans parler. Elle ne posait pas de questions. Elle laissait la porte entrouverte.

En fin de journée, il y eut un appel bref depuis le bas de l'escalier. Nadia avait préparé quelque chose à manger. Une soupe, un peu de pain grillé, quelques fruits. Martin prit Lily dans ses bras, descendit. Il jeta un dernier regard à la chambre. Anna dormait, ou s'effaçait doucement, dans cette posture qui ne demandait plus rien.

Autour de la table, ils s'assirent tous les trois. Nadia servit lentement, ses gestes calmes, mesurés. Elle ne demanda rien. Elle posa simplement les bols, un torchon plié pour Lily, un morceau de compote tiède. Ils mangèrent sans bruit. Lily mordillait le pain, Martin trempait sa cuillère sans hâte. Il n'avait pas faim. Pas vraiment. Mais il mangeait. Et pendant que Nadia se levait pour aller chercher un verre d'eau, il glissa doucement la main dans la corbeille à pain. Il prit un petit morceau. Puis un autre. Il les enveloppa dans sa serviette. Plus tard, quand elle

tourna le dos, il ajouta une pomme. Puis, sans un mot, il posa la serviette près de son genou. Il ne voulait pas voler. Il ne voulait pas mentir. Il voulait être prêt. C'était tout.

Le repas se termina dans une lumière presque grise. Nadia débarrassa sans un mot. Lily bailla, se frotta les yeux. Martin la prit dans ses bras. Ils remontèrent. Dans le couloir, il s'arrêta. Reprit la serviette. La glissa dans le sac, caché dans le coin du palier, derrière le linge. Et puis il entra à nouveau dans la chambre. Il posa Lily sur le lit. Se glissa à côté. Anna ne bougeait plus. Mais elle respirait encore. Faiblement. Assez. Et la nuit se posa doucement sur leurs épaules.

La maison semblait figée, comme si elle s'était elle-même arrêtée pour accompagner ce moment. Pas un bruit ne montait du rez-de-chaussée. Le vent avait cessé, ou peut-être s'était-il simplement retiré pour laisser place au silence. Dans la chambre, seule une petite veilleuse répandait une lumière pâle, posée au sol, dans le coin, près de la commode. Elle ne projetait aucune ombre. Elle maintenait juste assez de clarté pour que les contours ne se perdent pas dans la nuit. Martin était assis au bord du lit, les jambes repliées sous lui. Il veillait. Depuis des heures, il n'avait pas dormi. Il n'en ressentait ni le besoin ni l'envie. Il gardait les yeux fixés sur sa mère, observant chaque mouvement de son visage, de sa poitrine, de ses paupières. Lily était recroquevillée contre le flanc d'Anna, paisible, le souffle lent, le pouce dans la bouche, une main posée sur le drap, l'autre sur la hanche de son frère. Ils formaient à eux trois une ligne immobile, presque sacrée, posée là au milieu de cette nuit qu'aucun cri ne viendrait troubler.

Le souffle d'Anna, depuis un moment, était devenu plus irrégulier. Il semblait peiner à venir, s'étrangler par endroits, repartir plus court. Martin l'avait remarqué. Il savait que ce n'était pas un simple sommeil. Il avait senti, dans l'air même de la pièce, que quelque chose approchait, sans fracas, sans violence, mais avec cette fermeté muette des choses inéluctables. Et puis, à un moment, presque imperceptible, elle ouvrit les yeux. Ce n'était pas un sursaut. C'était une ouverture lente, douce, comme si elle voulait regarder une dernière fois, voir à nouveau ce qu'elle avait de plus cher, fixer le monde avant de le quitter. Son regard se posa d'abord sur Lily. Puis, très lentement, sur Martin. Et dans ce regard, il n'y avait ni peur, ni douleur, ni résistance. Il y avait une reconnaissance pleine. Une paix. Elle essaya de sourire. Sa lèvre

frissonna à peine. Ses yeux restèrent ouverts quelques secondes. Et puis, tout doucement, dans un dernier effort, elle leva un peu la main. À peine. Comme pour dire encore : je suis là. Et alors, dans ce calme parfait, dans cette lumière tiède, son cœur s'arrêta. Pas un bruit mais un soupir. Juste l'immobilité totale. Le silence.

Martin ne bougea pas tout de suite. Il regarda le visage de sa mère, puis son cou, puis sa poitrine. Il attendit. Il espérait un autre souffle. Une hésitation. Mais rien ne vint. Il comprit. Il ne pleura pas. Il ferma les yeux, longtemps, comme pour mieux enregistrer ce qu'il venait de vivre. Puis, très lentement, il se pencha. Il embrassa le front d'Anna. Une fois. Longuement. Puis il prit la main de Lily. Il la guida. Il l'aida à se pencher elle aussi. Lily déposa un petit baiser maladroit sur la joue de sa mère. Puis elle dit, tout bas, presque sans son :

— Maman.

Et ce fut tout. Ils restèrent là, un moment encore. À trois. Même si l'une d'eux ne respirait plus. Martin caressa les cheveux d'Anna. Il arrangea la couverture. Il dit tout bas, presque sans voix :

— Au revoir. Je t'aime. Tu peux partir.

Il ne demanda rien. Il ne se plaignit pas. Il constata. Il accepta. Il grava. Puis il prit Lily dans ses bras. Il la serra très fort. Et tous deux, dans la chambre devenue immense, restèrent là encore un peu, blottis l'un contre l'autre, dans cette paix étrange que la mort peut parfois déposer, comme une main sur l'épaule.

Le matin arriva sans lumière. Il n'y eut pas de chant d'oiseau, pas de craquement du bois, pas même la voix de Nadia dans l'escalier. La maison entière semblait s'être calée sur le souffle disparu d'Anna, comme si son cœur arrêté avait imposé à tout ce qui l'entourait une pause absolue, un sursis muet. Rien ne bougeait. Martin était resté éveillé toute la nuit. Il n'avait pas eu peur. Il n'avait pas pleuré. Il avait veillé, comme on veille une flamme qui s'éteint doucement, sans la brusquer. Lily s'était endormie contre lui, le corps chaud, paisible, dans une confiance totale. Lui ne voulait pas dormir. Il voulait se souvenir. La lumière grise du jour filtrait maintenant à travers les rideaux. Tout était calme. Tout était figé. Le visage d'Anna

n'avait pas changé. Il était devenu presque transparent, mais restait serein. Ses mains posées sur le drap semblaient encore retenir quelque chose. Une chaleur. Une dernière présence. Martin la regarda longtemps. Il se leva doucement. Replaça un coin de la couverture. Arrondit l'oreiller sous sa nuque. Puis il regarda autour de lui. Il savait ce qu'il cherchait. Sur la petite table, près de la lampe, il y avait le carnet. Le carnet qu'il avait vu tant de fois dans les mains de sa mère, ouvert sur ses genoux, dans les soirées silencieuses, dans les matins incertains. Il n'avait jamais osé l'ouvrir. Il n'avait jamais demandé ce qu'elle y écrivait. Mais il savait que c'était pour lui. Ou pour Lily. Ou pour eux deux. Il tendit la main et le prit. Le carnet était léger. L'encre avait parfois bavé sur les pages. Il y avait des coins repliés, une ficelle en guise de marque-page, des lignes serrées. Il ne l'ouvrit pas. Il le regarda seulement. Puis, très doucement, il le glissa dans son sac, avec les pansements, la gourde, les pommes. Comme un objet précieux, un guide. Un souffle qui continuerait. Il se tourna vers Lily. Elle dormait encore. Il s'agenouilla. La réveilla en murmurant son prénom. Elle ouvrit les yeux, lentement, se frotta la joue. Il ne dit rien. Il lui prit la main. Elle ne posa pas de question. Elle comprit à sa manière. D'instinct. Elle se leva, s'accrocha à lui. Avant de sortir, Martin regarda encore une fois le lit. Il n'avait rien oublié. Mais il n'avait plus besoin de rester. Il referma la porte sans bruit. Et ils descendirent ensemble.

PARTIE III :

Par la mousse et les branches

Chapitre 9 : Le matin d'absence

La maison dormait encore, engourdie dans cette lumière pâle qui précède le jour véritable. Un ciel gris et doux filtrait à travers les persiennes, et les murs, baignés d'un bleu mat, semblaient retenus dans une respiration profonde, une veille sans rêve. Nadia s'était levée lentement, sans bruit, comme elle le faisait toujours. Elle aimait ces heures immobiles, avant que les voix ne se croisent, avant que les gestes ne s'entrechoquent, avant que le quotidien ne reprenne possession des choses. Elle traversa la cuisine pieds nus, sentit le froid du carrelage contre sa peau, ouvrit le robinet, remplit la bouilloire. Le clic discret de l'allumage, l'eau qui commence à frémir, l'odeur du café dans le filtre. Elle fit tout sans penser. Sans effort. La mémoire des jours précédents guidait ses gestes. Tout était calme. Et pourtant, une chose manquait. Elle ne savait pas encore quoi. Pas encore. Mais une forme de silence inhabituel planait, un silence plus lourd que celui de l'aube, un silence qui n'était pas de repos, mais d'absence. Elle ne l'analysa pas tout de suite. Ce fut une impression, d'abord. Puis une inquiétude sourde, rampante. Elle leva les yeux vers l'escalier. Le bruit de Lily, d'habitude, venait tôt. Les pieds de Martin, la chaise raclant légèrement le sol, un murmure, un rire. Rien de tout cela aujourd'hui. Rien que ce silence. Nadia monta. Sans se presser. À l'étage, elle ouvrit d'abord la porte de la chambre d'Anna. Il faisait sombre. Les rideaux étaient tirés. Une lumière laiteuse découpait les contours des meubles, du lit, des rideaux. La silhouette d'Anna reposait dans le lit, paisible. Trop paisible. Le drap bien remonté. Le cou légèrement tendu. Le visage offert au plafond. Nadia s'approcha. Très lentement. Elle sentit le froid avant même de poser la main. Le froid diffus qui émanait du corps, qui ne trompe pas. Elle s'agenouilla. Toucha les doigts. Puis la joue. C'était terminé. Il n'y avait plus rien. Plus de souffle. Plus de battement. Plus de présence. Juste une paix profonde. Un abandon total. Elle ne cria pas. Elle ne pleura pas. Elle resta là. À genoux. Les mains sur le drap. Les yeux sur le visage qu'elle aimait tant. Le silence se referma sur elle. Un long moment passa. Puis, avec une lenteur immense, comme si chaque geste pesait, elle se leva. Elle sortit de la chambre. Elle se dirigea vers celle de Martin. Elle poussa la porte. Le lit était vide. Les draps froissés, la couverture tombée sur le sol. Pas de bruit. Pas d'objet déplacé. Pas de Martin. Pas de Lily. Elle ouvrit la commode. Rien. Elle regarda sous le lit. Rien. Le sac de Martin avait disparu. Alors elle comprit. Pas tout. Mais assez. Elle recula d'un pas. Appuya une main contre le mur. Elle sentit quelque chose monter, lentement, depuis l'estomac, une

chaleur, un vertige, un vide. Elle descendit l'escalier. Traversa la cuisine. Frappa doucement à la porte de ses parents. Une seule fois. Pas besoin de plus. Ils comprendraient. Et en elle, déjà, une seule phrase revenait. Une phrase nue. Une phrase terrible : *Ils sont partis*.

Dans le couloir encore plongé dans l'ombre, Nadia resta un instant immobile après avoir frappé. Son poing s'était levé, une fois seulement, comme si son geste avait convoqué tout le reste : l'après, la confirmation, le début du basculement. À l'intérieur, le froissement des draps, un soupir. Puis des pas légers sur le parquet. La porte s'ouvrit à demi. Son père apparut, en pyjama de flanelle, les cheveux en désordre, les yeux encore dans la nuit. Il ne dit rien. Il la regarda. Il vit immédiatement. Quelque chose dans le visage de sa fille, dans ses yeux dilatés, dans la pâleur de ses joues, dans sa respiration trop lente. Il posa une main sur son épaule. Elle murmura simplement :

— Elle est partie. Et les enfants... ne sont pas là ?

Il n'y eut pas d'autre mot. Il fit demi-tour, appela sa femme doucement, sans brusquer. Elle se redressa dans le lit, un châle autour des épaules, déjà les pieds à terre. Pas de questions. Pas de cris. Une urgence grave, sans éclat. Ils s'habillèrent rapidement, chacun dans ses automatismes. Lui passa un pull sur son pyjama, des chaussettes épaisses, ses mocassins d'intérieur. Elle noua ses cheveux, enfila une jupe longue, une chemise. Ils sortirent dans le couloir, ensemble, comme on sort au devant d'un séisme. La montée de l'escalier se fit en silence. Les marches grincèrent à peine. Nadia les précédait, droite, déterminée, mais blanche comme la lumière du matin.

Dans la chambre, rien n'avait bougé. Anna reposait encore comme au moment où Nadia l'avait trouvée. Les bras posés de chaque côté, le visage tourné vers la fenêtre. Son teint avait déjà changé, mais la paix demeurait, profonde, presque étrange, comme si elle dormait dans un autre temps. La mère de Nadia s'arrêta sur le seuil. Elle porta une main à sa bouche, s'appuya au chambranle. Son père s'approcha du lit. Il posa deux doigts sur le cou, lentement, comme il l'avait fait tant de fois dans sa vie de médecin, mais là, le geste trembla. Il soupira, très bas. Puis il dit :

— C'est fini.

Il se redressa. Recula de deux pas. Il resta un moment, debout, les bras croisés, comme pour soutenir ce qu'il voyait. Puis il se tourna vers Nadia.

— Tu es sûre qu'ils ne sont pas là ?

— J'ai vérifié. Rien. Pas un mot. Pas un bruit.

Ils se regardèrent. Alors commença la recherche. Ils fouillèrent pièce par pièce, d'abord à l'étage. La chambre de Martin. Vide. La commode, les tiroirs : ouverts. Le placard : des vêtements manquaient. Le sac à dos n'est plus là. Ils cherchent dans les draps, sous le lit, dans la panier à linge. Rien. Ils descendent au salon. La table, les fauteuils, les coussins. La bibliothèque, les petits coins où l'on peut se cacher. Nadia soulève un tapis, regarde derrière le rideau. Son père ouvre les portes du buffet, jette un œil dans la penderie de l'entrée. Sa mère va jusqu'au sous-sol, pousse la porte de la buanderie. Rien. Aucune trace. Aucun indice. Nadia entre dans la cuisine. Ouvre les placards. Il manque un peu de pain. Une pomme. Une cuillère. Elle fixe le plateau de la veille. Il n'y a pas eu de vaisselle du matin. Puis elle ouvre la porte vitrée qui mène au jardin. L'air froid entre doucement. Un bruissement dans les branches. La lumière du matin s'installe enfin. Ils sortent. Son père prend à droite, vers le potager. Nadia longe les haies. Sa mère appelle doucement : « *Martin ? Lily ?* » mais sa voix tremble. Aucun bruit ne lui répond.

Au fond du jardin, là où commence l'ombre des grands arbres, une branche est cassée. Le grillage est entrouvert. Ils s'arrêtent. Sur le sol, l'herbe est légèrement aplatie. Il y a une trace de roues. Deux lignes fines. Comme une remorque qu'on aurait tirée doucement. Le père de Nadia s'accroupit. Il suit la trace quelques mètres. Elle disparaît rapidement dans les feuilles. Il se redresse. Il dit, très bas :

— Il savait. Il avait préparé.

Nadia ne dit rien. Elle regarde la forêt. Elle regarde le ciel. Et dans sa gorge, une seule pensée revient : *Ils sont partis. Et on ne les rattrapera pas.*

Ils s'étaient tous retrouvés dans le salon, sans même se le dire, comme si le mouvement avait été inscrit en eux depuis le départ. Personne n'avait proposé, personne n'avait dirigé, et

pourtant ils s'étaient rassemblés là, dans cette pièce encore tiède du matin, autour de la grande table en bois blond, chacun avec son silence, son absence de gestes inutiles. Nadia s'était assise près de la fenêtre, les coudes sur les genoux, les mains nouées. Son père avait pris place face à elle, les bras croisés sur sa poitrine, le visage tendu, les yeux baissés. Sa mère marchait encore un peu, en rond, dans la pièce, ramassant machinalement un coussin, remplaçant une chaise, comme pour retrouver dans l'ordre des choses un peu de ce qui avait été renversé.

Le corps d'Anna avait été recouvert d'un drap blanc. Il attendait, là-haut, que quelqu'un vienne l'emporter. Les enfants, eux, avaient disparu dans la forêt. Et dans cette maison bourgeoise aux volets ouverts, rien ne tenait plus debout de l'équilibre familial. Tout vacillait, même les pensées. Nadia murmura, presque pour elle :

— Il faut prévenir quelqu'un.

Son père hocha la tête lentement.

— Oui. La gendarmerie, d'abord.

Mais aucun d'eux ne bougea tout de suite. Le téléphone était là, à portée de main, posé sur la console. Et pourtant, ils restaient figés. Comme s'ils ne savaient pas quoi dire, ni comment formuler ce qui leur échappait.

— Ils sont partis, dit la mère de Nadia. Mais... ce n'est pas une fugue. Pas vraiment. Pas une disparition comme ils disent à la télévision. C'est... autre chose.

Nadia souffla :

— Une fuite. Une promesse tenue.

Son père tourna la tête vers elle, la regarda longuement.

— Tu crois qu'elle lui a demandé de partir ?

— Non. Mais je crois qu'il a compris qu'elle ne le pourrait pas. Et qu'il n'a pas voulu attendre qu'on décide pour lui.

Le silence s'épaissit. Puis la mère reprit :

— Il faut aussi... appeler quelqu'un pour Anna. Pour sa famille. Mais je... on ne connaît personne.

Tous les regards convergèrent. Et en effet : personne. Pas un nom. Pas une adresse. Pas une lettre reçue. Pas de visite. Pas de photo de famille dans la chambre. Anna était venue seule. Elle avait toujours dit que sa vie d'avant était derrière elle. Et ils avaient respecté cela. Trop, peut-être.

— Elle avait dit qu'elle venait de l'Ardèche, murmura Nadia.

— Un village. Quelque chose avec... Volane, non ?

— Oui... Antraigues. Antraigues-sur-Volane.

— On peut appeler la mairie. Tenter de savoir s'il reste de la famille là-bas. Mais ça prendra du temps.

Son père se leva. Il prit le téléphone. Il composa le numéro de la gendarmerie. Il attendit. Puis il parla. D'une voix droite, claire, mais ralentie. Il énonça les faits. Une jeune femme décédée, vraisemblablement dans la nuit. Deux enfants disparus au matin. Un garçon de presque sept ans. Une petite fille d'un peu plus d'un an. Des traces dans le jardin. Une forêt à perte de vue. Il écouta les consignes. Il répondit calmement. Il raccrocha. Puis il dit simplement :

— Ils vont venir. Et ils vont chercher. C'est la procédure.

Et dans cette phrase, déjà, un vide. Car ils savaient tous que la procédure ne suffirait pas.

Quelques heures plus tôt, juste après le décès d'Anna, le battement sourd de la porte refermée résonna un instant dans le couloir. Pas un claquement, pas un choc juste un souffle, un point posé dans la ligne du temps. Martin resta immobile quelques secondes, la main encore sur la poignée. Il regardait le bois peint, le silence derrière. Il savait que ce n'était plus une chambre. Que ce n'était plus un lieu. C'était une absence. Une absence qu'il venait d'honorer, et qu'il allait désormais quitter. Il ne tremblait pas. Il ne pensait même pas. Il avançait dans un espace nouveau, comme à travers une clairière qui s'ouvre toute seule, geste après geste, sans plan, sans retour. Il prit Lily par la main. Elle le suivit, encore en pyjama, les cheveux en désordre,

les yeux mi-clos mais éveillés. Elle ne dit rien. Dans leur chambre, il s'approcha du placard. Le sac était prêt. Il l'ouvrit une dernière fois, vérifia le contenu : les pansements, la gourde, les vêtements roulés, la couverture, le carnet de leur mère. Il posa tout à côté, le temps de préparer Lily. Il l'habilla avec lenteur, la salopette bleue, les petites bottines, le pull de laine qu'elle aimait tant. Il lui attacha les cheveux en une tresse simple, rapide. Elle se laissa faire, docile. Puis il enfila son propre manteau, glissa son bonnet, serra les lacets de ses chaussures, remplaça le sac sur son dos. Il prit Lily dans les bras, son poids léger contre lui. Ils descendirent ensemble. Dans le couloir, il passa une dernière fois devant la cuisine. Il prit un fruit dans la corbeille, une cuillère, un morceau de pain. Il n'hésita pas. Il ouvrit la porte vitrée qui menait au jardin. L'air frais du matin lui fouetta le visage. Il inspira profondément. Ils sortirent.

La lumière était encore grise, filtrée par les nuages bas. Le jardin semblait engourdi, pris dans une suspension étrange, comme s'il retenait son souffle. Les herbes étaient lourdes de rosée. Les buissons endormis. Martin longea la haie jusqu'au coin qu'il connaissait. Là, sous les branches épaisses, il tira doucement la remorque d'enfant qu'il avait cachée. Elle était intacte. Il la tira jusqu'à l'allée. Il y plaça le sac, la couverture, le morceau de pain. Puis il installa Lily dedans. Elle sourit. Il referma sur elle une vieille étoffe sombre, laissant dépasser juste son visage et ses mains. Il caressa ses cheveux. Puis il se redressa. Il s'approcha de la haie. Il écarta les branches, repéra l'ouverture dissimulée. Le grillage était déjà tordu. Une planche basse avait été déplacée. Il sortit une branche, la brisa d'un coup sec. Le bruit résonna légèrement. Il resta immobile. Écouta. Rien. Alors, d'un mouvement fluide, il tira la remorque à travers l'ouverture. Les roues grincèrent un peu sur les pierres. Il jeta un dernier regard derrière lui. La maison blanche, les volets clos, la vitre embuée. Il baissa les yeux. Puis il s'engagea dans l'allée. Les feuilles mortes crissèrent sous ses pas. Lily, emmitouflée, ne disait rien. Et devant eux, déjà, la forêt s'ouvrait.

Le sentier s'enfonçait doucement sous la voûte des arbres. Une allée ancienne, bordée de troncs hauts et lisses, dont les feuillages formaient au-dessus d'eux un plafond changeant de vert, de bronze et d'ombres. Le sol était couvert de feuilles mortes, épaisses, légèrement humides, qui s'affaissaient sous les pas de Martin sans bruit. Le crissement discret des roues de la remorque rythmait sa marche, régulier comme un souffle. Il avançait lentement, d'un pas sûr, mais sans précipitation. Il écoutait. Il regardait. Il se souvenait. C'était l'allée qu'il avait

découverte avec Nadia. L'allée des Beaux-Monts. Il reconnaissait les courbes, les pentes légères, les murs de pierre basse recouverts de mousse, les grandes branches en arche au-dessus de leurs têtes. À chaque carrefour, il prenait tout droit, toujours. C'était le chemin qu'il avait tracé dans sa tête, des semaines auparavant. Un chemin presque invisible, mais très réel. Il ne s'agissait pas de fuir. Il s'agissait de suivre ce qu'il avait déjà vu, déjà dessiné en silence, déjà retenu. Lily ne parlait pas. Elle ne dormait pas non plus. Elle observait, les mains posées sur les rebords de la remorque, les yeux grands ouverts. Elle regardait les arbres passer, les feuilles tomber doucement, les branches hautes. Son souffle était calme. Elle se laissait porter. Confiance absolue, totale. Le vent, léger, entraînait par à-coups dans le sous-bois. Il soulevait des éclats de feuilles, faisait frissonner les fougères. Martin marchait d'un pas régulier, mais attentif. Il s'arrêtait souvent. Pour écouter. Pour vérifier qu'aucun bruit ne venait derrière eux. Pour ajuster les affaires. Pour tendre l'oreille à la forêt elle-même. Il reconnaissait certains sons. Le roucoulement profond d'un pigeon ramier. Le cri sec d'un geai. Le frottement d'un écureuil sur l'écorce. Chaque bruit avait une fonction. Il se souvenait de ce que Peï lui avait dit, un soir, au parc des Buttes-Chaumont : « *Ecouter, c'est comprendre. Le bruit des choses te dit si tu peux rester, ou s'il faut continuer.* »

Il s'enfonçait de plus en plus profondément. Les arbres étaient plus serrés. La lumière, plus basse. L'air, plus humide. Il sortit une compote du sac, la donna à Lily, qui la mangea avec application. Il l'observait. Elle semblait bien. Ni trop fatiguée, ni incommodée. Il réajusta la couverture autour d'elle. Puis il reprit la marche. Il connaissait l'objectif : le ru du Pré-Tordu. C'était là qu'il voulait atteindre avant la nuit. Là qu'il avait noté leur premier campement. Il n'avait jamais vu l'endroit. Il savait qu'il y avait un creux, un point d'eau, un endroit où le ciel s'ouvrait un peu.

La matinée passa ainsi. Une marche lente, continue, silencieuse. Pas de détour. Pas d'hésitation. Seulement cette forêt, immense, vivante, pleine de voix secrètes. Et deux enfants. L'un qui tirait. L'autre qui regardait. Et l'un comme l'autre, déjà, n'appartenaient plus au monde d'avant.

Il s'arrêta au bord d'une clairière, là où le sol se faisait plus doux, couvert d'un tapis d'aiguilles de pin brunies par les pluies passées. Il avait marché longtemps. Trop, sans doute. Les épaules douloureuses, les bras tendus par la tension constante de la remorque, les jambes engourdis.

Mais ce n'était pas la fatigue seule qui l'avait arrêté. C'était quelque chose d'autre. Une poussée intérieure. Un trop-plein.

Le silence autour de lui n'était plus une aide. Il devenait épais, étouffant, comme s'il repoussait contre son propre cœur. Il s'assit, enfin. Là, contre une souche large, moussue, creusée de petits trous et de traces anciennes. Il ne disait rien. Il ne regardait rien. Il laissa le poids du sac glisser à terre, sans le ranger. Il n'en avait pas la force. Lily le regardait. Toujours installée dans la remorque. Elle ne bougea pas tout de suite. Elle attendit. Puis, doucement, elle écarta la couverture, se leva, marcha pieds nus jusqu'à lui, et se glissa contre son flanc. Il ne fit pas un geste. Il ferma les yeux. Et alors, sans bruit, il pleura. Pas de soubresauts, pas de cris, pas de lamentations. Juste un ruissellement profond, un effondrement tranquille, un relâchement. Les larmes coulaient sans interruption, salées, brûlantes, sur ses joues rougies. Il ne cherchait pas à les retenir. Il ne les cachait pas. C'était le corps qui parlait, enfin. Ce corps qui avait tenu, préparé, tiré, porté. Ce cœur d'enfant qui s'était barricadé depuis des jours, des semaines et peut-être des mois !

Il pleura pour sa mère. Pour sa voix, ses mains, ses gestes du matin, ses cheveux mal attachés. Il pleura pour ce visage endormi qu'il avait quitté sans un mot de plus. Il pleura pour toutes les fois où il avait voulu qu'elle aille mieux, pour toutes les heures passées à guetter son souffle, à deviner si c'était grave. Il pleura pour ce qu'il ne comprenait pas encore, mais qu'il sentait dans chaque fibre de son être ; qu'il n'y aurait pas de retour. Plus jamais.

Lily, blottie contre lui, ne bougeait pas. Elle avait glissé son petit bras autour de sa taille. Elle posait sa joue contre son épaule. Elle écoutait les sanglots comme on écoute une pluie d'orage derrière une vitre. Elle ne demandait pas. Elle accueillait.

Après un long moment, Martin inspira profondément. Il releva la tête. Il passa ses mains sur ses yeux, sans sécher vraiment ses larmes. Il regarda Lily. Elle le fixait. Elle attendait. Alors il parla avec cette clarté des choses essentielles. Il dit qu'ils allaient rester là. Dans cette forêt. Qu'ils allaient s'y cacher. Qu'ils n'allaient pas retourner chez Nadia, ni voir d'autres adultes. Qu'il ne voulait pas que quelqu'un les sépare. Qu'il ne pouvait pas laisser Lily seule dans un monde qu'il ne comprenait pas.

Il lui dit que dans la forêt, ils seraient ensemble. Qu'ils construiraient quelque chose. Qu'ils se débrouilleraient. Qu'ils apprendraient à vivre autrement. Que d'autres enfants les avaient fait, avant eux. Que Peï lui avait lu des histoires d'enfants seuls ici, dans la forêt. Qu'ils n'étaient peut-être pas seuls. Il ne savait pas si elle comprenait tout. Mais elle le regardait avec une attention absolue. Elle posa la tête contre lui. Elle souffla doucement. Il ne sut pas si c'était un soupir, un accord, ou simplement la fatigue. Il ferma les yeux. L'étreignit. Et dans ce silence où l'on avait tant pleuré, une force douce recommençait à circuler de la joie, de l'espoir et une détermination nue, un fil tendu entre deux enfants perdus, et qui avait déjà commencé à tisser leur survie.

Le portail de la maison s'ouvrit en début d'après-midi dans un claquement net, mécanique, presque indifférent. Deux véhicules de gendarmerie, sobres, aux vitres mi-claires, se garèrent dans l'allée sans excès, dans cette discrétion efficace propre aux interventions sérieuses. Il ne s'agissait pas d'une patrouille de routine. Le mot « disparition d'enfants » avait été prononcé au téléphone. Le mot « décès » aussi. L'un et l'autre suffisaient à faire venir du monde.

Trois gendarmes descendirent d'un premier véhicule, saluèrent brièvement, se présentèrent, entrèrent dans la maison. Un quatrième restait à l'extérieur, en liaison avec les services. Ils étaient jeunes pour la plupart, en uniforme propre, chaussures noires luisantes. Leur calme tranchait avec la fatigue qui marquait les visages des habitants de la maison. Dans le salon, on les fit asseoir. Le père de Nadia prit la parole. Il expliqua, posément, sans chercher à dramatiser. Il évoqua la nuit, la découverte du corps d'Anna, l'absence des enfants, les premiers constats. Il donna les prénoms, les âges, les détails physiques. Il montra les vêtements manquants, le lit défait, le sac disparu. Il n'exagérait rien. Il décrivait. L'un des gendarmes prenait note, l'autre posait des questions courtes. La mère de Nadia complétait parfois. Nadia, elle, restait debout. Elle regardait par la fenêtre. Le soleil s'était levé sans chaleur, et la forêt, au loin, semblait déjà refermée sur son mystère.

— Vous pensez qu'ils ont fui seuls ? demanda l'un des agents.

— Je le crois, dit Nadia. Martin... avait préparé cela. Il savait.

Les gendarmes se regardèrent brièvement. Ils cochèrent quelque chose sur leur formulaire. Puis, à l'extérieur, un autre véhicule arriva. De celui-ci descendirent deux maîtres-chiens. Sans un mot, ils sortirent de leur coffre deux malinois entraînés. Les chiens bondirent au sol, obéissants, concentrés, les sens déjà ouverts.

— Nous allons avoir besoin d'objets leur appartenant, dit un gendarme.

Nadia hocha la tête. Elle guida les hommes dans la maison. Elle montra le lit défait, la peluche de Lily oubliée derrière une commode, une paire de chaussettes roulées sous un fauteuil, une écharpe appartenant à Martin. Les chiens flairaient, tournaient autour des objets, haletants. Ils prenaient la trace. Les maîtres donnèrent les ordres. Les chiens sortirent dans le jardin. Ils suivirent la haie, la bordure de buis, le gravier encore marqué. Ils ne tournaient pas en rond. Ils tiraient vers l'arrière du terrain, droit vers l'endroit du grillage tordu. Là, ils s'arrêtèrent un moment. Ils reniflèrent, grattèrent, tournèrent en rond. Un maître-chien se tourna vers les gendarmes, puis vers Nadia.

— C'est clair. Ils sont sortis par là. Et ils ont continué. Direction sud-est. Vers la forêt.

Un silence s'installa. Le gendarme chef consulta sa montre.

— Nous allons organiser des battues. Prévenir les communes voisines. Mais avec une nuit d'avance et sans point d'ancrage, ce sera... difficile.

Il ne termina pas sa phrase. Nadia hocha simplement la tête. Elle le savait déjà.

En début de soirée, la forêt avait changé de couleur. Un voile plus froid s'était posé sur ses frondaisons, comme un rideau de brume accroché aux plus hautes branches. Le vent tombait. Les chemins s'assombrissaient. C'était à ce moment-là que les premiers groupes d'hommes commencèrent à s'assembler sur les lisières. Le commandant de brigade s'était installé au bord d'un champ, à l'endroit précis où la trace des chiens s'était perdue dans la pente. Une table pliante avait été posée sur des tréteaux. Une grande carte plastifiée de la forêt de Compiègne s'y déployait, maintenue par des pierres. Des repères rouges, puis verts, puis bleus y étaient dessinés à la hâte. Des axes. Des cercles. Des croix. Autour de lui, plusieurs gendarmes, un officier de réserve, deux pompiers volontaires venus de la commune voisine, et quelques

habitants qu'on avait appelés ou qui s'étaient portés volontaires. Chacun portait des vêtements sombres, des sacs à dos, parfois une lampe frontale, une gourde, un sifflet. Certains avaient pris leur chien. D'autres, une simple veste chaude. Le silence était presque total.

— Deux enfants, disait le commandant, en tenant sa voix grave, calme, méthodique. Un garçon de six ou sept ans, une petite d'un an. Aucun danger connu dans l'immédiat. Pas de trace de sang. Pas de conflit familial repéré. Pas d'agression. Nous partons donc sur l'hypothèse d'une fuite volontaire. Planifiée.

Il s'était arrêté, un instant. Puis il avait posé la paume de sa main sur la carte.

— Ils sont partis de là. Et d'après les traces laissées... remorque d'enfant, pneus étroits, orientation plein sud. On pense qu'ils visent la forêt elle-même. Un endroit qu'ils connaissaient peut-être déjà.

Il désigna un point sur la carte.

— Ici, le ru du Pré-Tordu. Une ancienne clairière. Facile à atteindre à pied pour des adultes. À peine cinq kilomètres, mais avec un enfant, une remorque... ça peut leur prendre toute une journée. Peut-être plus.

Les équipes furent réparties.

Trois groupes partaient à pied depuis la maison. Deux autres à vélo, depuis la route forestière. Un dernier groupe, en véhicule, longerait les sentiers carrossables jusqu'à la limite de Pierrefonds. Tous devaient rester en contact radio. Tous devaient appeler au moindre signe : objet trouvé, trace de pas, voix perçue. Le commandant demanda le silence. Puis il leva la main. Les hommes se dispersèrent. On entendit les premiers pas sur les feuilles, le crissement des bottes dans la mousse, les appels brefs entre coéquipiers. La forêt les avala lentement. Une à une, les lampes s'allumèrent. Des points de lumière flottants dans la pénombre verte. Mais très vite, la forêt retrouva son calme. Elle savait garder ses secrets. Et les enfants, eux, étaient déjà plus loin.

Il était déjà plus de vingt heures. La lumière s'éteignait par couches successives. Le ciel, d'abord gris pâle, était passé à l'ardoise, puis au bleu lourd des soirs sans lune. Les sous-bois s'épaississaient. L'air devenait plus frais, plus humide. Les sons changeaient de nature. À

chaque pas, les feuilles mortes frémissaient sous les semelles. À chaque arrêt, le silence se refermait aussitôt. Le groupe numéro deux, deux gendarmes et un pompier volontaire, progressait lentement sur un sentier mal balisé. Ils marchaient à distance régulière, à peine dix mètres les séparant, mais chacun se sentait seul. Le faisceau de leurs lampes frontales balayait les troncs sans fin, les branches tombées, les herbes hautes. Pas de trace. Pas de vêtement. Pas un jouet oublié. Rien.

— Tu crois qu'ils auraient pu monter là-haut ? murmura le plus jeune.

Le pompier, en tête, haussa les épaules.

— Pas avec une remorque. Trop raide. Trop de racines.

Ils contournèrent une souche, enjambèrent un tronc mousseux. Le sol s'inclinait vers un petit vallon. Une odeur de terre détrempeée montait, mêlée à celle des champignons. Le vent s'était levé, discret mais insistant, froissant les feuilles avec régularité.

Un des gendarmes s'arrêta net.

— Chut.

Les deux autres figèrent leur pas. Il tendait l'oreille. Quelque chose. Là-bas. Un craquement. Puis un autre. Léger. Mais réel. Ils éteignirent tous trois leurs lampes. Plongés dans l'ombre totale, ils retinrent leur souffle. Le bruit revint. Un frottement. Un mouvement. Quelque chose, ou quelqu'un, marchait dans les feuilles, à une vingtaine de mètres, juste derrière un rideau de jeunes hêtres. Lent, hésitant, presque fluide. Le pompier fit un pas en avant, sortit sa lampe, sans l'allumer. Il chuchota :

— Martin ? Lily ? C'est la gendarmerie. Vous pouvez sortir, ce n'est pas grave.

Rien. Le bruit s'était arrêté. Il alluma sa lampe, la dirigea dans la direction du son. Rien. Juste un tronc creux. Des ronces. Une racine. Ils attendirent. Longtemps. Puis le gendarme souffla :

— Un chevreuil. Ou un renard.

— Ou eux, répondit l'autre. Qui se cachent. Et qui attendent qu'on passe.

Ils restèrent là quelques minutes, puis reprirent la marche. Mais le rythme avait changé. Une tension s'était glissée dans leurs pas. Une incertitude. Ils n'étaient pas seuls. La forêt avait bougé. Et quelque part, peut-être tout près, deux enfants veillaient. Cachés dans l'ombre. En silence.

Dans le salon, la lampe restait allumée, tamisée sous l'abat-jour crème. La table n'avait pas été débarrassée. Un bol froid, un carnet ouvert, une serviette mal pliée. Nadia était assise là, seule, le téléphone fixe entre les mains, les épaules basses, les yeux vides. Ses parents étaient remontés un moment, la maison s'était tue. On n'entendait plus que la rumeur très lointaine de la forêt, et parfois, les radios grésillantes des gendarmes dans le jardin. Elle composa le premier numéro. Celui qu'elle avait retrouvé dans un vieux mail d'Anna, presque par hasard, des mois plus tôt. Une cousine. Ou une tante. Elle ne savait plus. Une voix répondit, sèche, sur la défensive. Elle expliqua, lentement, posément. Elle dit qu'Anna était morte. Elle ne donna pas les détails. Elle dit que les enfants avaient disparu. Elle dit qu'elle ne savait pas quoi faire. L'autre voix, au bout du fil, resta distante. Une forme d'embarras glacé. On promit de rappeler. Puis la ligne coupa. Nadia resta un moment immobile. Elle fixa le téléphone. Puis elle composa un deuxième numéro. Cette fois, c'était plus simple. Elle appela Peï. La voix qui décrocha, quelques secondes plus tard, était chaude, vive, rapide.

— Nadia ? Mon dieu... qu'est-ce que ça me fait plaisir !

Alors, doucement, en choisissant ses mots, elle raconta. Elle dit qu'Anna était venue à Compiègne. Qu'elle avait été malade. Que les médecins n'avaient pas trouvé. Que son état s'était dégradé. Qu'elle avait tenu jusqu'à la naissance de Lily. Qu'elle avait continué à aimer ses enfants, jusqu'au bout. Et qu'elle était morte. Peï resta silencieuse. Puis sa voix trembla.

— Et Martin ? Et la petite ?

Alors Nadia dit la vérité. Qu'ils étaient partis. Qu'ils s'étaient enfuis, la nuit. Que Martin avait tout prévu. Qu'il avait sans doute voulu les protéger. Qu'il avait décidé seul.

— Je viens, dit Peï. Je prends un train demain matin.

— Merci, dit Nadia.

Et elle raccrocha. Il restait Pierre. Elle hésita. Elle prit une grande inspiration. Elle composa le numéro. La voix mit du temps à répondre. Puis elle arriva. Froissée, comme tirée d'un rêve ou d'un mauvais jour.

— Nadia ?

— Oui. C'est moi.

— C'est rare... Tu vas bien ?

Elle ne répondit pas à cette question.

— Je t'appelle pour Anna. C'est important.

Un silence.

— Anna... ?

— Elle est morte.

Elle l'entendit inspirer. Longuement. Le choc. La sidération.

— Quand... ? Comment ?

— Ici, chez nous. Depuis plusieurs mois, elle était malade. Elle ne voulait pas l'admettre. Elle n'a rien dit. Elle a tenu jusqu'au bout. Elle est morte cette semaine.

Un silence s'étira.

— Elle... elle avait disparu. Elle ne répondait plus à mes messages. Je croyais qu'elle m'en voulait encore.

Nadia ne répondit pas. Elle laissa flotter les phrases.

— Et Martin ?

Elle hésita. Puis :

— Il est parti. Avec Lily. Ils ont disparu dans la forêt.

Elle avait prononcé ce prénom. Sans expliquer. Sans relier. Pierre ne sut pas. Elle termina simplement :

— Je voulais que tu le saches. C'est tout.

— Merci, souffla-t-il. Merci de m'avoir appelé.

Et elle raccrocha. Elle posa le téléphone. Elle se leva. Elle éteignit la lumière. Et dans l'obscurité du salon, elle sut qu'elle avait fait ce qu'il fallait.

Ils mirent trois jours pour atteindre ce qu'ils pensaient être le ru du Pré-Tordu. Trois jours entiers, rythmés non pas par le temps des adultes, celui des montres et des échéances, mais par un autre temps, celui de la fatigue, de la faim, de l'inconfort, du silence, des soupirs, des regards entre un grand frère et une toute petite sœur. Le premier jour fut encore une marche consciente. Martin savait où il allait, du moins il le croyait. Il avait en tête les chemins repérés, les repères mémorisés, les tournants, les creux, les bifurcations. Il pensait reconnaître les mousses épaisses au pied des pins, les clairières humides, les troncs striés. Il avait prévu large, se disant qu'en deux jours ce serait fait. Il n'avait pas compté sur la remorque qui s'enfonçait dans les racines, les branches qui griffaient, les côtes imprévues, la peur de se faire repérer, et l'inconfort d'un sommeil sans toit. Ils passèrent la première nuit dans un renforcement de talus, à peine à l'abri. Martin installa la couverture sur le sol, cala Lily entre deux sacs. Elle s'endormit vite. Lui, beaucoup moins. Il resta assis longtemps, le dos contre un arbre. Il écoutait. Il s'imaginait les battues, les lampes qui balayaient les clairières, les voix d'adultes qui appelaient leurs noms dans l'ombre. Il avait peur. Pas d'être pris. Mais d'être vu. D'être approché. D'être séparé.

Le deuxième jour fut plus rude. Lily pleura, souvent. Elle ne disait pas pourquoi. Elle avait froid, elle avait faim, elle avait peur. Mais elle ne le disait pas. Elle pleurait. Elle gémissait. Martin s'arrêtait souvent. Il lui donnait un bout de pain, un morceau de pomme. Il lui racontait des histoires, celles que leur mère leur lisait à Compiègne, celles qu'il inventait à voix basse. Il la rassurait, sans mensonge, mais sans vérité trop crue. Il disait qu'ils y étaient presque. Il disait que bientôt ils seraient à l'abri. Ils traversèrent une partie de forêt plus dense. Le sol y était boueux, les feuilles épaisses, les troncs entremêlés. Il fallut porter la remorque. Puis l'abandonner un moment. Puis revenir la chercher. Martin sentait ses jambes trembler, ses bras se vider, son dos brûler. À un moment, il posa tout. Il s'assit. Il pleura. Pas pour sa mère.

Pour lui. Parce qu'il était fatigué. Parce qu'il ne voyait plus la fin. Parce que Lily dormait mal. Parce que le ciel menaçait. Parce qu'il avait faim.

Le troisième jour commença dans le brouillard. Ils s'étaient abrités sous une sorte de rocher, un surplomb pierreux qu'il avait trouvé par hasard. Le vent s'était levé dans la nuit. Ils s'étaient réveillés tremblants, les pieds humides, les vêtements lourds. Lily toussait. Martin tenta de la réchauffer contre lui, de frictionner ses bras, de lui chanter un air. Rien n'y faisait. Et les provisions, surtout, touchaient à leur fin. Il restait un peu d'eau. Un quignon de pain. Une moitié de pomme. Et c'était tout. Martin ne paniqua pas. Il ne se mit pas en colère. Mais il sentit en lui la bascule. Il comprit que maintenant, ils étaient entrés dans le dur. Dans le réel. Dans le monde sans filet. La forêt, ce jour-là, sembla plus sombre. Plus lente. Les oiseaux moins nombreux. Les fougères plus hautes. Il reconnaissait certains signes : les mousses sur les troncs, l'odeur de l'eau. Il pensait que le ru n'était plus loin. Mais chaque pas lui coûtait. Chaque arrêt devenait un risque de renoncement. Et puis, en fin d'après-midi, il entendit le son. Un filet discret. Un clapotement minuscule. De l'eau. « *Le ru du Pré-Tordu* » se dit-il.

Il suivit le bruit. Il écarta les branches. Et là, dans une clairière pâle, creusée entre deux collines basses, couverte de feuilles humides et de pierres plates, il le vit : le ru. Un mince filet d'eau claire, glissant entre les mousses, s'infiltrant dans un lit ancien. Il s'approcha. Il y posa les mains. L'eau était glacée, mais pure. Il en remplit la gourde. Il la fit boire à Lily. Il s'agenouilla. Ils étaient arrivés. Pas dans un refuge. Pas dans une maison. Pas dans un monde parfait. Mais dans un lieu. Leur lieu. Le premier d'une nouvelle vie. Il s'assit sur une pierre. Lily s'endormit contre lui. Et pour la première fois depuis trois jours, il ne pensa plus à repartir.

Le soir tombait sans bruit.

Dans la clairière étroite où s'écoulait ce qu'il croyait être le ru du Pré-Tordu, les sons s'étaient adoucis, ralentis, comme si la forêt elle-même avait décidé de laisser un peu de répit à ceux qui venaient s'abriter en elle. L'eau, presque immobile, glissait entre les pierres, les dernières feuilles tombaient sans heurt, et le ciel, derrière les branches, s'éclaircissait doucement dans un dégradé de bleu fané.

Martin était resté assis longtemps, sans bouger, le dos contre un tronc large, une pierre plate sous lui, Lily endormie dans ses bras. Elle ne pesait presque rien. Elle respirait doucement, son souffle régulier glissant contre le col de son pull. Son front était chaud, son corps tout détendu. Elle dormait comme seuls dorment les enfants qui ont eu peur mais qui savent qu'on veille sur eux. Et lui, Martin, ne pensait pas à dormir. Il avait les yeux ouverts. Mais c'était à l'intérieur qu'il regardait. Depuis combien de jours marchaient-ils ? Trois ? Peut-être plus. Il ne savait plus très bien. Le temps, dans la forêt, ne suivait pas les mêmes lois. On n'y comptait pas les heures comme à Paris, avec les horloges du métro, les sonneries de l'école, les rendez-vous des grands. Ici, on marchait tant qu'on pouvait. On mangeait quand c'était possible. On dormait quand on avait trouvé un endroit sûr. Et pourtant, il ne s'était pas senti perdu. Pas une seule fois. Il se dit que c'était étrange. Parce qu'il n'avait jamais vraiment appris à faire ça. À lire une carte. À survivre. À protéger quelqu'un. À préparer un sac, prévoir des itinéraires, cacher ses traces. Personne ne lui avait enseigné ces choses. Pas à l'école. Pas dans les livres. Pas même Anna, sa mère. Et pourtant... il les avait faites. Il se demandait si c'était ça, grandir. Ou si c'était autre chose. Quelque chose de plus profond. Une capacité qu'ont peut-être certains enfants à comprendre le monde autrement. À l'anticiper. À sentir, sans qu'on leur dise. À deviner, au creux du silence, ce qui va arriver. Non comme des devins, mais comme des enfants extrêmement attentifs. Aux regards. Aux absences. Aux ombres qui passent sur un visage aimé. Aux soupirs. Aux mots « non dits ». Aux gestes trop calmes.

Il ne s'était jamais senti « plus intelligent » que les autres. Mais souvent, il s'était senti... décalé. Comme si les choses lui apparaissaient dans une autre lumière. Pas plus claires, mais plus vastes. Comme si derrière chaque événement il sentait la suite possible. Les conséquences. Les tremblements à venir.

Depuis tout petit, il avait cette sensation : d'avoir à protéger. Non pas comme un devoir. Mais comme une sorte de mouvement intérieur, irrépessible. Quand Anna avait commencé à être absente, il avait compris. Quand Lily était née, il avait su qu'il devait veiller. Quand Anna avait commencé à décliner, il avait commencé à se préparer. Ce n'était pas un acte de bravoure.

C'était un savoir ancien, sans nom. Une forme de mémoire. Quelque chose dans son corps disait : tu peux le faire. Il faut le faire. Il se demanda si d'autres enfants ressentaient cela aussi. Il se demanda pourquoi les adultes croyaient souvent que les enfants étaient fragiles, ou qu'ils

ne comprenaient pas. Il se dit que c'était une erreur. Les enfants comprenaient. Parfois mieux. Pas avec des mots. Mais avec des sens que les grands avaient oubliés. Les silences. Les vibrations. La peur contenue dans une voix. Le mensonge dans un geste. La vérité dans un battement de cœur. Il caressa doucement les cheveux de Lily. Elle ne s'était pas réveillée. Il se dit qu'elle aussi, peut-être, comprendrait un jour. Et qu'en attendant, il serait là. Parce qu'il était capable. Pas miraculeusement. Pas héroïquement. Mais simplement. Profondément. Parce qu'il avait regardé sa mère mourir, et qu'il avait choisi de rester vivant.

Le ciel était resté gris tout le matin, sans éclat, sans menace, tendu comme un tissu épais au-dessus du village. Un ciel sans colère, mais sans douceur non plus. Un ciel suspendu. L'église de Compiègne, aux pierres blondes, ne résonnait pas encore quand le corbillard s'arrêta sur le parvis. Le véhicule, simple, noir, sobre, avait roulé lentement à travers les rues presque vides, suivi de deux voitures, pas plus. À l'intérieur, quelques passagers, tous silencieux. La cloche ne sonna pas. Pas de grand deuil. Pas de cortège long. Seulement une poignée d'êtres debout devant le porche, serrés dans leurs manteaux. Les parents de Nadia, droits, les mains croisées. Nadia elle-même, pâle, le visage fermé mais les yeux brûlants. À ses côtés, Pei, arrivée la veille, vêtue de noir sans rigidité, avec une écharpe colorée autour du cou, comme une promesse ramenée de son île. Et puis quelques autres : une tante lointaine d'Ardèche, silencieuse et perdue, un homme barbu que personne ne semblait connaître mais qui avait reconnu le nom dans le journal, et deux voisines de quartier qui avaient entendu parler de la jeune femme morte trop tôt, venue de Paris avec ses enfants. On ne parlait pas. Le cercueil fut descendu avec lenteur. Pas de pleurs bruyants. Pas de cris. Pas de fleurs jetées. Simplement quatre bras qui portaient, et un silence tendu comme un chant non prononcé. Le cercueil était en bois clair. Pas verni. Pas orné. Une croix très fine, un prénom gravé. Anna.

La porte de l'église s'ouvrit dans un grincement discret. L'ombre fraîche saisit la petite assemblée. L'intérieur, vide à cette heure, résonnait à peine. Une musique douce s'élevait déjà, jouée en sourdine sur les haut-parleurs : un choral de Bach, ou peut-être une simple berceuse d'orgue, trop lente pour être vraiment identifiée. Le prêtre les attendait à l'entrée du chœur. Il avait un visage usé, les yeux droits, les mains croisées sur le livre. Il s'inclina légèrement quand le cercueil passa devant lui, puis il fit un signe discret vers l'allée centrale. On l'installa sur le

catafalque, entre deux chandeliers. La lumière, filtrée par les vitraux, tomba en biais sur le bois clair. On s'assit. Nadia serra les mains posées sur ses genoux. Elle ne pleurait pas. Peï, à côté d'elle, fixait le sol. Elle murmurait sans bruit quelque chose dans sa langue créole, une prière, peut-être, ou un souvenir. Le prêtre parla peu. Il évoqua une femme discrète, arrivée récemment, ayant vécu dans la lumière de ses enfants, courageuse malgré la souffrance, silencieuse dans sa douleur, entourée ici, au bout du compte, de ceux qui l'avaient aimée. Il n'y eut pas de grand discours. Il n'y eut pas de biographie. Il y eut des mots sobres, une bénédiction, un psaume récité doucement. Puis, à la fin, Nadia se leva. Elle s'approcha. Elle posa simplement une feuille de carnet sur le cercueil. Une page arrachée à celui d'Anna. Quelques lignes tracées à la main, que personne ne lut à haute voix. Un silence. Un souffle dans la nef. Et puis la sortie. Ils ressortirent lentement. La cloche ne sonna toujours pas. Le corbillard attendait. Deux gendarmes, discrets, se tenaient à quelques mètres. Une enquête était encore en cours. Pas pour le décès. Mais pour les enfants. Nadia leva les yeux vers le ciel. Il n'avait pas changé. Rien ne semblait avoir changé. Et pourtant, tout venait de basculer.

Les portes de l'église se refermèrent dans un bruit étouffé, comme si elles regrettaient déjà d'avoir laissé s'échapper cette part de silence qu'elles contenaient. La lumière grise de l'après-midi frappa les visages un peu pâles des gens sortis de l'ombre. Le vent s'était levé, léger mais insistant, soulevant par instants les pans de manteaux et les mèches de cheveux. Sur le parvis, Pierre attendait. Il était debout, adossé à un vieux mur de pierre, le col de sa veste relevé, une cigarette entre les doigts. Il ne bougeait pas. Il regardait. Il avait cette posture des hommes qui ne savent pas s'ils ont le droit d'être là, mais qui sont venus quand même. Son visage n'exprimait rien de clair, seulement une concentration presque douloureuse, un flottement intérieur qu'il ne cherchait pas à masquer. Quand il vit Nadia, il jeta sa cigarette dans le caniveau, l'écrasa sans hâte, puis marcha vers elle. Elle ne fut pas surprise. Elle l'avait pressenti. Il ne dit rien. Elle non plus. Ils s'arrêtèrent un instant face à face, puis elle baissa la tête, et il posa une main très légère sur son bras. Ce geste, à peine esquissé, suffisait. Il n'y avait rien d'autre à faire. Ils se tournèrent ensemble vers le cortège, qui se remettait lentement en marche.

Le cercueil fut replacé dans le corbillard. La voiture partit doucement, sans gyrophares, sans bruit. À pied, quelques proches suivaient. Nadia et Pierre restèrent un peu en arrière. Ils

avançaient lentement, côte à côte, dans les rues calmes de la ville, entre les murs clairs et les arbres encore verts. Pas un mot ne les traversa. Mais la gravité de leurs pas, la respiration lente, le rythme égal, tout disait la retenue, le respect, et cette part d'ombre partagée entre deux êtres qui, peut-être, ne s'étaient jamais vraiment quittés. Devant eux, la voiture glissait, noire, discrète. Le cimetière n'était pas loin. Une grille forgée, un portail entrouvert, des allées de gravier clair, des cyprès alignés comme des veilleurs. Le cortège y entra. On suivit la dernière ligne droite. On tourna à gauche. Une fosse ouverte, déjà prête, dans une parcelle sobre. Pas de tombe ancienne autour. Pas de marbre. Juste la terre, fraîche, nue. Le cercueil fut descendu. Pas de discours. Pas de fleurs jetées. Pas de musique. Seulement le silence du sol qui s'ouvre, et celui des vivants qui le regardent. Pierre, les mains dans les poches, ne bougeait pas. Ses yeux étaient fixés devant lui. Il ne pleurait pas. Mais tout en lui était rassemblé, tendu, retenu. À côté de lui, Nadia murmura presque :

— Elle est là, maintenant. Pour toujours.

Il hocha la tête. Très lentement. Mais il ne savait pas encore à quel point ce "toujours" allait peser.

Le cimetière s'était vidé peu à peu. Les pas avaient quitté le gravier, les voix s'étaient effacées, les silhouettes s'étaient éloignées. Ne restaient que quelques feuilles portées par le vent, le bruit d'une porte de fer qui se referme, et le souffle du jour qui glissait vers sa fin. Nadia s'était assise sur un banc de pierre, en retrait, sous un vieux tilleul qui dressait ses branches nues vers le ciel. Elle n'avait rien dit. Elle s'était juste assise. Et Pierre, après une hésitation, était venu s'asseoir à côté d'elle. Un mètre les séparait. Ce n'était pas une distance froide. C'était de la pudeur. Elle regardait devant elle. Le mur, les tombes, l'allée vide. Et puis, après un long moment :

— Tu sais pourquoi elle ne t'a rien dit ?

Il ne répondit pas. Alors elle continua, dans un souffle très lent, un petit récit, une sorte de confession. Une suite de choses dites avec calme, avec respect, comme on tend un fil fragile d'une rive à l'autre. Elle parla de Paris. Du petit appartement en haut de l'immeuble. De Martin, encore petit, très sage. Des rêves d'Anna, ses illusions, ses élans. Elle évoqua les deux

emplois pris à la va-vite. Le restaurant, le théâtre Antoine. Elle raconta la fatigue, les horaires, les douleurs dans le dos. Et puis cette soirée où elle était rentrée différente. Où elle avait vomit sans comprendre. Où elle avait attendu, espéré que ce soit autre chose. Mais non. Elle dit la peur. Le test de grossesse. Le refus d'y croire. Puis la certitude. Elle dit qu'Anna n'avait pas su quoi faire. Qu'elle avait pensé parler. Puis qu'elle s'était tue. Que les jours étaient passés. Et qu'elle avait choisi de ne pas lui imposer. De garder l'enfant seule. Qu'elle n'attendait rien de lui, qu'elle n'avait rien contre lui. Qu'elle l'avait aimé, un peu, tendrement, mais qu'elle ne le voyait pas prêt, pas construit, pas stable. Et qu'elle s'était tue. Pour le protéger, elle aussi.

Pierre écoutait sans ciller. Il ne parlait pas. Il avait les mains jointes, posées entre ses genoux. Le corps penché en avant. Le regard au sol. Nadia continua. Elle dit que les choses s'étaient compliquées. Que les emplois s'étaient arrêtés. Que la grossesse avait été plus dure que prévu. Qu'Anna avait appelé à l'aide. Et qu'elle, Nadia, avait ouvert sa maison. Elle parla de l'arrivée à Compiègne, du jardin, du calme, des repas simples. Et puis de la naissance de Lily. Une naissance lente, mais sans drame. Une petite fille vive, douce, très attentive. Elle ne dit pas tout. Mais elle en dit assez. Elle se tut. Pierre ne leva pas les yeux. Il resta longuement silencieux. Puis, d'une voix étonnamment claire :

— Elle est née quand ?

— Un peu plus d'un an, presque jour pour jour après votre dernière rencontre.

Un long souffle. Il se redressa lentement. Il regarda devant lui, comme si le monde s'était déplacé sans prévenir. Son front se plissa légèrement. Il pensait. Non pas avec inquiétude. Avec précision. Il recomposait les mois. Il calculait. Il reliait. Et il comprenait.

Il ne dit pas : « C'est moi. » « Pourquoi ? » « Je ne savais pas. » Il ne dit rien de tout cela. Il dit simplement :

— Elle... elle me ressemblait ?

Nadia tourna la tête vers lui. Et dans son regard, un éclat de lumière triste.

— Elle te cherchait, parfois. Sans le savoir. Dans les gestes. Dans les regards. Dans les silences.

Pierre ferma les yeux. Et sur ce banc de cimetière, à l'ombre du vieux tilleul, il comprit qu'il était père. Trop tard. Mais pas pour se lever.

Ils avaient dormi là deux nuits, près du ru. La première leur avait semblé douce, presque paisible, comme une récompense après les jours de marche. Le silence de l'eau, la mousse humide, la pierre tiède sur laquelle Martin avait posé ses jambes, tout semblait rassurant, presque accueillant. Lily avait dormi sans un mot, blottie contre lui, son souffle régulier réchauffant sa clavicule. Il avait veillé longtemps, sans savoir pourquoi. Pas de bruit, pas de menace, mais cette tension tenace des enfants qui savent que personne ne veille pour eux, sauf eux-mêmes.

La deuxième nuit fut différente. Le froid avait gagné d'un coup, sans prévenir, comme une main plus dure posée sur leurs épaules. Le vent s'était levé à la tombée du jour. Il soufflait dans les arbres avec un râle d'animal blessé. Les feuillages bruissaient de manière désordonnée, et l'humidité s'insinuait partout : dans les chaussettes, sous les manches, à l'intérieur même des sacs. Le feu, ils n'avaient pas osé. Martin ne savait pas vraiment comment l'allumer. Il avait vu faire, mais entre l'idée et le geste il y avait tout le poids de la peur. Lily avait eu froid. Elle avait gémi dans son sommeil. Il l'avait enveloppée de tout ce qu'il pouvait : la couverture, le sac retourné, son propre manteau. Mais elle grelottait encore. Il avait passé une partie de la nuit à lui frotter les mains, à la bercer doucement sans la réveiller. Le matin, ils s'étaient levés engourdis, les vêtements humides, les jambes raides. Et la faim, maintenant, était là. Pas une petite faim d'enfant gâté. Une faim réelle. Creuse. Tenace. Une absence qui gronde dans le ventre, qui monte à la gorge, qui ralentit les gestes et rend le monde un peu flou. Il n'y avait plus rien dans le sac. Plus de pain. Plus de fruit. Plus rien. Juste un peu d'eau. Et quelques feuilles que Martin avait ramassées, pensant peut-être les faire bouillir si un jour il savait comment. Il essayait de distraire Lily. Il lui racontait des histoires à voix basse, en frottant ses paumes contre ses joues pour les réchauffer. Il lui parlait des grands arbres, de ce qu'ils voyaient d'en haut, des lapins qui construisaient des villes sous la terre, des lucioles qui connaissaient le nom des étoiles. Elle écoutait. Elle hochait la tête parfois. Elle se serrait contre lui. Elle ne pleurait pas. Mais ses yeux se remplissaient de cette lueur douce et lointaine des enfants qui commencent à comprendre que quelque chose va mal. Martin, lui, faisait ce qu'il pouvait. Il se levait tôt. Il marchait autour de la clairière. Il cherchait. Des traces. Des fruits tombés. De la mousse sèche. Il retournait les pierres, observait les oiseaux, écoutait les sons.

Il essayait de lire la forêt comme un livre qu'il ne connaissait pas. Il voulait survivre. Il voulait tenir. Il voulait garder Lily au chaud, en vie, avec lui. Mais la vérité s'imposait : il ne tiendrait pas seul. Il ne savait pas combien de jours encore il pouvait marcher. Il ne savait pas où aller. Il ne savait pas comment sortir du froid. Il ne savait plus comment la nourrir.

Et c'est alors, au moment où la peur commençait à prendre le pas sur la force, qu'un son nouveau glissa entre les troncs. Un pas. Pas un animal. Pas un adulte. Un pas d'enfant. Mais différent. Stable. Sûr. Curieux. Martin releva la tête. Et là, entre deux arbres, à l'orée de la clairière, quelqu'un les regardait.

Il s'était approché sans bruit. Depuis combien de temps était-il là, exactement ? Impossible à dire. Dans la forêt, Grenouille savait marcher en silence, se fondre, se figer, attendre. Il connaissait le craquement des brindilles sous les pas trop pressés, l'odeur des peurs fraîches, la différence subtile entre un murmure et un sanglot. Il savait écouter longtemps, jusqu'à ce que les sons forment une carte invisible. C'est ainsi qu'il les avait repérés. Non pas à cause d'un cri. Mais à cause d'un vide. Il y avait quelque chose d'étrange dans cette clairière. Un rythme nouveau. Des gestes qui n'appartenaient pas à la forêt. Une présence. Alors il était venu, par curiosité et par instinct. Et maintenant, il les regardait. Il n'était qu'à quelques mètres. Caché entre deux troncs de hêtres, dans un pli du relief, presque invisible. Il avait la patience des animaux de la forêt. Il ne bougeait pas. Pas un souffle. Pas un battement d'aile. Il vit le garçon d'abord. Immobilisé sur une pierre plate, les genoux repliés, le dos légèrement courbé. Le visage tourné vers le feuillage, mais l'attention ailleurs. Il semblait avoir l'âge de ceux qui commencent à comprendre sans encore pouvoir tout dire. Cinq, six, sept ans, peut-être. Pas plus. Mais dans sa posture, il y avait une tension étrange : la fatigue d'un adulte et la fragilité d'un enfant en même temps.

Grenouille plissa les yeux. À côté du garçon, presque enfouie sous un manteau roulé, une petite fille. Très jeune. Peut-être un an. Elle dormait à demi. Le souffle court, le front moite. Elle ne pleurait pas. Mais son corps, minuscule et recroquevillé, disait assez. Il observa longtemps. Il ne comprenait pas encore. Ce n'étaient pas des enfants du village. Ils n'avaient pas l'air perdus, mais pas tout à fait à leur place non plus. Il nota la remorque renversée, le sac vide, les pieds sales, les vêtements froissés. Il nota la posture du garçon, droite malgré l'épuisement. Et ce silence. Ce silence trop plein pour être anodin. Quelque chose s'était passé.

Quelque chose de grave, sans doute. Mais ils étaient là. Vivants. Entiers. Calmes. Et ça, pour Grenouille, ça voulait dire quelque chose. Il ne bougea pas encore. Il voulait être sûr. Avant d'être vu, il devait comprendre.

Martin sentit quelque chose avant de le voir. Ce n'était pas un bruit. Pas un mouvement. C'était un déplacement d'air, une sensation sur la peau, une attention invisible qui pesait à la périphérie de son regard. Il avait appris à faire attention. Depuis des jours. Depuis les veilles nocturnes, les sentiers couverts, les arrêts pour écouter le moindre froissement. Il savait quand quelque chose changeait dans l'espace autour de lui. Il tourna lentement la tête. Il ne voulait pas effrayer Lily. Elle dormait encore, ou du moins elle ne disait rien. Il la sentait chaude contre lui, vivante, mais lasse. Alors il garda les gestes lents, les yeux ouverts, les muscles calmes. Et là, entre deux troncs, à la limite de la lumière, il vit la silhouette.

Quelqu'un. Un enfant. Debout. Immobile. Grand. Fin. Brun. Les bras le long du corps, la tête légèrement penchée, comme s'il essayait de mieux entendre. Ils se regardèrent. Pas longtemps. Mais assez. Martin ne sursauta pas. Il ne cria pas. Il ne bougea presque pas. Il regarda Lily. Elle n'avait pas levé les yeux, mais elle avait senti une tension soudaine passée dans le corps de Martin. Sa main s'était refermée sur le bord du manteau. Elle respirait plus vite. Alors Martin pencha la tête vers elle et dit, très doucement, presque sans voix :

— Il y a quelqu'un.

Pas une alerte. Pas une peur. Une constatation simple. Il ne savait pas encore si c'était un danger. Mais il savait que ce n'était pas un adulte. Il savait que la forêt venait de leur répondre. Il resta immobile. Et il attendit que l'autre fasse le premier pas.

Grenouille sentit le regard avant même de croiser les yeux. Il comprit immédiatement : le garçon l'avait vu. Un frisson discret passa en lui. Ce n'était pas de la peur. C'était de la surprise pure. Une surprise propre, précise, sans trouble. Il n'avait pas l'habitude qu'on le voie. Il connaissait les techniques. Il savait comment disparaître. Il était l'un des plus anciens enfants de la forêt. Il était celui que l'on surnommait "le silencieux", parfois, même s'il riait fort quand il voulait. Mais cet enfant-là, ce garçon fatigué, couvert de boue, aux yeux sombres et calmes, l'avait repéré sans hésitation. Et ce simple fait l'obligeait déjà à le considérer autrement.

Grenouille attendit une seconde. Deux peut-être. Puis, il sortit de l'ombre. Pas brusquement. Pas comme un surgissement. Plutôt comme un prolongement naturel de l'arbre, comme si le tronc lui-même l'avait laissé glisser hors de lui. Il marcha lentement. Les feuilles ne craquaient pas sous ses pieds. Son corps semblait reconnaître le sol. Il s'arrêta à deux mètres. Ne dit rien. Il les observa de face, cette fois. Le garçon, toujours immobile, toujours sans peur manifeste, le fixait. Pas avec défiance. Mais avec une sorte d'attention entière, nue, sans filtre. La petite fille, blottie contre lui, avait levé la tête. Ses grands yeux l'interrogeaient, mais sans pleurs. Elle avait l'air trop fatiguée pour avoir encore peur. Ou bien elle avait compris, instinctivement, que l'enfant qui les regardait n'était pas un danger.

Grenouille inclina légèrement la tête, comme pour saluer. Puis, sans s'asseoir, sans avancer davantage, il dit pour la première fois :

— Vous n'êtes pas d'ici.

Sa voix était douce, posée. Il parlait peu, toujours. Mais quand il parlait, on l'écoutait. Il ne posait pas une question. Il constatait. Il observa la remorque, le sac, les habits trempés, les traces de terre sur les mains. Il vit les cernes sous les yeux de Martin, le silence autour de Lily. Et il demanda, cette fois :

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

Puis, après une seconde, comme un écho venu du fond de son propre souvenir :

— Où vous allez ?

Il ne haussait pas le ton. Il ne réclamait pas. Il cherchait à comprendre. Non pas ce qu'ils fuyaient. Mais s'ils savaient où ils voulaient aller.

Le silence s'était installé entre eux, dense et fragile, tendu comme un fil entre deux mondes. Grenouille attendait une réponse. Martin, toujours assis, cherchait ses mots. Il voulait dire quelque chose, mais il ne savait pas encore quoi. Il n'avait pas prévu cette rencontre. Il n'avait pas prévu qu'un autre enfant viendrait à eux. Et c'est à ce moment-là que Lily bougea. Elle ne dit rien. Elle se dégagea doucement du manteau, glissa de la pierre sans un bruit, et posa ses pieds nus sur la mousse froide. Elle chancela un peu, comme prise d'un vertige de sommeil. Puis, sans un regard pour Martin, elle avança vers Grenouille. Pas vite. Pas brusquement. Avec

la lenteur des tout-petits qui ont décidé quelque chose de très important, et qui savent que chaque pas compte.

Grenouille ne bougea pas. Il la regardait approcher, surpris. Il ne souriait pas. Il attendait. Comme on attend une parole rare, ou un geste ancien. Lily arriva à lui. Elle leva la tête. Elle avait les joues sales, les yeux brillants, les cheveux emmêlés. Mais elle avait cette lumière dans les pupilles que rien ne peut salir. Et sans hésiter, elle lui prit la main. Petite main dans la sienne, chaude, confiante, minuscule. Grenouille, interdit, baissa les yeux sur leurs doigts entremêlés. Lily tira doucement. Elle voulait qu'il vienne. Alors il la suivit. Ils firent ensemble les quelques pas qui les séparaient de Martin. Elle s'arrêta devant lui. Elle tourna un peu la tête vers Grenouille, et dit, avec cette voix trop douce qu'on devine entre les dents de lait et les syllabes trop grandes :

— C'est Martin.

Elle le dit comme on dirait : c'est important. Elle le dit comme on dit : voici mon frère. Mon monde. Mon repère. Elle ne dit pas son propre nom. Elle ne dit rien d'autre. Elle recula à peine, toujours la main dans celle de Grenouille. Et le silence revint. Mais ce n'était plus le même silence. Quelque chose venait de se lier.

Ils restèrent ainsi un moment, tous les trois debout, pris dans ce fil invisible que Lily avait tissé par sa main tendue. Puis Martin leva les yeux vers Grenouille et, sans rien dire d'abord, sourit. Ce n'était pas un grand sourire. Ce n'était pas un sourire de joie. Mais un sourire plein, reconnaissant, comme celui qu'on offre à quelqu'un qu'on attendait sans le savoir. Grenouille le lui rendit d'un léger hochement de tête. Alors, sans qu'aucun mot ne soit échangé, ils s'assirent ensemble sur l'herbe. La mousse était froide. Le sol un peu humide. Mais aucun d'eux ne semblait s'en soucier. Lily s'installa tout contre Martin, la tête posée sur sa hanche, une main encore accrochée à celle de Grenouille. Ce geste, Martin ne le remarqua pas tout de suite. Puis, en le voyant, il comprit que tout pouvait être dit maintenant. Il prit une inspiration. Et il parla. Pas d'un bloc. Pas comme un adulte qui raconte une histoire. Il parlait comme on déroule une ficelle entre les doigts, un nœud après l'autre, avec les mots justes, les temps qui glissent, les silences nécessaires.

Il dit :

— On vivait dans les montagnes. Maman et moi. Mon papa, je ne l’ai jamais connu. Et puis un jour, elle a décidé qu’on partirait pour Paris. On est montés dans le train, on avait juste un sac, et un carnet. Je m’en souviens bien. On est arrivés dans un immeuble très haut. On habitait tout en haut, sous le toit. Il faisait chaud l’été, froid l’hiver.

Il regardait ses mains pendant qu’il parlait. Parfois le ciel. Jamais Grenouille. Pas encore. Il poursuivit.

— Maman voulait être actrice. Elle travaillait beaucoup. Elle était très jolie. Elle faisait deux boulots. Serveuse, et aussi un autre truc, dans un théâtre. Elle déplaçait des choses, sur scène. C’est là qu’elle a rencontré un garçon. Il s’appelait Pierre. Elle l’aimait bien. Et puis, elle m’a dit que je serai un grand frère.

Il posa la main sur les cheveux de sa sœur, elle gardait les yeux mi-clos.

— Après... ça s’est compliqué. Elle a perdu ses boulots. Elle a arrêté les cours de théâtre. Elle était trop fatiguée. Alors on est venus, à Compiègne. Chez Nadia, sa meilleure amie. C’était grand, c’était beau. Et puis Lily est née.

Il marqua une pause. Le mot suivant venait lentement, à reculons.

— Et maman... elle est tombée malade.

Il releva les yeux, enfin, vers Grenouille.

— Au début, personne ne comprenait. Mais moi, j’ai compris. Pas tout, mais un peu. Elle a tenu longtemps. Mais je savais qu’un jour elle mourrait. Et j’ai eu peur qu’on nous sépare, Lily et moi. Alors j’ai préparé. J’ai attendu. Et le matin où elle est morte, je l’ai embrassée. Et on est partis.

Il n’y avait pas de larmes, pas de plainte. Il y avait cette voix posée, calme, comme une pierre plate au bord de l’eau. Il avait dit tout cela sans violence, sans trembler, sans trop s’arrêter. Comme un récit qu’il avait déjà formulé cent fois dans sa tête. Et à côté de lui, Lily avait fermé les yeux. Elle savait, elle aussi, que tout avait été dit.

Grenouille n’avait pas bougé pendant tout le récit. Il n’avait pas posé de question. Il n’avait pas réagi aux noms, ni aux villes, ni aux circonstances. Il ne comprenait pas tout. Pas les trajets,

pas les métiers, pas les adultes. Mais ce qu'il avait compris suffisait largement. Ces deux enfants-là... n'avaient plus de parents. C'était une phrase simple. Mais dans sa bouche à lui, dans sa tête, c'était une clef.

Quand Martin eut fini, il resta silencieux, le regard plongé quelque part entre les racines, la mousse et le filet d'eau qui glissait plus bas. Le vent avait tourné. La lumière s'était adoucie. Le froid s'était un peu retiré. Et Grenouille parla. Sa voix était douce, presque neutre.

— Tu as plus de maman.

Il marqua une pause, puis ajouta :

— Et plus de papa non plus.

Martin ne répondit pas. Il acquiesça simplement d'un clignement lent des paupières. Lily ne bougea pas. Alors Grenouille reprit, comme s'il venait de poser une pièce manquante dans un grand puzzle :

— Alors... tu es comme moi. Enfin... comme nous.

Il se redressa un peu. Il balaya la forêt du regard, comme s'il montrait quelque chose d'invisible, juste là, derrière les arbres.

— Nous aussi, on a plus de grands. On est entre nous. On n'est pas beaucoup, mais on est là. On se cache. On s'aide. On mange, on joue, on fait nos affaires. Et personne ne nous commande.

Il se tut un instant, puis leva les yeux vers Martin. Son regard n'était pas suppliant. Il n'était pas fier non plus. Il était offert.

— Tu veux venir ?

Il ne dit pas "tu veux venir voir ?", ni "je vais demander si tu as le droit". Il dit simplement :

— Tu veux venir ?

Comme on dirait : il y a une place. Elle n'a pas de nom. Mais elle est à toi. Lily ouvrit les yeux. Elle leva la tête. Elle ne dit rien. Mais sa main, restée dans celle de Grenouille, se referma

légèrement. Martin ne répondit pas tout de suite. Il regarda Lily. Il regarda le ciel. Puis il regarda Grenouille. Et il dit seulement :

— Oui.

Chapitre 10 : Le cercle invisible

Ils avaient quitté le ru au matin, sans hâte, dans un silence doux. La lumière filtrait à peine entre les cimes ; une brume légère enveloppait encore les buissons bas, les mousses épaisses, les racines humides. La forêt semblait hésiter entre la nuit et le jour, et Grenouille avançait devant eux, sûr, mais discret, comme un animal qui connaît le territoire et s’y glisse sans laisser de trace. Il ne parlait pas. Il se retournait parfois, un simple regard pour vérifier qu’ils suivaient. C’était tout. Martin tirait lentement la remorque, à moitié vide mais toujours encombrante, en s’efforçant de faire le moins de bruit possible. Lily, calée sur la petite couverture, tenait son doudou contre elle, l’air sérieux, éveillée mais calme, comme si elle comprenait qu’il ne fallait pas troubler l’instant.

Ils marchaient dans un monde qui n’avait rien de commun avec les chemins des adultes. Ce n’étaient pas des sentiers : c’étaient des passages secrets, des lignes de fuite que seuls des enfants silencieux pouvaient lire entre les branches, entre les pierres. Des feuilles mortes recouvraient tout, mais sous les feuilles il y avait parfois des pierres posées là exprès, parfois des écorces marquées, parfois des fils dissimulés dans les fourrés, autant de signes que Grenouille décryptait sans y penser. Martin regardait tout. Son esprit emmagasinait chaque détail : la manière dont Grenouille contournait les souches, le rythme de ses pas dans les descentes, la pause exacte qu’il marquait avant chaque montée. C’était comme suivre une partition silencieuse, lente, accordée au cœur de la forêt. Par moments, la végétation se refermait tellement qu’ils devaient se baisser, presque ramper. D’autres fois, un tronc à moitié effondré ouvrait un passage souterrain que Grenouille empruntait sans même le désigner. Il semblait faire partie du paysage. Martin comprenait que ce garçon-là n’habitait pas seulement dans la forêt, il était de la forêt.

Ils firent halte à la lisière d’une butte moussue. Le vent s’était levé, léger, frais, traversant les feuillages dans un murmure persistant. Grenouille s’arrêta net, posa un doigt sur ses lèvres, puis pointa du menton le grand hêtre devant eux.

Il dit seulement :

— Après cet arbre, vous ne serez plus les mêmes.

Puis il reprit sa marche. Martin sentit quelque chose frissonner dans sa poitrine. Une attente neuve, qui ouvrait un espace inconnu en lui. Lily, derrière, chuchota un son qu'il n'entendit pas, mais il sentit sa main agripper plus fort le tissu roulé sur la remorque. Ils contournèrent le hêtre. Et le chemin, soudain, devint plus large, plus clair, plus vivant. Ils marchaient depuis longtemps quand Martin commença à se poser les vraies questions, celles qu'on ne dit pas à haute voix, ni même celles qu'on ose formuler devant les autres. Mais plutôt des questions qu'on garde au chaud dans un coin de la tête, et qui surgissent quand le silence se fait assez dense pour les accueillir. Grenouille ouvrait la marche, toujours aussi sûr de lui. Il ne regardait ni des cartes, ni les cieux, ni les traces. Il avançait comme on revient chez soi. Et Martin, derrière, observait ses épaules fines, ses bras maigres mais assurés, ses jambes souples qui évitaient racines et pierres avec une agilité née du corps, pas de l'esprit. Comment vivait-il ici ?

La question lui traversa la gorge, lui gratta un instant le fond du crâne, puis s'installa. Était-il né dans cette forêt ? Était-il un garçon perdu, comme lui ? Depuis combien de temps marchait-il ainsi sans jamais se cogner ? Qui lui avait appris ? Et surtout... était-il seul ?

Martin essaya de l'imaginer : un enfant dans les bois, sans adulte, sans école, sans télé, sans réfrigérateur. Qui cueille. Qui se cache. Qui dort dans des cabanes ou sous les branches. Il se demanda s'il avait froid, l'hiver. S'il tombait malade. S'il avait déjà pleuré la nuit. Mais Grenouille, devant lui, ne semblait pas fragile. Il avançait comme quelqu'un qui n'a besoin de rien. Il ne portait pas grand-chose : un petit sac de toile, une corde roulée, un couteau dans son étui, et autour du poignet, un bracelet fait de graines et de fils végétaux. Pas de montre. Pas de portable. Et pourtant, il savait exactement où ils étaient.

Martin pensa aux adultes, aux maisons, aux lits, aux bains chauds, aux repas du soir. Il pensa à Compiègne, au frigo dans la cuisine, à la lumière qui s'allume d'un seul clic. Et il se dit que peut-être, vivre dans la forêt, ce n'était pas vivre moins, mais vivre autrement. Il pensa aussi que Grenouille ne lui avait jamais demandé pourquoi il avait quitté la maison. Il n'avait pas demandé « pourquoi », seulement « où vous allez ». Et maintenant, il les emmenait. Sans condition. Et cette confiance-là... Martin ne l'avait jamais connue. Pas chez les adultes. Pas même parfois chez Anna, quand elle était épuisée. Peut-être chez Peï... Oui, chez Peï.

Il comprenait sans l'avoir appris que Grenouille n'attendait rien en échange, et que cela changeait tout. Alors Martin releva la tête. Et il se dit, sans pouvoir l'expliquer, qu'il voulait lui ressembler.

Le chemin s'élargit, presque imperceptiblement. Les arbres s'écartaient les uns des autres, non pas brusquement, mais avec cette lenteur naturelle qu'ont les choses cachées qui s'ouvrent seulement à ceux qui savent attendre. La lumière changeait aussi. Elle ne filtrait plus en lignes tranchantes : elle s'étalait maintenant en nappes douces, en reflets diffus sur les feuilles basses et les pierres couvertes de mousse. Grenouille ralentit encore, jeta un regard rapide en arrière. Puis il écarta une branche basse, enjamba une souche épaisse, et s'effaça sur le côté. Martin fit un pas de plus. Et il la vit. La clairière. Pas grande. Mais étrangement vivante. Elle ne ressemblait à rien de ce qu'il avait pu imaginer. Un lieu cousu d'enfance et de bois, tissé à même le sol et les troncs, presque invisible au premier regard si l'on ne savait pas où poser les yeux. Il y avait des cabanes. Non pas construites avec des clous et du bois scié, mais formées de branches entrelacées, de feuillages maintenus par des cordes naturelles, de toiles rapiécées tendues entre deux arbres. Certaines étaient hautes et pointues, d'autres basses et larges. Une était suspendue entre deux troncs, comme un nid immense. Au centre, un cercle de pierres noircies, vestige d'un feu éteint. Autour, des souches arrangées en sièges, des cordes tendues entre les arbres avec des morceaux de linge, quelques objets posés là, un bol en bois, un seau cabossé, un panier rempli de pommes sèches, une paire de bottes trop petites. Mais ce qui frappa Martin le plus, ce fut le silence habité. On n'y voyait personne. Et pourtant... on sentait que le lieu était habité. Comme si les enfants n'étaient pas absents, mais dissimulés. Comme s'ils avaient vu venir l'étranger, et qu'ils attendaient, tapis, un signe.

Grenouille ne dit rien. Il fit encore deux pas. Puis il s'arrêta au bord du cercle central, planta ses pieds dans la terre, et appela :

— C'est moi. J'ai ramené deux enfants.

Sa voix n'était pas forte. Mais elle portait. Une voix connue ici. Reconnue. Un bruissement, d'abord. Puis un battement d'aile. Puis, entre deux cabanes, un mouvement. Une silhouette. Puis une autre. Et peu à peu, les enfants apparurent. D'abord un garçon aux cheveux bruns, un peu plus grand que Martin, les yeux sombres, un bâton à la main, Jean. Puis une fille rieuse,

qui sauta d'une branche comme une ombre vive, P'tite Liane. Puis Gros Bouton, qui portait un panier qu'il lâcha au sol avec un sourire doux. Puis P'tit Bouton, qui surgit derrière un tronc, les mains pleines de glands, les yeux fixés sur Lily. Puis Hugo, mains pleines de copeaux, le regard curieux. Puis Vincent, silencieux, qui regardait sans ciller, un morceau d'écorce dans les doigts. Le dernier, Bout d'bois, le plus petit, qui n'avancait pas mais qui observait de loin, tapi derrière une souche.

Martin ne bougea pas. Il regardait. Il ne savait pas encore s'il devait parler, avancer, saluer. Mais Lily, elle, s'était redressée. Et pour la première fois depuis des jours, elle souriait. Ils n'avaient pas avancé d'un pas. Martin tenait toujours la poignée de la remorque. Lily était debout à côté de lui, son doudou contre la joue. Grenouille était resté juste devant eux, légèrement tourné, comme un passeur. Et les enfants, eux, s'étaient approchés. Pas tous ensemble, mais un à un, comme s'il fallait respecter un ordre invisible, une vieille règle née du silence. Le premier fut Jean. Grand, fin, le regard posé, presque grave. Il ne parlait pas fort, ne souriait pas vraiment. Il avait dans la main un petit sachet d'herbes séchées, qu'il tendit à Martin sans un mot. Martin le prit. Jean dit simplement :

— Pour l'estomac. Et pour les nuits froides. Tu peux les faire bouillir. Ou juste les respirer.

Puis il repartit, sans attendre. Le second fut P'tite Liane. Elle bondit d'un tronc, pieds nus, cheveux en vrac, la peau tannée par le vent. Elle tourna autour de Lily, la regarda sous tous les angles, puis fit un petit saut de côté et dit :

— Elle est minuscule, mais elle voit tout. Elle est bien. Elle pourra dormir dans les arbres, si elle veut.

Et elle s'éloigna aussitôt, grimpant déjà dans les branches. Vint Gros Bouton. Lent, rond, doux. Il portait un vieux jouet cassé, un petit animal de bois dont la patte pendait. Il le tendit à Lily avec un sourire.

— Je le garde depuis longtemps, mais je crois qu'il t'attendait.

Lily le prit. Elle serra le jouet contre elle. Puis arriva P'tit Bouton. Agité, nerveux. Il tourna autour de Martin, puis fit brusquement une grimace.

— Moi je n'aime pas les nouveaux, mais si elle aime les coussins, je veux bien qu'elle vienne dans ma cabane. Mais pas lui. Lui, il est trop sérieux.

Et il partit en courant. Hugo vint ensuite, les mains pleines de copeaux, le pantalon taché de sève.

— Si vous restez, je peux faire un lit en branches. Un petit pour elle, un moyen pour toi. Pas trop dur. Pas trop mou. Ça te va ?

Martin hocha la tête. Hugo posa déjà les plans dans sa tête. Puis Vincent. Silencieux. Plus âgé peut-être, ou simplement plus lointain. Il tendit un petit bout d'écorce gravé. Dessus, on devinait une forme : un arbre. Un nuage. Deux silhouettes. Il ne dit rien. Mais Martin comprit qu'il avait vu quelque chose. Et enfin, Bout d'bois. Il ne s'approcha pas. Il resta derrière une racine, à peine visible, les yeux grands ouverts, les bras autour des genoux. Il ne souriait pas. Il ne fuyait pas. Il regardait. Il absorbait. Et Martin, à cet instant, se dit que c'était peut-être lui qu'il comprenait le mieux.

Quand les présentations furent terminées, personne ne parla. Il n'y eut pas d'applaudissements. Pas de bienvenue. Mais quelque chose avait eu lieu. Quelque chose d'accepté. Et dans le calme retrouvé de la clairière, le monde avait changé.

Quand tout le monde se fut un peu éloigné, quand la clairière eut retrouvé son calme étrange de refuge habité, Martin se retrouva seul avec Grenouille, assis sur une souche basse, Lily assoupie dans le creux de son bras. Les bruits alentour s'étaient fondus dans le tissu habituel de la forêt : craquements légers, bruissements de feuillages, froissements de pas minuscules. On entendait une chouette, au loin. Et le feu, quelque part, que quelqu'un rallumait sans rien dire. Martin regardait la clairière, les cabanes, les objets suspendus aux branches, les traces de passage. Il regardait cette organisation sans bruit, cette logique invisible qui semblait régir le lieu. Et il posa la question, doucement, sans lever la voix, sans tourner la tête :

— Qui vous êtes ?

Grenouille resta silencieux d'abord. Martin reprit, un peu plus bas :

— Pourquoi vous êtes là ?

Grenouille souffla lentement, puis répondit, presque comme s'il récitait une phrase qu'il avait entendue cent fois.

— On est ceux qu'on n'a pas gardés.

Il ne dit pas qui. Ni quand. Ni pourquoi. Mais ces mots-là, pour Martin, suffirent à ébranler quelque chose. Il regarda autour de lui. Et petit à petit, les autres approchèrent, tous en même temps. Juste pour être là. Pour écouter aussi, peut-être. Jean s'assit sur une pierre, sans rien dire. P'tite Liane resta en hauteur, accrochée à une branche. Hugo taillait une baguette. Vincent dessinait dans la terre. Gros Bouton pelait une pomme avec ses dents. P'tit Bouton marmonnait dans sa barbe invisible. Bout d'bois s'était rapproché sans bruit. Et Martin, dans ce cercle informel, reprit :

— Vous venez d'où ?

Jean dit :

— De partout. Des villes. Des villages. D'autres maisons.

P'tite Liane lança, comme un éclair :

— On vient de l'avant.

Gros Bouton, la bouche pleine, ajouta :

— On vient de quand on pleurait encore.

Vincent ne dit rien. Mais il traça deux cercles dans la terre. Un grand. Un petit. Puis il les relia avec une ligne brisée. Grenouille reprit, plus bas :

— Certains ont fui. Certains sont tombés. Certains ont attendu trop longtemps. Certains n'ont pas attendu.

Martin écoutait. Pas pour savoir tout. Mais pour s'ancrer quelque part. Il dit alors, presque pour lui-même :

— Moi... j'ai choisi de venir.

Grenouille tourna les yeux vers lui. Il hocha lentement la tête.

— C'est rare.

Puis il ajouta, après un temps :

— Mais c'est peut-être pour ça qu'on t'attendait.

Et dans le silence qui suivit, Martin ne sentit plus le froid.

Ils étaient toujours là, groupés autour du feu à demi éteint, ou penchés sur leurs petites occupations de fin de jour, mais tous présents, tendus vers l'écoute, même sans mots. Le silence avait pris la forme d'une veille. Un calme dense, comme dans les clairières avant l'orage. Pas de tension. Une attente. Quelque chose comme un passage. Martin leva les yeux vers Grenouille, puis vers Jean, puis vers P'tite Liane dans son arbre, et il demanda :

— Mais... comment vous vivez ici ? Je veux dire... pour manger, pour vous habiller, pour... le froid ?

Il ne demanda pas s'ils avaient peur. Il ne demanda pas s'ils étaient heureux. Il demanda comment ils faisaient. Ce fut Jean qui répondit en premier, la voix posée :

— On connaît les plantes. Les baies, les racines. Ce qu'on peut manger. Ce qu'il ne faut pas toucher. Ce qui soigne, ce qui brûle, ce qui endort.

Il montra son petit sachet d'herbes.

— L'été, on ramasse. On garde. On sèche. On cache dans les arbres. L'hiver, on partage.

Gros Bouton renchérit :

— Et on échange. Moi je garde tout ce que je trouve. Des boutons bien sûr mais aussi des ficelles, des morceaux de métal. Les autres viennent me voir. On troque. C'est comme un marché, mais sans les cris.

P'tite Liane fit un saut léger, descendit de son perchoir, les cheveux pleins d'aiguilles de pin.

— Pour les habits, on récupère. Y'a des coins dans la forêt où les gens jettent. Des vieilles fringues, des chaussures. On rafistole. On lave dans les sources. On arrange avec des cordes, des bouts de laine.

Elle tira sur sa manche rapiécée avec fierté. Hugo, toujours penché sur son morceau de bois, ajouta :

— Et moi je répare ce qu'on trouve. Ou je fabrique. Des paniers, des arcs, des outils. Des filtres à eau. J'aime ça. Ça me calme.

P'tit Bouton grogna :

— Et moi je gueule si y'a plus rien. Ça fait peur aux sangliers, ils s'enfuient, et parfois on en trouve un qui a laissé sa trace. On suit. On attend. On ne mange pas tout le temps. Mais on mange.

Vincent ne parla pas. Il montra simplement une branche entaillée au feu. Un symbole. Un souvenir. Un repère peut-être. Grenouille conclut, très doucement :

— On vit avec moins. Mais on vit mieux.

Puis il dit :

— On apprend à écouter. Les pas, les oiseaux, les silences. On apprend à se cacher quand il faut. À se montrer quand c'est sûr. On n'a pas de montre, pas de lampe. On dort quand il fait noir. On se lève avec les bruits.

Martin écoutait. Chaque mot entrait en lui comme une clef, comme une preuve que c'était possible. Il regarda Lily, toujours contre lui. Elle dormait, paisible, les doigts autour du jouet offert. Elle n'avait pas faim pour l'instant. Elle n'avait pas froid. Elle n'avait pas peur. Et lui, pour la première fois, sentit que vivre ici n'était pas fuir. C'était s'inscrire dans autre chose.

Un léger silence retomba après les explications de chacun. Un silence moins grave, plus habité, comme si, maintenant, la présence de Martin et Lily avait trouvé sa place dans le tissage du groupe. Martin réfléchissait encore. Il pesait les mots, les images. Il regardait les cabanes, les visages, les mains rapiécées, les sourires discrets. Il commençait à deviner les lois invisibles de cette vie-là, les gestes simples, les dangers évités, les astuces transmises sans les dire. Et c'est alors que Grenouille ajouta quelque chose, presque à voix basse, comme s'il glissait une dernière vérité au creux de la conversation :

— Il y a un truc... qu'on n'a jamais compris.

Les autres enfants levèrent les yeux, curieux, mais sans surprise. Grenouille poursuivit :

— Régulièrement, pas tous les jours, mais souvent... un sac. Un grand. Il est là. Pas loin de la clairière. Toujours bien caché, mais jamais trop. Comme si on devait le trouver, mais pas trop vite. Il est posé au pied d'un arbre, ou glissé sous une souche.

Martin fronça les sourcils. Grenouille regardait le feu.

— Dedans, y'a de quoi manger. Des choses qu'on ne connaît pas toujours. Des boîtes. Des conserves. Du pain sec. De la confiture. Parfois du lait en poudre. Et puis des habits. Des chaussettes. Des foulards. Des gants. Toujours propres. Et de l'eau. De l'eau claire, dans des bouteilles.

P'tite Liane ajouta à voix basse, comme si elle répétait une légende :

— Quelquefois, y'a même des livres.

Jean hocha lentement la tête.

— On ne sait pas d'où ça vient. On ne sait pas qui le dépose. On n'a jamais vu personne.

Hugo murmura :

— On a surveillé, une fois. Deux nuits entières. Rien. Et le matin... il était là.

Grenouille, alors, conclut, le regard levé vers le feuillage :

— On dit que c'est un secret de la forêt. Un cadeau qu'elle fait. Ou quelqu'un qu'on ne connaît pas. Quelqu'un qui sait qu'on est là, mais qui ne veut pas être vu.

Il ne souriait pas. Il ne cherchait pas à impressionner. Il constatait. Et les autres acquiesçaient en silence. Pas un mot de plus. Pas une question. Comme s'ils avaient accepté depuis longtemps que certains mystères n'avaient pas besoin d'être résolus pour être vrais. Martin ne dit rien. Mais quelque chose le frappa profondément. Peut-être n'étaient-ils pas aussi seuls qu'ils le croyaient. Peut-être que la forêt, vraiment, prenait soin des siens.

La nuit tombait doucement. Les oiseaux du soir prenaient la relève. La lumière glissait en biais sur les troncs, en longues traînées dorées qui s'effaçaient dans les mousses. Grenouille fit signe

à Martin de le suivre. Il ne parla pas. Il se contenta de s'avancer sur un sentier étroit qui s'éloignait un peu de la clairière, entre deux rangées de noisetiers sauvages. Martin prit Lily dans ses bras, elle dormait à moitié, le front tiède, les jambes ballantes, et le suivit. La remorque resta derrière, quelqu'un s'en occuperait plus tard. Ils marchèrent quelques pas. Puis Grenouille s'arrêta.

— C'est là.

Entre deux arbres serrés, presque dissimulée sous un rideau de lianes tombantes, une cabane. Modeste. Basse. Presque invisible. Mais propre. Sèche. Construite avec soin. La structure était faite de branches croisées, de troncs jeunes pliés et attachés avec des fibres végétales. Le toit était couvert d'un tapis de fougères séchées et d'écorces. Une petite ouverture, à hauteur d'enfant, servait de fenêtre. À l'intérieur, on distinguait une couche épaisse de mousse et de tissu. Deux couvertures pliées. Un seau. Un panier.

— C'est libre depuis un moment, dit simplement Grenouille. C'était celle de deux sœurs qui sont parties il y a longtemps.

Puis il ajouta

— Elle vous ira bien.

Martin entra. Le sol était couvert de feuilles sèches. Il y avait une odeur douce de bois ancien, de résine, de laine un peu humide. Lily se blottit contre lui. Il la posa doucement sur la couchette. Elle ne bougea pas. Il resta un moment debout, sans rien faire. Il regarda autour de lui : les murs, la lumière tamisée, les objets simples. Et pour la première fois depuis des jours, peut-être depuis des semaines, il sentit que quelque chose tenait. Que rien n'allait s'effondrer cette nuit.

Grenouille s'éloigna, sans bruit. Et Martin, seul désormais, s'assit près de sa sœur. Il inspira lentement, puis sortit de son sac le carnet d'Anna. Il le tint un moment dans ses mains, comme un animal fragile. Il ne l'ouvrit pas. Mais il le posa près de lui, sur la pierre plate. Et il ferma les yeux. Dehors, la forêt les entourait. Non plus comme un obstacle. Mais comme un ventre.

La nuit s'était installée, profonde, presque totale. Seuls quelques craquements réguliers, au loin, rappelaient que la forêt n'était jamais tout à fait endormie. Dans la cabane, l'air était plus

tiède qu'il ne l'avait craint. La couchette retenait un peu de chaleur. Lily dormait profondément, la bouche ouverte, un bras replié contre sa joue. Sa respiration était calme, régulière, précieuse. Martin, lui, restait allongé sur le dos, les yeux grands ouverts. Il ne pensait à rien de précis. Ou plutôt, les pensées venaient par vagues, comme des ombres floues glissant entre deux arbres. Il se sentait à la fois vidé et plein. Plein d'images. De bruits. De détails. Les rires des autres enfants. Le tricot rugueux de P'tite Liane. L'odeur d'herbe séchée dans la cabane. Le regard de Jean. La cabane suspendue. Le jouet cassé que Lily n'avait pas lâché. Et puis, au creux de ses paupières mi-closes, quelque chose se forma. Un souvenir. Mais il n'était pas net. C'était un rêve, ou quelque chose qui s'en rapprochait. Il vit Anna. Debout dans la cuisine de Compiègne. Elle ne parlait pas. Elle coupait des pommes. Mais elle le regardait en même temps. Elle n'était plus fatiguée, elle semblait heureuse. Elle portait une robe qu'il ne lui connaissait pas. Autour d'elle, les murs étaient faits d'arbres. Il voulut lui parler. Il ouvrit la bouche. Mais aucun mot ne sortit. Alors elle posa une main sur sa tête, doucement.

Et elle dit, sans bouger les lèvres :

— Tu sais faire. Tu as toujours su.

Puis l'image glissa. La cuisine disparut. Il se retrouvait dans le métro, une rame vide, Peï en face de lui, les cheveux trempés de pluie. Elle riait, mais ses yeux étaient mouillés. Elle tenait un livre, un livre d'images de la Réunion. Elle lui montrait une photo. Martin ne comprenait pas l'image, mais il savait qu'elle était importante. Et puis il y eut Paris. Un escalier. Le vent sur les tuiles. Et le bruit d'une assiette cassée. Il ouvrit les yeux. La cabane était là. Lily respirait. Il mit un moment à revenir entièrement. Mais une phrase, une seule, restait en lui comme un fil tendu à travers la nuit : « *Tu sais faire. Tu as toujours su* ». Alors il se tourna, tira un peu plus la couverture sur Lily, et ferma les yeux à nouveau.

La nuit, cette fois, pesait plus lourd. Il sentait l'odeur du bois, la chaleur douce de Lily à côté de lui, le froissement à peine perceptible des feuilles sur le toit. Ses paupières clignaient lentement, mais quelque chose résistait. Un souvenir venait de remonter, avec une netteté soudaine. Le carnet. Le carnet de maman. Il avait failli l'oublier. Il l'avait pris dans la précipitation, juste avant de quitter la chambre. Il ne savait pas pourquoi. Il l'avait attrapé comme on attrape quelque chose de vivant, quelque chose qu'on ne peut pas laisser derrière.

Il avait senti, sans le formuler, que ce carnet contenait plus qu'une écriture. Il se redressa doucement, sans réveiller Lily. Il fouilla dans le sac, tâtonna dans le noir. Puis ses doigts touchèrent la couverture familière. Le cuir souple, les coins un peu usés, l'élastique tordu. Il le sortit. Le carnet était là, entre ses mains. Poids léger, mais présence lourde. Il le tourna doucement, observa la tranche, les pages légèrement gondolées. Il ne l'ouvrit pas. Il savait qu'il ne pourrait pas lire. Pas encore. Mais il savait ce qu'il tenait. Un morceau d'elle. Un morceau de sa voix. Il passa lentement la main sur la couverture. Il pensa à sa mère. À son rire. À ses yeux dans les derniers jours. Et surtout à cette phrase qu'elle répétait, comme une caresse : *"Un jour, tu comprendras."* Alors, dans ce silence immense qui enveloppait la cabane, il murmura, presque pour lui-même : « *Il faudra que j'apprenne. Pas pour lire des livres. Pas pour aller à l'école. Mais pour la retrouver, pour l'entendre encore, pour la comprendre enfin.* » Il serra le carnet contre sa poitrine. Puis il s'allongea à nouveau, replaça la couverture sur Lily, et ferma les yeux. Cette fois, le sommeil vint vite. Et dans ses bras, le carnet ne pesait plus rien. Dehors, la nuit s'épaississait encore, mais sans menace. Le feu, quelque part dans la clairière, avait cessé de crépiter. Les dernières braises se tassaient sous la cendre, veillant en silence. Au loin, un hibou lança son chant profond, grave, comme une ponctuation au milieu de l'obscurité. Puis une branche grinça lentement sous le vent, un son souple, presque familier. D'autres suivirent, discrets, épars, comme si la forêt respirait doucement autour des cabanes. Martin dormait à présent, son visage apaisé, le carnet d'Anna blotti contre sa poitrine. Lily, lovée contre lui, s'était enfoncée dans un sommeil d'enfant profond, lourd, confiant. Leur souffle à tous deux dessinait un rythme régulier, invisible, qui semblait s'accorder au souffle plus large du bois. Rien ne bougeait vraiment. Mais tout veillait. Et dans ce calme de fin de nuit, sans qu'aucune main ne vienne le dire, la forêt, elle aussi, fit un geste. Muet. Secret. Mais certain. Elle les avait adoptés.

À Compiègne, la maison blanche semblait ralentie.

Ce n'était pas un silence de paix, ni un silence imposé. C'était un silence inhabituel, presque inquiet, un silence qui cherche ce qui manque. Depuis la mort d'Anna, depuis la disparition de Martin et Lily, les couloirs sonnaient plus creux, les murs plus hauts. Les portes s'ouvraient sans but. Les pièces paraissaient trop grandes, trop pleines d'échos. Le jardin, lui aussi, semblait

immobile. Même les oiseaux y chantaient autrement. Le père de Nadia passait de plus en plus de temps dans son bureau. Il y lisait des articles médicaux sans concentration, surlignait des passages qu'il oubliait aussitôt, se levait, s'asseyait, écrivait deux lignes, les raturait. Il n'avait pas reparlé du diagnostic d'Anna. Pas ouvertement. Mais sa fatigue était devenue plus profonde, plus sèche. La mère de Nadia, elle, passait plus de temps dans la cuisine. Elle cuisinait trop, pour trop de monde. Puis elle rangeait tout, sans un mot. Elle avait lavé les draps de la chambre d'Anna. Repassé les vêtements. Plié ceux de Martin. Puis elle avait refermé l'armoire, doucement, comme on referme un livre qu'on n'osera plus ouvrir. Et Nadia, elle, allait de pièce en pièce, sans direction. Elle s'arrêtait parfois dans la chambre vide. Regardait le lit défait. Regardait la petite robe de Lily qu'elle n'avait pas encore donnée. Regardait les dessins de Martin, les petits mots laissés ici ou là. Elle n'avait pas pleuré depuis deux jours. Mais elle était traversée par une sensation étrange : celle que la maison, désormais, n'était plus un refuge. Elle était un témoin. Un témoin de ce qui avait échoué, de ce qui avait été trop court. La nuit, elle descendait parfois seule dans le salon. Elle ouvrait la fenêtre. Elle écoutait les bruits du dehors. Les voitures lointaines, les oiseaux sans nom, les cloches du soir. Et elle murmurait, sans bruit :

— Où êtes-vous ?

Personne ne répondait, mais au fond d'elle, quelque chose résistait. Un fil très fin. Un espoir qui ne disait pas son nom. Elle pensait à Martin. Et elle ne comprenait pas. Qu'est-ce qui avait pu le pousser à partir ainsi ? Pourquoi n'avait-il pas eu confiance en elle ? Pourquoi ne pas l'avoir appelée, réveillée, prévenue, murmuré quelque chose ? Elle l'aurait cru. Elle l'aurait écouté. Elle l'aurait protégé. Du moins, elle le croyait. Mais il n'avait rien dit. Rien laissé. Il était parti comme on part pour toujours, comme on coupe le fil. Et elle se demandait, le cœur serré, ce qui avait bien pu se passer dans la tête d'un enfant de sept ans, pour décider de s'enfoncer dans la forêt avec sa toute petite sœur d'un an, avec une remorque, un sac, quelques restes de nourriture, et la certitude qu'il fallait fuir. Elle était stupéfaite. Plus que peinée, plus que perdue. Stupéfaite comme on l'est devant quelque chose d'inexplicable. Un monde intérieur auquel elle n'avait pas eu accès. Un monde où elle n'avait pas su entrer. Un monde que Martin avait protégé jusqu'à son départ.

Et avec cette stupéfaction, une fine douleur, sourde, intime, presque honteuse : celle d'avoir été aimée peut-être, mais pas assez pour être choisie.

Elle s'assit au bord du canapé, les mains jointes sur ses genoux. Et pour la première fois, elle se demanda si elle reverrait un jour cet enfant. Ce soir-là, alors que la maison s'enfonçait dans le silence, que les volets étaient clos et que les lampes ne diffusaient plus qu'une lumière basse et chaude, Nadia resta seule dans le salon, la nuque appuyée contre le dossier du fauteuil, les jambes repliées, les mains croisées sur son ventre. Elle n'attendait plus rien. Mais son esprit, lui, continuait de tourner. Elle se demandait ce que serait sa vie maintenant. Anna était partie. Martin et Lily avaient disparu. Et dans cette maison pleine de souvenirs trop récents, tout semblait soudain sans ancrage. Elle pensa à Peï, cette sœur d'adoption venue de si loin, pleine d'histoires, de gestes tendres, de chaleur offerte. Elle pensa à leur première rencontre, à leurs discussions tard le soir. Mais elle savait qu'elle ne la reverrait sans doute jamais. Que la vie avait refermé cette porte, doucement, mais sans appel. Elle pensa aussi à Pierre. À sa réaction floue, à son départ précipité. À son absence de questions. À son retour à Paris, comme si tout cela n'avait été qu'un épisode flou, une parenthèse dans un parcours sans détour. Il n'avait pas compris. Ou il n'avait pas voulu comprendre. Et maintenant, il était trop tard.

Nadia sentit une lassitude ancienne se glisser en elle. Pas une fatigue du corps. Une fatigue d'âme. Elle avait essayé. D'être un appui. Une amie. Une sœur. Une présence. Mais à quoi bon, si elle n'avait pas su retenir ? Si elle n'avait pas su protéger ?

Elle ferma les yeux. Et dans ce soupir qu'on pousse quand on ne sait plus où poser l'espoir, elle se dit, sans colère, mais avec une douleur nue :

— Je suis restée. Mais il n'y a plus personne à qui rester fidèle.

Et alors, la nuit l'enveloppa entièrement. Et le chapitre s'éteignit avec elle.

Chapitre 11 : Vivre autrement

Le réveil fut brutal. Martin ouvrit les yeux d'un coup, comme tiré d'un rêve trop dense, trop plein, dont les dernières images s'évanouissaient déjà dans l'ombre du toit végétal. Il se redressa, haletant, le cœur battant sans raison, la respiration encore prise dans un filet invisible de nuit et de mémoire. Il mit quelques secondes à comprendre qu'il n'y avait ni danger, ni cri, ni menace. Il n'était pas à Paris, ni à Compiègne, ni dans le lit de sa mère, ni même dans un rêve. Il était ici. Dans cette cabane. Sous ce toit de fougères tressées. Allongé sur cette couche souple faite de mousse, de tissu et de couvertures rapiécées. Lily dormait toujours. Son petit corps roulé contre le sien, sa joue chaude posée contre le tissu rêche de la couverture, un souffle court et régulier glissant de ses lèvres entrouvertes. Ses doigts serraient encore le jouet de bois que Gros Bouton lui avait donné la veille. Elle semblait bien. Ancrée. Entière.

Martin se laissa retomber un instant, le regard fixé sur le plafond fait de branches fines et de feuilles entrelacées. La lumière passait à peine entre les interstices, mais déjà, quelque chose dehors avait changé. Le jour s'était levé, mais il ne s'imposait pas. Il s'étirait lentement, en silence, comme si la forêt ne voulait pas déranger ceux qu'elle avait choisis de garder. Il resta là, encore, écoutant. Un frottement. Des pas feutrés sur la terre. Un craquement discret, comme une brindille qu'on déplace. Et puis, des voix. Douces. Fragmentaires. Des mots qu'il ne comprenait pas mais qui n'avaient rien de menaçant. Une sorte de langage basse température, tissé de gestes plus que de sons, de regards échangés dans l'ombre des cabanes. Les enfants étaient déjà éveillés. Il se leva doucement. Il posa une couverture légère sur Lily, replaça le jouet dans le creux de sa main. Puis il enfila son pull, ses chaussures, et sortit. La brume s'était installée sur la clairière comme un voile flottant. L'humidité couvrait tout : les pierres, les cordes tendues entre les arbres, les feuillages, les bords des cabanes. Une lumière pâle s'écoulait entre les troncs, non pas en rayons francs, en nappes, comme de la poussière liquide. Le monde semblait suspendu. Flou. Presque irréel. Martin marcha lentement. Hugo, accroupi près d'un tronc, taillait une branche à l'aide d'un petit couteau. Il avançait par gestes lents et précis, concentré, comme s'il sculptait quelque chose d'important sans que personne n'ait besoin de comprendre quoi. Il leva à peine les yeux quand Martin passa. Il hocha simplement la tête. C'était assez.

Un peu plus loin, Gros Bouton était assis devant une caisse en bois, le dos rond, triant une collection improbable d'objets : bouchons, morceaux de corde, cailloux plats, bouts de métal, coquillages. Il classait, inspectait, rangeait. À côté de lui, deux pots remplis de boutons multicolores brillaient sous la lumière du matin. Il tourna légèrement la tête, offrit à Martin un sourire sans mot, puis replongea dans son tri. P'tite Liane grimpa, pieds nus, le long d'un tronc voisin. Elle ne le vit même pas passer. Ou peut-être faisait-elle semblant. Vincent, adossé à un rocher, dessinait sur un morceau d'écorce. Jean remplissait un récipient d'eau chaude au-dessus des braises d'un feu très bas. Tous étaient là, présents sans envahir.

Il n'y eut pas de "bonjour". Pas d'accueil appuyé. Seulement ces regards légers, ces hochements de tête, ces silences qui ne demandent rien, mais qui disent : tu peux être ici. Martin s'assit un peu à l'écart, contre un tronc recouvert de mousse. Il laissa le brouillard glisser sur ses bras, sentit l'odeur de la forêt trempée, des feuilles encore tièdes de la nuit. Il regarda les gestes des autres. Et pour la première fois depuis des semaines, il ne sentit aucune urgence d'exister. Juste l'impression d'avoir franchi une porte. Et derrière lui, le monde entier était resté à distance.

Le feu du matin était petit mais vivant, nourri avec soin par Jean, dont les gestes étaient mesurés, presque sacrés. Les braises rougeoyaient encore sous les cendres grises, et sur les pierres chaudes, un récipient en métal cabossé laissait s'échapper une vapeur fine, régulière. L'air sentait les feuilles mouillées, mais aussi quelque chose d'autre : un parfum discret, doux, presque épicé, que Martin ne connaissait pas. Il resta à distance un instant, regardant les mouvements des enfants autour du feu.

Lily était réveillée. Elle marchait à pas incertains, sa couverture sur les épaules, le jouet en bois toujours dans une main. Elle avait trouvé un petit bâton qu'elle tapotait contre le sol. Elle ne parlait pas, mais ses yeux brillants suivaient tout. Chaque geste, chaque objet, chaque branche qu'on tirait, chaque fruit qu'on épluchait devenait pour elle matière à exploration.

P'tite Liane l'observait du coin de l'œil, perchée sur une racine noueuse. Elle ne disait rien, mais un sourire naissait dans le pli de sa joue. P'tit Bouton, lui, s'approcha en traînant ses pieds dans les feuilles, marmonna quelque chose qu'on ne comprit pas, puis tendit une main maladroite vers Lily.

— Tu peux venir dans ma cabane. Juste un moment. Pas longtemps. Faut pas tout déranger non plus.

Il avait dit ça d'un ton bourru, presque grognon, mais ses yeux cherchaient l'accord de la fillette avec une intensité tremblante. Lily le regarda, ne répondit pas, mais elle s'approcha, comme si cela suffisait.

Gros Bouton sortit d'un sac des croûtes de pain. Il les déposa dans un tissu propre, au bord du feu. P'tite Liane ajouta une poignée de baies séchées dans une écorce creuse. Jean, enfin, versa dans de petits gobelets en bois la décoction qu'il avait préparée, une eau sombre, fumante, au parfum doux-amer.

Martin les regardait faire. Personne ne l'avait invité à s'asseoir. Personne ne l'avait repoussé. Alors, il avança doucement. Il s'accroupit au bord du cercle. On lui tendit un morceau de pain. Puis un gobelet. Puis une baie noire qu'il goûta du bout des dents. Le goût était âpre, presque terreux, mais il mâcha lentement, sans grimacer.

Lily vint s'installée près de lui, mordit dans la croûte, fit une grimace, puis sourit. Elle tapota le gobelet, le fit glisser sur le sol, rit toute seule de son bruit mat. Puis elle goûta la décoction. Et ne dit rien. Mais elle reposa le gobelet avec précaution, comme on range quelque chose de rare.

Autour du feu, les enfants mangeaient. Pas vite. Pas lentement. Comme on respire. Jean regardait Martin. Il ne souriait pas. Mais il tendit à Lily une autre baie, qu'il avait mise de côté. Elle la prit, la tourna entre ses doigts, puis la posa sur sa langue avec sérieux.

Martin, lui, regardait leurs gestes. La façon dont ils pliaient le tissu, dont ils partageaient sans compter, dont ils ne réclamaient rien en retour. Il nota le mouvement de la main de Hugo pour écraser les feuilles dans la tisane, la manière dont Gros Bouton posait chaque objet à la même place chaque matin. Et sans le savoir, il apprenait. Il remercia d'un regard, discret, mais franc. Il avait compris. Ici, on disait peu, mais on comprenait vite. Et dans ce cercle matinal autour du feu, quelque chose venait de se sceller. Ils n'étaient plus ceux qui venaient d'arriver. Ils étaient ceux qui avaient partagé le pain du matin.

Le feu finissait de fumer, le petit déjeuner s'était dissous dans la lumière, les enfants s'étaient dispersés lentement, chacun vers ses gestes du matin. Jean vérifiait les braises, Hugo rassemblait des outils, Gros Bouton emportait ses boîtes plus loin dans la clairière. Vincent, déjà, s'était assis un peu à l'écart pour tracer des lignes sur un morceau d'écorce, et P'tite Liane avait disparu dans les hauteurs.

Martin observait sans bouger. Lily, elle, ne tenait pas en place. Elle s'était levée, un peu après les autres, d'abord restée contre Martin, adossée à lui, le jouet de bois entre les mains. Puis, sans un mot, elle s'était levée et avait commencé à marcher. Sans but. Sans inquiétude. Elle allait à petits pas. Elle s'approcha d'abord de Jean, qui la vit venir, mais ne dit rien. Il baissa la tête, sourit légèrement. Lily s'arrêta devant lui, leva les bras. Il hésita un instant, puis la souleva, brièvement, la posa sur son genou, l'enlaça un instant. Elle posa sa tête contre son épaule, sans bruit. Puis redescendit, et continua sa route. Elle fit le tour de la clairière. À Hugo, elle montra un bâton, tendu droit devant elle, comme pour l'aider. Il lui tapota la tête avec tendresse, puis reprit son travail. À P'tit Bouton, elle glissa un doigt dans la manche de son pull, le regarda droit dans les yeux. Il fronça les sourcils, puis lui tendit son coussin, qu'elle toucha du bout du nez, avant de lui souffler un rire silencieux. Il détourna le regard, mais ses joues étaient rouges. À Gros Bouton, elle tendit le jouet qu'il lui avait donné, comme pour lui montrer qu'elle le gardait toujours. Il ouvrit les bras sans un mot, et elle s'y glissa une seconde. Même Vincent, pourtant toujours silencieux, se laissa approcher. Elle s'assit à côté de lui, sans rien dire. Elle regarda ce qu'il dessinait, puis traça à son tour une ligne du doigt sur le sol. Une spirale. Il la regarda, puis hocha très lentement la tête. Elle passa ensuite devant les cabanes, une à une. Elle frôla les tissus suspendus, posa une main sur l'écorce d'une paroi, cueillit une feuille au passage. Elle ne cherchait pas à comprendre. Elle habitait déjà. Puis, après ce lent tour, elle revint vers Martin, s'installa à côté de lui, son jouet contre la joue, ses jambes croisées, et s'adossa contre son bras sans le regarder. Martin ne dit rien. Il savait qu'il n'avait pas besoin de mots. Elle avait fait ce que lui n'avait pas encore osé faire : s'approcher, toucher, être vue, être aimée, sans explication, sans crainte. Il baissa la tête, caressa doucement ses cheveux. Et dans cette lumière pâle de matin, la forêt sembla, l'espace d'un instant, retenir son souffle.

Ils étaient rassemblés sans y penser, comme cela arrivait souvent à certains moments du jour, autour du feu ou dans les intervalles de lumière entre deux tâches. Les cabanes avaient retrouvé leur calme, et chacun occupait une place, assis sur une pierre, une souche, ou dans l'herbe tiède. Martin s'était joint à eux sans bruit, Lily toujours contre lui, mi-somnolente, le jouet de bois dans la main. Il écoutait les bruits de la forêt, les oiseaux, le vent dans les feuilles hautes. Il écoutait aussi les respirations autour de lui, les raclements de gorge, les petits mots échappés. Il regarda chacun. Les visages étaient jeunes, mais usés par autre chose que le temps. Ce n'était pas la fatigue. C'était la durée, cette chose qu'on ne sait pas mesurer quand on est enfant, mais qui marque les corps comme une saison installée trop longtemps. Et alors, dans ce silence mouillé de mousse et de feu, il posa sa question.

Il ne regardait personne en particulier. Il parlait pour tous, ou pour l'espace entre eux.

— Depuis quand... vous êtes ici ?

Un vent plus frais passa dans les arbres. Personne ne répondit d'abord. Pas par refus. Par lenteur. Puis Jean, sans lever la tête :

— Moi, c'était après l'hiver des grands rhumes. J'avais sept ans. Je crois.

P'tit Bouton grogna :

— Moi, je n'ai pas compté. J'ai laissé tomber. J'étais petit. J'ai oublié.

Gros Bouton leva les yeux au ciel, réfléchit longtemps, puis dit :

— J'ai trouvé un bouton un jour de pluie. C'est ce jour-là que je suis resté. Avant, c'est flou.

P'tite Liane, accrochée à la branche basse d'un hêtre :

— Je suis tombée ici. C'est la forêt qui m'a rattrapée. Alors je suis restée.

Hugo souffla :

— Je suis venu avec mon frère. Mais il est reparti. Moi, je suis resté.

Vincent traça un cercle dans la terre. Puis une flèche. Puis rien. Grenouille, qui était là aussi, dit doucement :

— Il y a ceux qui sont partis. Il y a ceux qu'on n'a pas revus. Il y a ceux qui sont là depuis longtemps, et ceux qui viennent d'arriver. Mais la forêt ne demande pas de papiers.

Martin hocha lentement la tête. Il comprenait. Ou plutôt, il acceptait de ne pas tout comprendre. Ce n'était pas une colonie. Ce n'était pas une famille. Ce n'était pas une secte, ni une bande. C'était un refuge. Un endroit où l'on ne pose pas trop de questions. Ou bien on les pose doucement. Et les réponses viennent, parfois par les gestes, par les nuits ou par le silence. Lily ouvrit les yeux, regarda Martin, puis regarda autour. Son regard disait : nous sommes là. Et Martin, pour la première fois, sentit qu'il pouvait rester.

Ils restaient là, ensemble, autour du feu presque éteint, les jambes croisées, les bras sur les genoux, les yeux dans la mousse, dans le ciel, dans les gestes des autres. Le jour avançait doucement entre les branches hautes, dessinant des ombres longues, mouvantes, sur les parois des cabanes. Martin gardait Lily contre lui. Elle s'était assoupie de nouveau, sa tête tombée contre sa clavicule, les doigts crispés autour d'un pan de sa chemise. Il regardait les enfants. Il regardait leurs vêtements rapiécés, leurs pieds nus, leurs mains tachées de terre, et pourtant si propres dans leurs gestes, si justes. Il regardait les visages. Il écoutait les silences. Il sentait l'espace respirer entre eux. Et alors, il leva les yeux. Il regarda Grenouille, puis Jean, puis les autres sans les nommer. Et il demanda :

— Est-ce qu'on peut rester, Lily et moi ?

Sa voix n'était pas forte. Elle ne tremblait pas non plus. Elle venait d'un endroit très profond, celui où la peur a déjà reculé, et où seule la vérité subsiste. Il n'y eut pas de réponse. Mais il n'en attendait pas vraiment. Un silence s'étira. Non pas un silence d'hésitation. Un silence d'accord. Jean regarda Vincent. Vincent haussa imperceptiblement les épaules, les yeux toujours sur son dessin. Gros Bouton tendit à Martin un fruit sec qu'il avait gardé dans sa poche. P'tit Bouton s'éloigna en grommelant, mais pas trop loin. Hugo fit un nœud à une corde, le lui tendit. P'tite Liane descendit d'un arbre, déposa une plume devant Lily, sans commentaire. Et Grenouille dit seulement, d'une voix calme :

— Tu es déjà là. Tu poses la question, mais la forêt, elle, a déjà répondu.

Martin baissa la tête. Il ne sourit pas. Mais dans son ventre, quelque chose se détendit. Comme un fil noué trop longtemps. Comme un souffle retenu depuis des jours. Il regarda Lily. Et il se dit : « *Elle est chez elle, maintenant.* » A cet instant, Grenouille commença à chanter, un petit chant que tous les enfants des bois prirent en cœur, sauf Lily et Martin qui ne le connaissait pas :

(chantée lentement)

*Je ne sais pas où je suis né,
Mon papa, je ne l'ai pas connu,
Ma maman, je m'en rappelle plus,
Mais la forêt m'a reconnu.*

*Ici, on vit heureux,
On a des copains,
On a de quoi manger,
Des cabanes, des matins.*

*Bien sûr l'hiver, c'est plus dur,
Faut se tenir chaud sous les murs,
Mais on connaît les feux, les mousses,
Et le silence qui nous pousse.*

*Moi, ce que je préfère, c'est le printemps,
Quand la clairière devient chant,*

Quand les ruisseaux reviennent courir,

Et que les arbres savent sourire.

On dort ensemble, on rêve pareil,

On parle au vent, on suit les abeilles,

On a pour mère la lumière,

Et pour père, le bois qui respire clair.

On a pas d'horloge, pas de règles,

Pas de maîtres, pas de chaînes,

Mais des yeux qui savent attendre,

Et des bras pour se comprendre.

Je ne sais pas où je suis né,

Mais ici, je peux rester.

Maintenant Martin allait devenir un enfant des bois.

Chapitre 12 : Le temps des bois

Le temps passa, mais il ne fut jamais mesuré. Il n’y avait pas de calendrier dans la clairière, pas de numéros, pas de cases à cocher, pas de jours à attendre. Il y avait la forêt. Et la forêt, elle, parlait en feuilles, en mousses, en bourgeons, en odeurs de terre plus ou moins lourdes. Quand le vent devenait doux et chargé de parfums nouveaux, les enfants savaient que les premières feuilles allaient apparaître, tendres, presque transparentes. Martin apprenait alors à reconnaître les jeunes pousses de sureau, les tiges de pissenlit que l’on pouvait croquer, les premières traces d’animaux sur les sentiers encore humides. Hugo lui montrait comment poser une main à plat contre l’écorce d’un arbre pour sentir la montée de la sève. Lily suivait P’tite Liane dans les arbres, comme un petit oiseau à la traîne d’un plus grand. Elle ne parlait pas beaucoup, mais elle imitait tout, avec une précision presque magique. Elle sautait, rampait, glissait dans les cachettes de fougères, riait sans bruit, tombait souvent, se relevait toujours.

Quand l’été s’installait, le soleil perçait plus longtemps entre les feuilles. La clairière devenait lumineuse, vibrante. Les enfants se baignaient dans une eau tiède, dormaient parfois dehors, à même la mousse, les bras repliés derrière la tête. Les jours étaient pleins de lumière et de bruit. Martin fabriquait de petites choses : des arcs, des paniers, des cordes tressées. Lily apprenait à chanter les refrains des enfants des bois, à sa manière, avec des mots qui n’étaient pas toujours les bons, mais avec une justesse d’intonation désarmante.

Puis venait l’automne, et avec lui, le lent repli. Les feuilles devenaient plus épaisses sous les pas, les couleurs plus graves, les sons plus rares. Les cabanes étaient réparées, consolidées, les réserves cachées sous la terre. Martin apprenait à poser des collets, à protéger les aliments de l’humidité, à reconnaître les champignons comestibles. Il se montrait sérieux, concentré, comme si chaque geste devait porter son poids. Lily ramassait les choses, les classait, les cachait dans ses petites boîtes de mousse : graines, cailloux, plumes.

Quand l’hiver arrivait, il n’était pas accueilli avec crainte, mais avec gravité. On ne parlait pas plus, mais on dormait plus près les uns des autres. Le feu restait allumé plus longtemps. On partageait les peaux, les couvertures, les histoires. Les plus petits étaient installés au centre des cercles, protégés par les plus grands. Martin, désormais, faisait partie des grands. Il connaissait les signes du gel, la manière dont la forêt craque sous le froid, la manière dont l’eau

dort sous la glace. Lily dormait blottie contre lui, son corps plus grand, ses gestes plus assurés. Elle parlait mieux, posait des questions simples, chantait juste. Son rire était devenu plus rare, mais plus profond. Elle ne demandait rien. Elle avait tout compris.

Et chaque année, dans ce cycle sans chiffre, la forêt les reprenait, un peu plus. Chaque feu allumé. Chaque pluie recueillie. Chaque trace laissée dans la boue. Chaque mot chuchoté dans la brume. Les rendait plus vivants. Ils n'étaient plus des enfants perdus. Ils étaient des enfants devenus arbres.

La brume était basse, presque collée au sol, et l'air avait une densité étrange, comme s'il fallait pousser les pas pour avancer. Les enfants étaient dispersés, silencieux. Certains dormaient encore. D'autres commençaient déjà à s'activer près du feu, à trier les restes de la veille, à regrouper les outils. Un vent léger passait entre les troncs, soulevait à peine les feuilles mortes, faisait chanter les cordes tendues entre les branches.

Jean s'approcha de Martin sans prévenir. Il ne parlait jamais pour rien. Il ne posait pas de questions. Il tendit simplement une gourde tressée de lianes et dit :

— On va chercher l'eau.

Martin acquiesça. Il prit la gourde, enfila son pull et suivit Jean à travers la clairière. Hugo les rejoignit un peu plus loin, portant un seau en bois et un long bâton. Il marchait devant, comme s'il connaissait chaque racine. Ils sortirent du camp sans bruit. Le sentier serpentait entre les arbres, s'enfonçait dans un sous-bois plus sombre. Martin n'avait jamais été aussi loin. Il regardait tout. Les traces sur le sol. Les plantes accrochées aux rochers. Les champignons mous qui poussaient à l'abri des souches. Hugo s'arrêta devant une pierre plate recouverte de mousse. Il la dégagea d'un coup sec, révélant un petit bassin naturel, alimenté goutte à goutte par une rigole de pierre. L'eau était limpide, fraîche, immobile.

— C'est de la pluie, dit Hugo en montrant la rigole. On l'a détournée d'un tronc. Elle tombe ici. Pas tous les jours, mais assez souvent. Suffisamment.

Jean s'agenouilla, remplit la gourde sans rien renverser. Il en tendit une à Martin, qui fit de même, concentré, appliqué. Il ne voulait pas échouer. Pas devant eux. Hugo désigna ensuite une série de feuilles.

— Celles-là, tu peux les mâcher quand tu as soif. Elles tiennent un moment dans la bouche. Celles-là, jamais. Même pas toucher. Elles brûlent.

Martin observa. Il répéta les gestes. Il toucha du bout des doigts, puis s'essuya la paume sur son pantalon. Ils restèrent là un moment. Jean ramassa des pierres, Hugo coupa deux tiges qu'il glissa dans son sac. Personne ne parlait vraiment. Mais tout se transmettait. Par les mains. Par les regards. Par le silence. Sur le chemin du retour, Martin demanda doucement :

— Et si l'eau gèle, en hiver ?

Jean répondit, sans se retourner :

— On la fait fondre. Ou on cherche sous les racines.

Hugo ajouta :

— On ne manque jamais.

Quand ils revinrent à la clairière, le jour était monté. La brume se dissipait. Les enfants bougeaient. Martin aida à couvrir le feu. Il rangea les réserves. Il déroula un tissu pour trier les provisions. Il savait maintenant. Ce n'était pas du jeu. C'était de la vie. Et il en faisait partie. Le temps ne passait pas ici comme ailleurs. Il n'avait pas d'aiguilles, pas de carillons. Il se mesurait autrement : à la longueur de l'ombre d'un arbre, au son que faisait la terre sous les pas, à l'épaisseur du vent dans les branches. Chaque saison apportait ses signes, non pas brusques, mais progressifs, comme des soupirs étirés.

Quand le printemps revenait, les gestes redevenaient souples. Les enfants retiraient peu à peu les couches de vêtements, lavaient les couvertures à l'eau claire, laissaient sécher les habits sur les cordes tendues entre les arbres. Martin sentait son corps s'alléger. Il courait davantage, portait plus lourd, sautait les troncs sans peur. Il connaissait les chants des oiseaux, les horaires invisibles des insectes, la façon dont la lumière tournait dans la clairière. Il parlait peu, mais ses mains savaient. Lily, elle, ne cessait de grandir. Elle avait sa propre cabane maintenant, toute proche de celle de Martin. Elle y dormait seule parfois, mais revenait souvent se glisser à ses côtés. Elle savait grimper dans les filets de corde, remplir une gourde, identifier les feuilles bonnes à mâcher. Elle racontait des histoires inventées, parfois longues, parfois

absurdes, que Vincent écoutait sans jamais la corriger. Elle parlait aussi aux plus jeunes, ceux qui arrivaient en pleurs ou en silence. Elle ne leur posait pas de questions. Elle s'asseyait à côté d'eux, partageait son fruit, puis partait en courant. Et cela suffisait.

L'été, tout devenait plus intense. Le feu était rare, remplacé par la chaleur accumulée dans les pierres. On mangeait plus tard, on marchait plus loin. Martin connaissait à présent les chemins secrets qui menaient aux sources, aux grottes fraîches, aux vieux arbres creux où l'on pouvait dormir en cas de pluie. Il avait fabriqué une longue corde tressée pour hisser les réserves dans les branches. Il savait réparer un toit troué, soigner une piqûre, tisser une liane en corde fine. Il s'éloignait parfois seul, pas longtemps, mais suffisamment pour éprouver l'espace. Et Lily, derrière lui, la suivait comme une ombre heureuse. Puis venait l'automne, et la forêt changeait de voix. Elle devenait grave. Plus lente. Plus lourde. Les feuilles tombaient, tapissaient les sentiers, changeaient les sons des pas. On réparait les cabanes, on doublait les couches de mousse dans les couchettes. On stockait les baies, les racines, les morceaux de viande séchée dans des sacs enterrés. On vérifiait les outils, on affûtait les lames. Martin s'occupait des plus jeunes, les guidait dans les premières tâches, leur montrait comment laver les ustensiles dans l'eau froide sans gaspiller, comment tendre un piège simple pour les petits animaux. Il ne parlait pas fort. Il expliquait en montrant. Il faisait confiance aux regards.

Lily chantait les chansons des bois. Elle en inventait d'autres. Elle dessinait sur les troncs, sur les pierres, sur les feuilles mortes. Des cercles. Des visages. Des chemins.

Quand l'hiver arrivait, tout se resserrait. Les enfants dormaient groupés. On cousait les vêtements déchirés. On mangeait moins, mais ensemble. Le feu devenait centre. Il fallait veiller, alimenter, protéger. Martin savait reconnaître la glace sur les branches avant même de la voir. Il devinait la neige. Il savait quand le vent allait tourner. Il écoutait tout. Il avait vieilli, sans devenir adulte. Juste en devenant plein de forêt.

Lily dormait souvent la tête sur ses genoux, les cheveux emmêlés. Elle rêvait parfois tout haut. Elle parlait de cabanes volantes, d'oiseaux qui savaient lire, de mamans invisibles qui veillaient dans les arbres. Martin écoutait toujours. Et dans le silence de certains soirs, quand la forêt se taisait sous la neige, quand les flammes dansaient doucement, il savait qu'ils avaient trouvé un monde. Pas un monde parfait. Pas un monde facile. Mais un monde à eux.

Ce fut une pensée brève, presque glissée entre deux gestes. Martin était assis au bord de la clairière, les mains occupées à tresser une corde avec des lianes sèches. Le soleil était doux. L'air sentait la fougère tiède et la cendre froide. Lily, plus loin, riait avec P'tit Bouton, essayant de marcher sur une souche sans tomber. Et soudain, la pensée le traversa. Comme un fil oublié qui se tend tout à coup : Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas pensé à sa mère. Il resta figé. Ses doigts s'arrêtèrent dans leur mouvement. Il ne se souvenait plus du dernier rêve où elle était apparue. Ni du dernier moment où son visage lui était venu spontanément à l'esprit. Elle n'était pas absente. Mais elle était loin. Recouverte par les jours. Par les gestes. Par la forêt. Et cela lui fit peur. Il se demanda si c'était pareil pour Lily. Elle parlait rarement d'Anna. Parfois, un mot. Un geste. Un nom murmuré. Mais rien de plus. Était-ce parce qu'elle était trop petite ? Ou parce qu'elle aussi sentait que le monde ici avait pris toute la place ? Il regarda autour de lui. Jean ramassait du bois. Gros Bouton riait avec Hugo d'une trouvaille étrange. P'tite Liane chantonnait en grimpant dans un arbre. Est-ce qu'ils y pensaient, eux aussi ? À leurs parents. À leur vie d'avant. À ce qui avait été brisé. Ou bien avaient-ils, comme lui, laissé le passé se tapir dans une pièce fermée, sans plus jamais en pousser la porte ? Il aurait voulu poser la question. Mais il ne savait pas comment. Et il craignait le silence en retour. Ou pire : d'une réponse trop simple. Alors il se leva. Il marcha un peu, jusqu'au bord de la forêt. Il posa la main contre l'écorce d'un arbre. Il ferma les yeux. Et là, dans l'ombre du tronc, il murmura :

— Maman.

Juste ce mot. Pas pour qu'elle entende. Mais pour ne pas l'oublier tout à fait.

Un matin, sans prévenir, Grenouille s'approcha de Martin alors qu'il repliait un filet de corde à l'ombre des grands hêtres. Il posa une main sur son épaule, légère, presque absente, et dit seulement :

— Viens.

Martin ne posa pas de question. Il suivit.

Ils marchèrent longtemps. Plus loin que les sentiers habituels. Plus loin que les cabanes, que les filets d'eau claire, que les souches creuses et les points d'observation. Ils traversèrent un sous-bois plus épais, humide, couvert de feuilles mortes. Puis un passage presque invisible entre deux troncs noueux. Le silence devenait plus dense. La lumière changeait de texture. Elle n'était plus dispersée, elle semblait coulisser doucement entre les branches, comme un souffle ancien. Grenouille avançait d'un pas calme, comme s'il savait chaque racine, chaque courbe de terrain, chaque tache de mousse. Martin suivait. Sans peur. Mais avec cette sensation étrange que quelque chose allait changer. Que ce qu'il allait voir, il ne s'oublierait jamais. Et soudain, ils y furent. La forêt s'ouvrit sans bruit. Devant eux, un cercle parfait de très vieux arbres. Hauts. Immenses. Serrés comme une assemblée silencieuse. Le sol y était lisse, tapissé d'une mousse dense et sombre, sans aucune ronce, sans aucune feuille morte. Comme si rien ne tombait ici. Comme si tout était retenu. Au centre, rien. Pas de pierre. Pas d'objet. Pas de feu. Juste un vide. Un vide qui pesait. Un vide qui regardait. Grenouille s'arrêta. Il ne posa pas le pied dans le cercle. Il dit simplement :

— C'est le lieu. Le cœur.

Martin ne bougea pas. Il regardait.

— On y vient une fois. Ou plusieurs. Parfois jamais. Mais si on entre, on sait. On sait qu'on a changé.

Martin demanda :

— Tu es déjà venu ?

Grenouille hocha lentement la tête.

— Une nuit. Il pleuvait. Je n'ai pas compris. Mais après, j'ai su que je resterais ici.

Martin fit un pas en avant. Il sentit quelque chose dans l'air. Une densité. Une résistance. Pas une peur, non. Une présence. Il s'arrêta. Il regarda longtemps. Le cercle ne l'appelait pas. Pas encore. Et cela, Grenouille le comprit. Il ne dit rien. Il posa simplement une main sur l'arbre le plus proche.

— Ce sera là. Quand tu seras prêt.

Martin acquiesça. Puis, sans un mot, ils repartirent. Et la forêt referma le cercle derrière eux. Sans trace. Sans bruit. Comme un secret gardé.

La nuit tombait plus tôt ces temps-ci. Le vent s'était épaissi, chargé de feuilles mortes, de brouillard, d'odeurs de bois détrempé. Les enfants dormaient les uns contre les autres, dans les cabanes adossées aux troncs. Dans celle de Martin et Lily, le feu avait été éteint depuis un moment. Seules les braises rougissaient encore par intermittence, projetant sur le mur des ombres fugaces. Martin était éveillé. Il l'était souvent, à cette heure. Lily dormait contre lui, recroquevillée, une jambe passée sur la sienne, sa respiration profonde et régulière, ses doigts fermés sur un pan de couverture. Elle ne parlait pas dans son sommeil. Elle ne rêvait pas à voix haute. Elle reposait, comme un animal calme et rassasié. Martin, lui, avait sorti le carnet. Toujours avec le même soin. Il ne l'ouvrait pas vite. Il posait la main sur la couverture. Il caressait d'abord la matière, usée, râpeuse, douce aux bords. Puis il soulevait la première page. Et il regardait. Les mots étaient toujours là. Incompréhensibles. Alignées. Parfois courbées. Parfois griffées. Il les suivait du doigt. Il ne savait pas lire. Mais il savait que chaque lettre portait quelque chose. Un rythme. Une voix. Un souvenir. Il reconnaissait certaines boucles. Le "M" de Martin, tracé deux ou trois fois au fil des pages. Une date, une signature, une envolée d'écriture plus hâtive. Il ne savait pas ce que tout cela disait. Mais il sentait. Il sentait que cela lui parlait. Sans qu'il puisse encore répondre. Parfois, il croyait entendre la voix de sa mère dans le silence du carnet. Pas un mot précis. Un souffle. Une manière d'être là, malgré tout. Ce soir-là, il le referma doucement, le tint un moment entre ses bras, comme on tient un objet trop fragile pour l'abandonner mais trop précieux pour le partager. Puis, dans la nuit tiède de la cabane, il chuchota : « *Jean... Tu pourrais m'apprendre ? À lire ? Un jour ?* »

Il ne savait pas si Jean l'avait entendu. Mais dans la clairière, rien ne se perdait. Même les murmures trouvaient leur chemin. Il baissa les yeux sur Lily. Elle avait bougé un peu. Son souffle était toujours là, chaud, tranquille. Il murmura plus bas encore :

— Je vais apprendre, je te le promets.

Et il ferma les yeux. Le carnet contre son cœur. Le monde endormi autour. La forêt dehors. Et dedans, la mémoire encore vivante.

Il croyait qu'elle dormait profondément. Mais elle avait ouvert les yeux. Peut-être au son de sa voix. Ou peut-être parce que, dans ces nuits-là, Lily savait toujours sentir quand quelque chose passait. Elle ne bougea pas tout de suite. Elle resta lovée contre lui, son visage à demi caché sous une mèche de cheveux emmêlés. Puis, d'une voix pâteuse, encore frottée de sommeil :

— C'est quoi... ton livre ?

Martin tourna légèrement la tête vers elle. Il la regarda. Elle ne posait pas la question pour avoir une réponse rapide. Elle voulait savoir. Vraiment.

Il hésita un instant. Puis il cala le carnet contre ses genoux, l'ouvrit à une page au hasard. Il laissa Lily voir les lignes manuscrites, les boucles, les mots étranges.

— C'était... à maman. Avant. Elle écrivait dedans. Je crois qu'elle écrivait pour moi. Et peut-être pour toi aussi. Je ne comprends pas encore ce qu'il y a dedans. Mais je sais que c'est important.

Lily regardait les pages avec attention. Elle ne savait pas lire non plus. Mais elle observait les lettres comme des dessins. Des formes vivantes. Des chemins tracés pour être retrouvés un jour.

— Tu l'as pris ? demanda-t-elle.

Martin hocha lentement la tête.

— Le matin où... elle est morte. Avant de partir. Je savais que je devais le garder. Je ne savais pas pourquoi, mais je l'ai pris. C'est... comme une partie d'elle. Un endroit où elle parle encore. Un endroit où elle existe, un peu.

Lily ne dit rien. Mais elle posa un doigt sur la page ouverte. Juste un instant. Comme pour toucher ce qu'il restait. Puis elle referma les yeux. Et dans un souffle, presque imperceptible :

— Faut pas qu'on l'oublie.

Martin la regarda longtemps. Il murmura :

— On ne l'oubliera pas.

Et il serra le carnet contre lui. Puis Lily contre lui. Et dans cette cabane sans horloge, sans lampe, sans plafond, il sentit que le passé, le présent et l'avenir pouvaient encore tenir ensemble. Le carnet reposait sur les genoux de Martin, toujours fermé. Lily n'avait pas bougé, sa tête encore appuyée contre son épaule, ses cheveux épars, son souffle apaisé. Mais ses yeux restaient ouverts. Elle regardait le bois, les ombres projetées par les braises presque mortes. Le silence s'installait de nouveau, mais elle le brisa doucement, comme on entrouvre une porte fragile :

— Je ne m'en rappelle pas... tu sais ?

Martin ne comprit pas d'abord. Alors elle précisa, dans un murmure à peine articulé :

— Maman. Je crois que j'étais trop petite. Je sais plus sa voix. Ni son odeur. Je sais plus sa main.

Martin sentit simplement que quelque chose, là, s'effaçait encore un peu plus. Mais sans douleur. Juste... parce que le temps passe. Et que certains souvenirs ne restent que dans un seul cœur. Alors Lily ajouta :

— Mais j'aime bien quand tu parles d'elle. J'aime bien quand tu dis son nom. J'aime bien quand tu dis qu'elle chantait, ou qu'elle faisait des gâteaux, ou qu'elle écrivait. Ça me fait comme un rêve que j'aurais eu, mais oublié au réveil.

Martin ferma les yeux un instant. Il ne voulait pas pleurer. Parce que ce que disait Lily n'était pas triste. C'était juste vrai. Il caressa doucement ses cheveux, sans mot. Il sentit son front contre son cou. Et il dit seulement :

— Je continuerai.

Lily ne répondit pas. Elle s'était endormie, cette fois. Complètement. Et Martin resta là, longtemps, les yeux ouverts, le carnet près de lui, gardien d'une mémoire devenue double : celle qu'il avait vécue, et celle qu'il inventerait, doucement, pour qu'elle ait toujours une place dans le cœur de sa sœur.

Une obscurité épaisse, presque douce, enveloppait la clairière. Seules les braises dans un petit foyer central jetaient encore une lumière rouge, vacillante. Les cabanes dormaient, refermées sur les souffles et les rêves. Martin rouvrit les yeux. Il ne savait pas ce qui l'avait réveillé. Simplement... le silence. Un silence qui appelait. Il se redressa sans bruit, puis passa

doucement la main sur le carnet, avant de le glisser dans la boîte en bois qu'il gardait sous le lit de branches. Il sortit. Dehors, l'air était tendu de brume. Les hautes fougères luisaient d'humidité. Les troncs se dressaient comme des colonnes noires dans une cathédrale invisible. Il avança à pas lents. Chaque brindille craquait sous ses pieds. Mais le bruit n'était pas effrayant. C'était vivant. Il s'arrêta au centre de la clairière. Le feu dormait, lui aussi, enroulé sur lui-même comme une bête tiède. Il leva les yeux. Les branches s'étendaient au-dessus de lui comme un toit mouvant. Le vent les faisait doucement grincer, un froissement souple, ininterrompu, comme une respiration. Et soudain, il comprit. La forêt ne dormait jamais. Elle ne s'éteignait pas. Elle restait là, présente, protectrice, immense. Pas de mots pour ça. Pas de phrase. Juste cette pensée, venue comme une certitude, sans bruit :

— On est vivants.

Il resta là un long moment. Puis il rentra. Et cette fois, il dormit d'un sommeil plein, sans rêve. Sans peur.

Le vent avait changé. Il ne venait plus du sud, chargé d'odeurs de terre chaude, de fruits écrasés et d'herbe haute. Désormais, il descendait du nord en longues coulées d'air sec, traversant les branches nues avec un sifflement dur, rasant les mousses et les pierres, insinuant partout une fraîcheur qui n'était plus la douceur du matin, mais une morsure légère, tenace, continue. Dans la clairière, on avait senti venir le froid sans avoir besoin de mots. Les corps l'avaient su avant la pensée. Les gestes s'étaient adaptés d'eux-mêmes. Les couvertures sorties plus tôt, les couches épaissies, les bois ramassés en plus grande quantité, les outils resserrés près du feu. On parlait moins. On agissait. Martin, sans y penser, avait pris sa place dans ce mouvement. Il aidait les plus petits à renforcer les toits des cabanes avec des branchages serrés, ramassait les écorces pour calfeutrer les ouvertures, fixait des rideaux de toile usée autour de leurs abris, pour bloquer les courants d'air. Il connaissait maintenant les outils, les méthodes, les astuces de chacun. Et, peu à peu, les regards se tournaient vers lui. Non comme un chef, mais comme un point d'appui. Jean lui donnait parfois des tâches plus précises, presque d'adulte : vérifier les jarres d'eau, évaluer les réserves de baies séchées, répartir les couvertures restantes. Martin s'en acquittait sans rien dire, concentré, méthodique. Il ne s'en vantait pas. Il n'en tirait

ni orgueil ni fierté. Il le faisait parce qu'il était là, et que c'était nécessaire. Lily, de son côté, grandissait. Ses jambes s'allongeaient, ses gestes s'affinaient, sa curiosité se multipliait. Elle suivait toujours Martin comme une ombre tendre, mais on la voyait de plus en plus s'éloigner à petits pas, vers les autres enfants, vers les jeux de cabanes et les secrets murmurés au creux des fougères.

Elle avait maintenant une couverture à elle, une petite figurine sculptée dans un galet, un morceau de laine tricotée par Liane, un tissu doux contre lequel elle posait sa joue. Elle s'y endormait parfois seule, les paupières lourdes, les doigts encore pleins de terre ou de miel. Mais souvent, au milieu de la nuit, elle glissait hors de son lit, silencieuse, et venait se glisser contre Martin. Il ne disait rien. Il soulevait simplement un pan de la couverture. Elle s'y lovait, et reprenait son souffle régulier, tranquille, calé contre lui. Ces nuits-là, Martin restait éveillé plus longtemps. Il écoutait les bruits de la forêt, les craquements, les râles d'animaux, le vent qui passait sur les cimes. Et il pensait au froid, à leur vie ici, à ce qu'il serait prêt à faire pour la protéger, elle. Il ne se pensait pas courageux. Il ne se voyait pas fort. Mais il savait qu'il tiendrait. Jusqu'au bout.

Grenouille était accroupi au bord du feu, occupé à retourner lentement quelques châtaignes fendues dont la peau roussissait au contact des braises. La lumière tremblante éclairait son profil en creux, soulignait les rides de fatigue sous ses yeux, les mèches emmêlées qui tombaient sur son front. Il ne parlait pas, comme à son habitude. Il sentait les choses. Martin s'approcha. Il ne cherchait pas à interrompre, ni même à s'imposer. Il vint s'asseoir à côté, à une distance juste. Il garda les mains sur ses genoux, les yeux levés vers les flammes qui dansaient lentement. Le silence entre eux n'était pas vide. Il était peuplé de gestes accomplis, de mots tus depuis des jours, de regards échangés en passant. Grenouille tourna légèrement la tête. Il ne sourit pas. Il ne parla pas. Mais ses yeux, eux, rencontrèrent ceux de Martin. Et dans ce bref éclat d'attention, quelque chose bascula. C'était une reconnaissance. Discrète, presque imperceptible. Un aveu muet que le garçon n'était plus un hôte de passage. Qu'il n'était plus celui qu'il fallait encore guider, entourer, intégrer. Grenouille hocha une seule fois la tête. Très lentement. Un geste court, mais lourd de sens. Il acceptait. Ou plutôt, il constatait : Martin appartenait désormais à ce lieu. À leur rythme. À leur silence. Il avait franchi la ligne invisible entre ceux qu'on accueille et ceux qui tiennent la barque à leur tour. Martin baissa à

peine les yeux. Mais au fond de lui, il comprit. Il ressentit l'étrange densité de ce moment, comme une pierre chaude au creux de la poitrine. Il n'était plus le petit garçon des forêts, l'enfant fuyant un monde trop vaste. Il était devenu un élément du cercle. Une part du bois, du feu, de la nuit. Quand il se releva, il jeta un regard vers Lily. Puis il tourna de nouveau la tête vers Grenouille. Cette fois, ce fut lui qui hocha la tête. Comme un accord secret. Et sans un mot, il retourna à la cabane, les pas lents, assurés. Derrière lui, Grenouille souffla doucement sur la braise et murmura, très bas, comme pour lui-même :

— Ça y est. Il est des nôtres.

Chapitre 13 : Le passage de Grenouille

Il ne savait pas exactement quand cela avait commencé, ce glissement lent, doux, presque imperceptible, comme une buée qui se dissipe au matin sans qu'on la voie vraiment s'évanouir. Peut-être un jour d'automne, alors que les feuilles rousses tombaient comme une pluie légère autour des cabanes, ou peut-être au printemps, lorsque les premières primevères avaient percé la mousse et que les jours s'étaient remis à grandir. Mais ce qui était certain, c'est qu'il n'y pensait plus. Ou si peu, à sa mère.

Il y avait bien parfois, dans le silence d'un soir, au bord d'un feu mourant, un écho, une forme floue, une silhouette qui flottait au bord de sa mémoire, mais cela ne s'imposait plus avec force. Cela ne tirait plus de larmes, ni d'effroi, ni même d'images précises. Juste une douceur, peut-être. Un ancien berceement. Une chaleur perdue. Et même cela s'effaçait peu à peu. Le carnet, lui, dormait sous une planche, dans un recoin de la cabane. Il ne l'ouvrait plus. Il l'avait rangé là, un jour, sans tristesse, sans cérémonie. Il se disait qu'il y reviendrait quand il serait prêt. Mais les jours avaient filé, et il ne l'avait pas repris. Il y avait eu trop de choses à faire, trop de responsabilités, trop de chemins à tracer. La forêt ne laissait pas beaucoup de place à l'oubli, mais elle savait ensevelir le passé sous l'épaisseur des mousses. Martin avait grandi. Cela se voyait dans sa démarche, dans la façon dont il portait les seaux d'eau, dans ses épaules plus larges, dans son regard plus profond. Il parlait peu, mais quand il parlait, les autres enfants l'écoutaient. Il avait appris à construire, à réparer, à distinguer le vrai froid du froid passager, à reconnaître la pluie avant qu'elle n'arrive. Il savait comment lire les traces au sol, comment éviter les trous d'eau gelés, comment placer les pierres pour un feu discret. Et Grenouille l'observait. Plus que les autres. Depuis des mois, sans rien dire, il le suivait du regard, attentif, silencieux. Il n'était pas beaucoup plus âgé que lui, mais il portait une autorité tranquille, étrange, faite d'ombre et d'habitude. Il connaissait tous les arbres, toutes les saisons. Et surtout, il savait écouter la forêt. Ce jour-là, Martin s'était levé avant les autres. Il avait marché seul jusqu'au ruisseau, les pieds nus dans l'herbe encore couverte de rosée. L'eau courait entre les pierres avec un bruit limpide. Il s'accroupit, but, puis resta là, les mains posées sur les genoux, le regard perdu dans les reflets mouvants. Il ne pensait à rien de précis. Il se laissait porter par la fraîcheur du matin, par la lumière pâle qui filtrait à travers les branches.

Quand il se retourna, Grenouille était là. Debout. Immobile. Il ne disait rien. Martin était habitué à sa présence discrète, à ses silences plus éloquents que bien des discours. Ils restèrent ainsi un moment. Puis, ils prirent le chemin du retour, ensemble. Leurs pas étaient calmes, accordés, posés. Quelque chose avait changé. Et Martin, sans encore savoir pourquoi, sentait que ce changement portait un poids particulier, quelque chose qui allait se transmettre. Mais il ne demanda rien. Pas encore. Il savait attendre. Et la forêt, elle aussi, savait parler à ceux qui n'avaient plus besoin de poser de questions.

Un matin sans brume, un de ces jours de fin d'été où la lumière semble descendre tout droit du ciel, sans filtre, avec une clarté si nette qu'on distingue chaque nervure sur les feuilles, chaque écorce fendue, chaque poussière suspendue dans l'air. Grenouille avait demandé à Martin de le suivre, d'un simple signe de la main. Il n'avait rien précisé. Il ne précisait jamais. Mais Martin savait, d'un instinct ancien, que cela importait. Ils avaient quitté la clairière par le petit sentier du nord, celui qu'on ne prenait presque jamais, parce qu'il s'effaçait vite sous les ronces et les mousses épaisses. Grenouille marchait devant, le dos droit, une branche à la main. Martin suivait, concentré, observant les traces, les coupes dans les fougères, les signes infimes d'un passage invisible. Ils ne parlèrent pas pendant longtemps. Puis, après avoir contourné un tronc renversé, Grenouille s'arrêta près d'un saule aux longues racines. Il se tourna.

— Tu sais comment on allume du feu sous la pluie ? demanda-t-il simplement.

Martin hésita. Il connaissait quelques techniques, mais il n'était sûr de rien.

Grenouille ne le laissa pas répondre. Il s'accroupit, montra la mousse sèche au creux d'un arbre, le bois tendre sous une écorce, l'abri naturel formé par deux pierres. Il fit tout avec lenteur, comme s'il enseignait à un aveugle. Chaque geste était précis, sans théâtralité. Il montrait. Il faisait. Et Martin, absorbé, répétait, imitait, ajustait.

— Ce n'est pas la flamme qui compte, dit Grenouille en regardant les premières braises. C'est ce qui reste quand elle s'éteint. La trace. La chaleur. La mémoire.

Il ne parlait pas seulement du feu. Et Martin le comprit. Ce jour-là, ils passèrent des heures ensemble. Ils ramassèrent des plantes, repèrent un ancien terrier, testèrent la profondeur d'un puits d'eau formé dans la roche. Grenouille expliqua comment lire la direction du vent sans bouger, comment reconnaître une menace sans voir ni entendre. Il lui montra aussi comment réparer un filet, comment poser un piège, comment attraper une luciole sans l'éteindre. Mais surtout, il lui montra comment rester invisible. Comment respirer avec la forêt, ne faire qu'un avec elle. Ne pas imposer sa présence. Ne jamais forcer le silence. Martin écoutait, buvait les mots, les gestes, les silences. Grenouille ne disait jamais « tu dois ». Il disait : « Voilà comment je fais. À toi de voir. » Et dans cette manière de transmettre, il y avait un respect immense. Pas d'autorité imposée. Juste une passation. Un passage de lumière d'une main à une autre. Le soir venu, de retour à la clairière, Grenouille posa la main sur l'épaule de Martin. Un contact bref, solide.

— C'est toi, maintenant.

Et il partit s'asseoir un peu à l'écart, les yeux perdus dans le feu. Martin resta debout longtemps. Il sentait que quelque chose avait basculé. Ce n'était pas un fardeau. C'était une direction. Il n'était plus seulement un enfant recueilli. Il devenait, à son tour, un veilleur.

Il y avait dans la manière de Grenouille une sagesse sans âge, un calme animal, ancien, qui ne s'expliquait pas mais se sentait, au creux du silence, entre deux feuilles, dans le battement des cœurs ralentis. Il n'était jamais pressé, jamais direct. Il préférait attendre que les choses mûrissent. Et Martin, enfant silencieux et vif, écoutait comme on écoute une rivière en crue : sans tenter de tout saisir, mais en s'en imprégnant. Ils partaient tôt, souvent à l'aube, quand le ciel était encore laiteux, que les feuillages buvaient la rosée à même l'air. Parfois, ils prenaient la même direction que la veille, sans un mot d'explication. D'autres fois, Grenouille bifurquait, changeait brusquement de sentier, disparaissait entre deux troncs. Martin suivait toujours.

Ils ne parlaient pas beaucoup. À peine un mot, parfois une phrase. Mais tout était dit dans les gestes. Grenouille montrait du doigt une tige, effleurait une feuille, brisait un rameau, humait la pulpe verte. Il posait dans la paume de Martin des fragments d'écorce, des baies noires, des racines odorantes. Il enseignait la différence entre ce qui soigne et ce qui tue, entre l'infusion et le poison, entre ce qu'on cueille au matin et ce qu'on ne touche qu'au crépuscule.

Un jour, au bord d'une clairière, il creusa un trou peu profond avec ses doigts, en retira de la terre sombre, humide, et murmura simplement :

— Ici, tu peux nettoyer une plaie. Là, tu la condamnes.

Et Martin regarda cette terre, la respira, s'en souvint. Le camouflage aussi devint une leçon quotidienne. Se fondre dans la mousse, se couler entre les branches comme une ombre. Grenouille l'invitait à respirer comme les arbres, à ne plus penser son corps comme un obstacle mais comme une partie du sol. Il lui fit découvrir la peau des arbres comme on découvre une carte. Chaque aspérité était une direction. Chaque écorce, un secret. Il ne s'agissait pas d'apprendre. Il s'agissait de devenir.

Ils passaient des heures à suivre des traces presque effacées : la patte d'un blaireau, les griffures d'un renard sur une souche, la ligne rompue d'un serpent dans les feuilles mortes. Grenouille ne commentait pas. Il s'agenouillait, attendait, laissait Martin deviner. Et peu à peu, le regard de Martin changeait. Il ne voyait plus la forêt comme un décor. Il la lisait. Il la déchiffrait. Un jour, ils furent pris dans une pluie subite. Grenouille ne bougea pas. Il leva le bras, invita Martin à l'imiter. Ils restèrent là, immobiles sous l'averse, les yeux ouverts, les visages baignés. Il ne s'agissait pas de fuir. Il s'agissait d'être là. D'entendre la forêt se resserrer, se recroqueviller, s'ajuster au vent, à l'eau, à la chute des choses.

Ce soir-là, dans leur cabane, Martin ne parla pas davantage. Il alluma une petite flamme avec Hugo, partagea un reste de soupe, puis s'isola dans un coin. Il sortit un vieux morceau de papier jauni qu'il avait glissé dans un pli de sa veste, et un bout de charbon. Il traça lentement des signes. Des marques à lui. Des lignes, des courbes, des symboles inventés. Pour se souvenir. Pour garder trace. Grenouille le vit faire. Il ne dit rien. Mais dans son regard, il y avait cette certitude muette : le passage était en cours. Ce qu'il savait, ce qu'il avait reçu, allait rester. Et déjà, il s'effaçait un peu.

Lily n'avait pas de souvenirs d'avant. Elle ne se rappelait pas Compiègne, ni la chambre où elle était née, ni le visage d'Anna, que par fragments à peine, par éclats flous qu'elle ne savait pas nommer. Elle n'avait que les histoires de Martin, des mots comme des caresses, des évocations douces qu'elle accueillait les soirs de veille, lorsqu'il murmurait à l'oreille des souvenirs de leur

mère. Mais pour elle, la réalité commençait ici. Par les feuilles, les pierres, l'odeur de l'humus au matin, la lumière grise qui tombait sur la mousse comme un drap tiède. Elle connaissait chaque recoin de la clairière. Chaque racine apparente, chaque souche creuse, chaque couinement d'écureuil ou de geai. Elle savait où poussaient les fraises sauvages et à quel moment il fallait les cueillir. Elle reconnaissait les appels des autres enfants, leur langage de gestes, leurs cris de jeu dans les fourrés. Elle était l'une d'eux. Elle l'avait toujours été. Ses pieds nus s'étaient formés à la terre. Ils évitaient les orties, sautaient les pierres glissantes, se glissaient sur les troncs tombés comme sur des ponts. Elle n'avait peur de rien. Ni du bruit de la forêt, ni des craquements, ni des ombres longues au crépuscule. C'était chez elle. C'était là qu'elle courait, qu'elle chantait, qu'elle dessinait sur la terre humide avec des bâtons ou des os légers. Les arbres étaient ses murs, les branches ses toits, les lianes ses jeux. Elle aimait particulièrement se glisser seule entre les troncs serrés, dans un espace qu'elle appelait « le tunnel aux cimes ». Une sorte de passage secret formé par l'effondrement d'un vieux hêtre, qu'elle enjambait avec précaution pour s'installer dans le creux du tronc, à demi couchée, le visage tourné vers le ciel. C'était là qu'elle inventait ses histoires, ses personnages invisibles, ses royaumes silencieux. Elle parlait toute seule, avec des phrases à peine articulées, qu'elle laissait suspendues dans l'air, comme des bulles.

Les autres enfants la regardaient avec tendresse. Lily était petite, vive, drôle, imprévisible. Elle chantait faux, mais elle chantait tout le temps. Elle s'agrippait aux épaules pour grimper, se perchait dans les bras des plus grands sans prévenir, courait dans les jambes comme un chaton. Elle pleurait rarement, mais quand elle le faisait, elle se recroquevillait sans un mot, jusqu'à ce que Martin la serre contre lui. Car Martin restait son centre. Son frère, son guide, son abri. Elle avait pour lui une admiration féroce, une tendresse qui ne disait pas son nom. Elle l'attendait toujours pour manger, pour dormir, pour explorer les recoins les plus sombres. Quand il n'était pas là, elle perdait un peu de son éclat. Elle n'en disait rien, mais son regard le cherchait.

Ce jour-là, il était parti avec Grenouille depuis l'aube. Alors Lily errait doucement dans la clairière. Elle avait ramassé des noisettes tombées, les avait cassées entre deux pierres, puis s'était installée dans l'abri de Jean pour observer les outils suspendus. Elle ne touchait à rien. Elle regardait. Longtemps.

Puis elle était sortie, avait tourné autour de sa cabane, et s'était arrêtée au pied du grand frêne, celui dont la branche basse formait une sorte de balancelle. Elle s'y installa, les jambes pendantes, les mains agrippées à l'écorce lisse. Elle ne bougeait plus.

Son visage, levé vers la lumière verte, avait cette gravité étrange qu'ont parfois les enfants très jeunes, lorsqu'ils pensent sans savoir encore penser, lorsqu'ils ressentent plus que ce que les mots peuvent dire. Elle cligna des yeux, inspira profondément, posa une main sur sa poitrine. Elle ne savait pas qu'on appelait cela vivre. Mais elle savait que c'était important. Essentiel. Inoubliable. Et quand Martin rentra enfin, couvert de brindilles, la peau tannée par le soleil de la mi-journée, elle courut vers lui, sans mot, sans cri, simplement pour lui prendre la main. Elle ne savait rien d'autre du monde. Mais cela suffisait.

Le soleil était encore haut dans le ciel lorsque le cri retentit. Pas un cri de panique, ni de douleur fulgurante. Plutôt un appel un peu aigu, perçant, traversé d'un sanglot contenu : le cri d'un enfant surpris par la souffrance. C'était Bout'd'Bois, un petit garçon râblé, rapide, têtu, avec des cheveux toujours pleins de feuilles et des genoux presque toujours écorchés. Il était revenu de l'autre bord de la clairière, le bras plié contre lui, les lèvres tremblantes, les yeux grands ouverts sur sa propre douleur, comme s'il ne comprenait pas encore qu'il était blessé. Une épine, longue et noire, s'était plantée dans la peau tendre de son avant-bras, juste au-dessus du poignet. Le sang perlait doucement autour.

Grenouille accourut le premier. Il s'accroupit lentement, posa la main sur l'épaule du garçon sans rien dire, puis tourna les yeux vers Martin, qui avait vu la scène depuis la cabane à outils. Il n'eut pas besoin de parler. Son regard disait : « Vas-y. C'est pour toi. » Martin se leva, sans hâte. Il prit un linge propre dans la réserve, une petite pince dans la boîte de Jean, et s'approcha de Bout'd'Bois avec cette gravité simple des enfants qui sentent que quelque chose compte. Il s'accroupit à son tour, à hauteur du blessé.

— Tu veux que je regarde ? murmura-t-il.

Bout'd'Bois hésita, serra un peu plus fort son bras contre lui. Puis il hocha la tête, lentement, comme s'il acceptait une forme d'épreuve initiatique. Il tendit son bras. Martin l'observa avec soin. L'épine n'était pas profondément enfoncée, mais elle s'était glissée sous la peau comme

une écharde rebelle, noire, luisante. Il savait ce qu'il fallait faire. Jean lui avait montré. Grenouille aussi.

— Tu peux serrer ta main, là, contre mon genou, dit-il doucement. Ça va piquer un peu. Juste un instant.

Bout'd'Bois obéit, tremblant à peine. Il planta ses petits doigts dans la jambe de Martin. Alors Martin prit la pince, la glissa avec précaution au bord de l'épine, et tira d'un coup sec, précis. Un cri bref, une larme. Puis le sang, plus vif, un mince filet rouge. Martin pressa le linge, fort. Il attendit un peu. Puis nettoya doucement, appliqua un peu de mousse qu'ils avaient préparée avec Grenouille, une mixture de feuilles et de terre, et posa une bande légère. Tout cela sans un mot inutile. Bout'd'Bois soufflait fort, les dents serrées, mais il tenait bon. Quand ce fut terminé, Martin s'assit à côté de lui.

— Tu sais, dit-il, ce n'est pas grave d'avoir mal. Ce qui compte, c'est que tu sois resté là. Que tu n'aies pas fui. Ça, c'est fort.

Bout'd'Bois le regarda, encore pâle. Puis il hocha la tête, une fois. Solennellement. Derrière eux, Grenouille souriait. Il n'applaudissait pas. Il ne disait rien. Mais dans son silence, il y avait une approbation claire.

Ce soir-là, autour du feu, Bout'd'Bois montra son bandage à tous, un air fier collé au visage, comme un trophée. Et Martin alla s'asseoir près de Grenouille, un peu plus près qu'à l'accoutumée. Il avait fait ce qu'il fallait. Et il avait compris, à sa manière, que ce rôle de soin, de présence, de calme, faisait désormais partie de lui. Une nouvelle branche, peut-être, dans l'arbre qu'il était en train de devenir.

La nuit était d'encre, douce et immobile, posée sur la clairière comme une couverture tissée à même les branches. Le feu, réduit à quelques braises tremblantes, lançait parfois une lueur rougeâtre qui animait les formes endormies autour de lui, ombres enroulées dans des couvertures de toile, dos tournés au froid, visages apaisés par le sommeil. Assis en tailleur devant le foyer, Martin veillait. Il avait pris l'habitude de ces gardes nocturnes, sans qu'on les lui demande, comme un instinct hérité de nulle part, ou de partout à la fois. Il ne surveillait

pas, il ne protégeait rien de précis. Il était simplement là, à cette heure où tout ralentit, où les pensées montent à la surface comme des bulles venues du fond de soi. Derrière lui, Lily dormait contre la paroi de la cabane, les mains repliées sous sa joue, le souffle calme. Plus loin, Grenouille était étendu, le corps immobile dans une posture presque trop droite pour être celle du sommeil, comme s'il attendait quelque chose, même en dormant. Martin, le menton posé sur les genoux, regardait les flammes mourir. Et une question, lente, profonde, comme un mot oublié longtemps dans le fond d'un tiroir, venait de surgir dans son esprit : « *Que devient un enfant des bois quand il a grandi ?* » Il n'avait jamais posé cette question à voix haute. Peut-être parce qu'il avait toujours cru qu'on lui répondrait par un silence. Peut-être parce que les enfants eux-mêmes évitaient de se la formuler. Mais elle était là, ce soir. Claire. Lourde. Il pensait à Jean, à Gros Bouton, à P'tite Liane. Tous plus jeunes que lui. Et maintenant ? Il ne savait pas. Il ne se souvenait pas avoir vu un « grand » partir. Mais il ne se souvenait pas non plus d'en avoir vu vieillir. Peut-être qu'ils partaient seuls, un matin, sans prévenir, quand ils sentaient que le moment était venu. Peut-être qu'ils s'enfonçaient plus loin encore dans la forêt, là où personne ne va. Peut-être qu'ils retournaient parmi les hommes, invisibles, redevenant des silhouettes dans les villes, des passants dans les gares. Ou peut-être restaient-ils. Pour garder les petits. Pour transmettre. Pour raconter. Et lui ? Que ferait-il ? Il se surprit à se poser la question non pas avec peur, mais avec une sorte de calme résigné. Il n'était plus si petit. Son corps avait changé. Ses mains étaient solides, ses bras forts. Il savait soigner, organiser, guider. Il savait écouter. Il savait aussi se taire. Mais était-ce suffisant ? Un instant, il ferma les yeux. Il imagina la clairière sans lui. Lily, plus grande, courant pieds nus entre les cabanes. Un autre plus jeune, pleurant un soir d'hiver. Qui le consolerait ? Qui referait les bandages ? Qui soufflerait sur les braises quand le feu s'éteindrait ? Peut-être que c'était ça, devenir grand ici : partir, ou rester pour les autres. Il ne savait pas encore. Il rouvrit les yeux. La forêt, autour, ne disait rien. Mais elle semblait écouter. Il tendit la main vers une brindille et la posa sur les braises. Un filet de fumée monta, presque bleu dans la nuit. Alors, très doucement, il murmura :

— Je resterai encore un peu.

Ce n'était pas un serment. Ce n'était pas une décision. C'était un accord, fragile, éphémère, entre lui et la nuit. Et la nuit, en retour, ne répondit pas.

Il se leva avant les autres, comme souvent. Mais ce matin-là, il n’y avait pas de raison. Aucun danger. Aucun froid particulier. Rien d’urgent à faire. Pourtant, dès les premiers frémissements de la lumière, Grenouille avait ouvert les yeux et su que la nuit ne voulait plus de lui. Il ne fit pas de bruit. Il n’en faisait jamais. Il sortit de sa cabane comme on s’extrait d’un souvenir, sans heurt, sans geste brusque. La forêt exhalait encore son humidité nocturne, l’haleine des mousses et des racines, le parfum tiède du bois dormeur. Il se glissa entre les arbres, fit quelques pas, puis s’accroupit près d’un tronc, sans but, sans tâche. Il n’était plus un petit enfant depuis longtemps, mais il n’était pas un adolescent non plus. Il n’avait pas de mot pour ce qu’il était. Il n’en cherchait pas. Grenouille savait qu’il était né ici, une façon de penser pour se protéger. Il ne s’en souvenait plus. Il savait qu’il avait vécu avec d’autres, avant ceux d’aujourd’hui. Des visages passés. Des noms qui s’étaient effacés, comme l’écorce se fissure et laisse tomber ses couches anciennes. Lui était resté. Toujours un peu plus vieux que les autres. Toujours à veiller. À apprendre. Puis, sans qu’il s’en rende compte, à transmettre. Il n’avait pas choisi cela. Mais à force de rester quand d’autres partaient, à force d’écouter les souffles agités, de calmer les pleurs, de faire cuire les racines et réparer les abris, il avait compris qu’il était devenu celui qui sait, non pas parce qu’il savait tout, mais parce qu’il avait traversé davantage de saisons que les autres. Et Martin... Martin était arrivé avec sa sœur comme une pluie d’été : imprévue, douce et tragique. Il avait parlé peu, mais dans ses gestes il y avait la netteté de ceux qui ne sont pas là pour fuir. Très vite, Grenouille avait vu ce que les autres mettaient plus de temps à sentir : Martin n’était pas un enfant perdu. Il était un enfant en marche. Il avait observé ses mains. Sa manière de poser des questions. Sa façon de consoler Lily sans se donner l’air d’un protecteur, comme si c’était juste naturel, juste nécessaire. Grenouille n’avait pas eu besoin de réfléchir. Il avait commencé à lui montrer. Les plantes, les pièges, les traces. Les signes dans les ombres, les plis dans les feuilles, les nids dans les hauteurs. Il ne disait pas tout. Il ne disait pas pourquoi. Il montrait, c’est tout. Et Martin comprenait.

Ce matin-là, alors que le silence tiède de l’aube posait sur les choses une tendresse qu’on ne trouve qu’en forêt, Grenouille sentit une douleur sourde dans le creux du dos. Ce n’était pas nouveau. Cela venait par vague. Comme un rappel. Il savait. Depuis un moment déjà. Qu’il ne resterait pas toujours. Pas parce qu’il mourrait, non. Pas encore. Mais parce qu’un jour, bientôt peut-être, il ne serait plus là. Il partirait. Il s’éloignerait. Et il fallait que quelqu’un reste.

Quelqu'un qui sache. Quelqu'un qui tienne. Il n'avait jamais formulé cela. Ni en mots. Ni en promesses. Mais ce matin-là, alors qu'il posait la main sur l'écorce humide d'un frêne, il murmura quelque chose qu'il ne disait qu'en lui : Ce sera lui. Pas parce qu'il était le plus fort. Pas parce qu'il était le plus doux. Mais parce qu'il savait déjà ce qu'il fallait porter, et ce qu'il fallait laisser. Il resta là, longtemps, accroupi contre l'arbre. Puis, à pas très lents, il retourna à la clairière, le dos plus raide, mais le cœur un peu plus léger. Et il comprit que l'histoire, désormais, continuerait sans lui, mais à travers lui. Et que cela suffisait.

Le soleil n'était pas encore levé lorsque Martin ouvrit les yeux. L'air était chargé d'un froid humide, ce froid particulier des dernières nuits avant l'éveil du printemps, quand la forêt semble retenir son souffle, comme si elle doutait encore de vouloir renaître. Martin se redressa, jeta un regard autour de lui. Tout était calme. Lily dormait, roulée dans sa couverture, ses cheveux épars comme de fines racines sur le tissu. Au centre de la clairière, le feu n'était plus qu'un tas de braises froides, recouvertes de cendre blanche. Martin se leva, étira ses jambes, jeta un tronc sec dans le foyer. Il n'y avait rien d'anormal. Mais la cabane de Grenouille était vide. Il ne s'en inquiéta pas tout de suite. Grenouille partait souvent. Il aimait s'éloigner, seul, pour suivre une piste ancienne, vérifier un piège, respirer plus loin. Parfois, il revenait avec des feuilles inconnues, un animal blessé, ou juste le silence sur les épaules. Ce n'était pas nouveau. C'était lui. Mais cette fois, quelque chose flottait dans l'air. Une infime discordance. La couche était soigneusement roulée, les outils manquaient à l'appel, et les empreintes dans la boue, derrière sa cabane, s'enfonçaient profondément vers le nord. Martin les observa longuement. Il n'était pas parti la veille, il n'était pas parti pendant la nuit. Il était parti à l'aube. À pied. Et sans se retourner. Martin s'accroupit devant la cabane vide. Il n'y avait pas de message. Pas de signe. Juste cette absence nue, franche, presque propre. Une place vide laissée dans le monde. Il resta ainsi quelques instants, les yeux fixés sur l'intérieur sombre, puis se releva lentement. Il n'avait pas besoin de poser de questions. Il savait que cette fois, Grenouille n'était pas parti seulement pour marcher. Il était parti pour laisser la place. Et peut-être, pour ne plus revenir.

Il ne dit rien aux autres enfants, du moins pas tout de suite. Il n'y avait pas de panique. Pas de cris. Juste ce léger glissement dans la mécanique des choses. Il alla chercher de l'eau, puis

réveilla Hugo. Ensemble, ils allumèrent le feu. Gros Bouton râlait doucement contre le froid, mais il s'habilla. P'tit Bouton se blottit contre Lily qui ouvrait à peine les yeux. Personne ne posa de questions. Comme si chacun avait senti.

Martin répartit les tâches. Il le fit sans y penser, comme Grenouille l'aurait fait. Il savait qui devait réparer le toit de la cabane d'orage, qui s'occupait de racler l'écorce sèche pour les allume-feux, qui allait au petit potager vérifier les pousses. Il donna peu d'instructions. La journée passa ainsi, étrangement fluide, comme si l'absence elle-même traçait les lignes du mouvement. Le soir, ils mangèrent tous autour du foyer ranimé. Lily avait posé sa tête contre l'épaule de Martin. Il ne parlait presque pas. Ses yeux suivaient les flammes, mais son esprit, lui, était ailleurs. Peut-être là-bas, quelque part dans le sous-bois plus sombre, sur les traces de celui qui l'avait préparé à ce jour. Il savait qu'il ne fallait pas chercher Grenouille. Il savait que le chercher, ce serait le forcer à revenir. Et personne ne forçait Grenouille. Alors il resta là, les bras croisés sur ses genoux, le visage impassible. Il n'avait plus besoin de le voir pour savoir qu'il était là, quelque part, vivant, regardant peut-être depuis une branche, ou une pierre. Peut-être même plus loin encore.

Le soir était tombé d'un seul coup, comme un rideau. La forêt s'était refermée sur elle-même, étouffant les derniers éclats du jour dans un voile de brume légère. Le feu avait été ravivé au centre de la clairière, ses flammes dansaient lentement, projetant des ombres floues sur les visages des enfants. Lily s'était endormie contre Jean. Hugo taillait un morceau de bois sans forme précise, juste pour occuper les mains. Martin, lui, restait immobile, penché vers les braises, le regard fixé dans l'orange incertain des flammes. Un bruit, presque imperceptible, brisa le calme. Un froissement de feuilles. Un pas traîné. Une présence. Personne ne bougea d'abord. Les enfants, habitués à la vie discrète de la forêt, ne réagirent pas par crainte, mais par instinct : quand quelque chose s'approche, on attend. C'est la forêt qui parle. Alors il apparut. Grenouille. Il venait du nord, là où les arbres s'épaississent, où le sous-bois devient marécageux. Il marchait lentement, la tête basse, les bras ballants, son pas traînait un peu, comme s'il avait traversé une saison entière depuis son départ. Son visage était sale, son front barré d'une entaille sèche, et ses vêtements déchirés par endroits. Ses joues creuses accentuaient encore ses yeux noirs, où brillait cette lueur grave, celle des veilleurs, celle des

survivants. Il s'approcha du feu sans rien dire. Aucun mot, aucune explication. Il ne regardait pas les enfants, seulement Martin.

Il s'arrêta à un pas du cercle, puis s'assit lentement sur la pierre plate qui lui servait souvent de siège. Son corps s'y affaissa comme si la pierre le reconnaissait. Il ferma les yeux un instant, soupira à peine. Puis, quand il les rouvrit, ce fut vers Martin qu'il leva le visage. Il le regarda longtemps. Pas avec insistance, mais avec une densité tranquille, comme on regarde un arbre qu'on a planté il y a longtemps et qui, un jour, est devenu plus haut que soi. Son regard glissa sur les épaules du garçon, sur son front, sur ses mains posées sur ses genoux. Il semblait vouloir imprimer cette image dans sa mémoire, dans quelque recoin de son être où les mots ne vont pas. Et alors seulement, très doucement, presque à voix basse, il dit :

— Tu es prêt.

Rien de plus. Pas d'histoire. Pas de récit de là où il était allé. Pas de mots inutiles. Juste cela. Une phrase. Comme une clé transmise. Comme une torche tendue d'une main à une autre. Les autres enfants ne dirent rien. Ils comprirent. Le feu crépitait doucement. Les étoiles commençaient à paraître entre les branches. Lily remua dans son sommeil, murmura un mot indistinct. Martin, lui, ne répondit pas. Il se contenta d'incliner la tête. Il avait attendu ce moment sans le nommer. Il l'avait redouté, sans l'exprimer. Et maintenant qu'il était là, il savait. Il ne demanderait rien. Parce que l'absence avait été une leçon. Et que le retour n'en était pas moins une.

Grenouille, les paupières à demi closes, regardait encore le feu. Une fatigue profonde creusait ses gestes. Mais il ne tremblait pas. Il n'était pas vaincu. Seulement arrivé à ce bord du monde où l'on se retourne pour confier la suite. La nuit les enveloppa. Un silence clair, presque solennel, s'installa. Et c'est dans ce silence que quelque chose changea pour de bon.

La nuit était entière, sans lune, sans menace, sans lumière autre que celle du feu qui mourait doucement au centre de la clairière. La flamme, fragile, oscillait par instants, comme hésitant à continuer. Autour, les cabanes étaient devenues des masses sombres, tapies dans l'ombre bienveillante des grands arbres. Tout dormait. Même les oiseaux, même les ronces, même l'eau lointaine. Martin, seul, était resté près du feu. Il n'avait pas bougé lorsque les autres

s'étaient retirés. Il avait regardé Lily se tourner dans sa cabane, les bras repliés sous sa joue, ses cheveux emmêlés brillant à peine dans l'obscurité. Il avait écouté les pas légers de Jean, la respiration profonde de P'tite Liane. Et Grenouille, endormi non loin, sur la pierre plate, la tête inclinée vers sa poitrine, comme un vieux tronc en train de se pencher sur ses racines.

Martin n'avait pas sommeil. Ou plutôt, il avait dépassé le sommeil. Il se tenait là, droit, les jambes croisées, les mains posées sur les genoux, dans cette posture naturelle qu'il avait vue tant de fois chez Grenouille. Il regardait les braises, les écoutait craquer, respirer. Il sentait sur sa peau la fraîcheur de la nuit, une humidité légère qui n'avait rien d'hostile. Il ne pensait pas à Anna. Il ne pensait pas à Peï, ni à Compiègne, ni à Paris. Il pensait à Grenouille. À ce que cela voulait dire : « Tu es prêt. » Il ne cherchait pas à le traduire en phrases. Il n'en faisait pas un devoir, ni une charge. C'était une vérité simple, déposée entre ses épaules, comme une cape ancienne, comme une ombre douce. Il sentait que quelque chose avait basculé. Que désormais, s'il se taisait, les autres enfants écouterait quand même. Que s'il se levait, ils le suivraient. Non pas par obligation. Mais parce qu'un fil avait été tendu entre eux, invisible, irrévocable. Il n'avait pas besoin de comprendre tout ce que Grenouille avait appris. Il savait que cela viendrait. Et que c'était à lui désormais d'apprendre en marchant, de se souvenir en vivant. Il tourna légèrement la tête vers Grenouille.

Le visage du garçon était calme, presque vide, déjà ailleurs. Martin ne savait pas s'il rêvait, s'il souffrait, s'il écoutait encore. Mais il resta un moment à le regarder. Il voulait graver lui aussi cette image dans sa mémoire. Il voulait se souvenir de cette nuit où le silence lui avait parlé. Il pensa à la clairière. Aux cabanes. À Lily. À la source. À ce cercle d'arbres qu'il n'avait toujours pas franchi. Et tout cela, il se le promit. Il promit de protéger. D'écouter. De garder vivant ce qui avait été confié. Il ferma les yeux. Il n'y avait pas de rêve. Pas de mots. Juste la forêt qui respirait. Le vent dans les branches, qui disait sans dire. Et Martin, désormais veilleur, ne dormait pas.

Chapitre 14 : Silence du monde

Cela faisait plusieurs semaines que les oiseaux chantaient plus tôt, que la lumière du matin filtrait entre les feuillages avec une douceur neuve. La forêt s'était comme allégée, lavée par les pluies du printemps, et dans les clairières, les enfants marchaient pieds nus sur la mousse redevenue tendre. Grenouille ne disait rien encore, mais son regard avait changé. Moins tourné vers les ombres, plus souvent posé sur les autres, comme s'il les mesurait, les pesait en silence. Il avait cette manière de s'arrêter parfois, au milieu d'un geste, d'un mot, pour fixer le ciel à travers les branches, le souffle suspendu, le visage presque souriant. Un soir, alors que le feu crépitait bas, que les petits s'endormaient contre les cabanes et que Martin grattait distraitemment un morceau de bois dans le creux de sa main, Grenouille s'approcha. Il s'assit près de lui. Ils restèrent un long moment ainsi, côte à côte, les genoux repliés, les yeux perdus dans la lumière. Puis Grenouille dit, très simplement :

— Tu sais, ça viendra.

Martin leva à peine les yeux. Il n'avait pas besoin de demander ce que cela voulait dire. Il hocha doucement la tête, sans parler.

— Je ne sais pas encore quand, poursuivit Grenouille, mais je le sens. C'est en route. Et ce n'est pas triste. C'est... normal.

Dans la demi-clarté du feu, les cendres montaient par bouffées, dessinant des volutes sombres contre le ciel nocturne.

— Tu as encore des choses à me montrer ? demanda Martin.

— Quelques-unes, oui. Pas tout. Il y a des choses que tu apprendras seul, avec le temps. L'essentiel, tu l'as déjà.

Martin reprit son morceau de bois. Il traça des lignes sans forme dessus, juste pour occuper ses mains. Sa gorge était un peu serrée. Il ne voulait pas pleurer. Ce n'était pas une tristesse de départ. C'était autre chose. Plus vaste, fragile et ancien, qui lui faisait comprendre qu'il entraînait maintenant dans un autre âge.

— Et toi, tu sais où tu iras ? murmura-t-il.

Grenouille haussa les épaules. Il regardait devant lui, mais son regard semblait ailleurs.

— La forêt me le dira. Ou peut-être que je sortirai. Peut-être pas. Ce n'est pas ça qui compte. Ce qui compte, c'est que tout reste vivant ici, même sans moi.

Martin hocha de nouveau la tête. Le feu crépita un peu plus fort. Une brindille éclata. Des étincelles volèrent dans l'air noir. Autour d'eux, la forêt respirait. Ils restèrent encore un long moment, sans mots. Puis Grenouille posa une main sur l'épaule de Martin, très doucement, comme on confie un secret. Et il se leva, sans bruit, pour disparaître entre les ombres. Martin resta seul devant le feu. Il ne pensait pas à l'après. Pas encore. Il pensait à la veille, à ce qui avait été transmis, à cette confiance silencieuse qui l'habitait désormais. Il sentit le poids du rôle qui l'attendait. Et, étrangement, il n'avait pas peur.

Ils avaient quitté la clairière avant l'aube, sans bruit, comme toujours. Grenouille avait simplement levé les yeux vers Martin celui-ci avait attrapé son sac, enfilé sa veste de laine, et l'avait suivi dans les sous-bois encore noyés d'ombre. Ils marchaient depuis plus d'une heure, sans parler. Le silence n'était pas un vide. C'était un lien, tissé entre les racines, les branches, les regards. Chaque craquement de feuille, chaque vol d'oiseau, chaque frisson d'écorce racontait une histoire qu'ils étaient les seuls à entendre. La forêt s'ouvrait devant eux comme un livre connu par cœur. Chaque détour leur appartenait. Chaque recoin portait la trace de leurs pas anciens, de leurs haltes, de leurs jeux, de leurs veilles. Martin reconnaissait les mousses épaisses, les pierres humides, les arbres griffés par les saisons. Il savait où poser les pieds pour ne pas glisser. Il n'avait plus besoin de suivre, il avançait avec.

Grenouille s'arrêta au pied d'un vieux chêne fendu. Il écarta une branche basse, montra un creux dans le tronc, à peine visible.

— Là, tu peux cacher des choses. Si un jour tu veux protéger quelqu'un. Ou attendre sans être vu.

Martin s'approcha, toucha l'écorce, glissa une main dans l'ouverture. C'était sec, tiède, protégé. Il sourit légèrement. Ils reprirent leur marche.

Un peu plus loin, Grenouille désigna une élévation de pierres à demi dissimulée par la mousse.

— De là-haut, tu vois loin. Même par brouillard. Et personne ne te voit.

Martin grimpa. Il se retourna, regarda les arbres en contrebas. Le monde paraissait paisible. Immobile. Il descendit sans dire un mot.

Ils atteignirent enfin un petit abri, que Martin n'avait jamais vu. Un renforcement naturel, entre deux rochers. Des branchages, posés en croix, masquaient l'entrée. À l'intérieur, une couche de feuilles sèches. Une gourde vide. Une couverture pliée. Rien de plus. Grenouille s'accroupit devant.

— Il faut toujours avoir un endroit comme ça. Pour se souvenir qu'on peut disparaître, si c'est nécessaire.

Martin buvait chaque mot, chaque geste, comme s'il allait devoir les répéter un jour, pour quelqu'un d'autre. Grenouille se redressa. Il posa sa main sur l'épaule de Martin. Ils se tenaient côte à côte, devant les grands arbres qui ondulaient dans la lumière pâle du matin.

— Tu sauras quoi faire.

Martin hésita. Puis il demanda, d'une voix basse :

— Et si je ne sais pas ?

Grenouille regarda devant lui. Son visage n'exprimait ni doute ni crainte.

— Alors tu écouteras.

Et ce fut tout. Ils restèrent encore quelques minutes là, debout, dans la lumière qui filtrait à travers les feuillages. Le sol exhalait une odeur d'écorce humide, de vie souterraine. Le vent passait dans les branches comme une respiration lente. La forêt n'était plus un refuge. Elle était devenue une part d'eux. Elle ne les entourait plus : elle les contenait, les prolongeait, les comprenait. Ils repartirent, en silence. Martin ne se retourna pas. Il n'avait plus besoin de voir.

Grenouille était accroupi, ses doigts encore tachés de résine. Il ponçait avec soin un petit objet qu'il avait façonné pendant plusieurs soirs, à l'écart, quand les autres dormaient déjà. Un éclat

de bois blond, veiné de gris, pris dans une souche ancienne. Il avait choisi une forme simple, mais douce à tenir dans la paume. Un oiseau. Les ailes à peine ébauchées, la tête penchée de côté, comme dans l'attente d'un chant ou d'un secret. Lily jouait en équilibre sur une racine, les bras tendus comme une funambule. Elle avançait lentement, très concentrée, la langue un peu sortie entre ses dents. Jean lui avait fabriqué une petite cape de toile, qu'elle portait maintenant comme une reine des bois. Quand elle vit Grenouille l'appeler d'un geste, elle sauta au sol et courut vers lui, ses cheveux pris dans la lumière. Il lui tendit le petit oiseau, sans un mot. Lily s'arrêta net. Elle ouvrit les mains, le reçut comme un trésor. Elle le tourna dans tous les sens, le regarda longuement, approcha ses lèvres, souffla dessus comme sur une braise. Puis elle leva les yeux vers Grenouille.

— C'est pour moi ?

Grenouille fit un signe de tête.

— Tu peux le garder dans ta poche. Ou le cacher sous ta couverture. C'est ton oiseau.

Lily serra l'objet contre sa joue. Puis, d'un geste qui n'appartenait qu'à elle, elle l'embrassa, puis vint poser doucement son front contre le torse de Grenouille. Il la laissa faire. Il posa une main sur ses cheveux, très doucement. Ce fut bref. Mais Martin, qui observait la scène à quelques pas, en ressentit le frisson jusque dans la poitrine. Ce n'était pas un simple présent. C'était un adieu. Ou plutôt, une promesse d'adieu. Une manière de dire : tu ne comprendras pas tout de suite, mais tu n'oublieras pas.

Lily s'assit ensuite près de Grenouille, son oiseau encore chaud dans la main. Elle le fit voler au-dessus de ses genoux, imita un chant.

— Dis, Grenouille... les oiseaux, ils reviennent toujours là où ils sont nés ?

Il sourit.

— Pas tous. Mais certains, oui. Il y a des oiseaux qui vont très loin. Ils traversent les mers, les montagnes, les villes. Et puis, un jour, sans qu'on sache pourquoi, ils retrouvent leur arbre. Celui où ils ont dormi petit.

Lily hocha la tête, comme si elle comprenait quelque chose d'essentiel.

— Moi, je veux être un oiseau qui revient. Toujours.

Grenouille effleura une mèche de ses cheveux.

— Tu le seras, si tu veux. Même si tu oublies l'arbre, l'arbre se souviendra de toi.

Ils restèrent là, encore un moment. Martin détourna les yeux. Ce n'était pas qu'il se sentait exclu. Mais c'était un moment à eux, tissé d'une tendresse particulière, qu'il n'avait pas besoin d'entendre jusqu'au bout. Il regarda les arbres. Il pensa aux oiseaux qui partent. À ceux qui reviennent. Et à ceux qui choisissent de rester.

La lumière traversait la forêt avec douceur, tamisée par le feuillage dense. Dans la clairière, l'air sentait le pin chauffé, la mousse humide et la cendre éteinte. Tout vibrait d'une lenteur heureuse. Les cabanes semblaient somnoler sous leurs toits de branches, et les enfants s'étaient dispersés, chacun vaquant à son petit rôle du jour, comme s'il allait de soi que la forêt leur appartenait autant qu'ils lui appartenaient. Jean et Hugo étaient partis tôt, en direction du ruisseau, pour remplir les gourdes et rapporter quelques herbes fraîches. Martin les avait vus filer entre les arbres, et il leur avait simplement rappelé : « *Prenez le sentier de l'est, le gué est trop glissant.* » Il n'avait pas eu besoin d'insister. Sa voix s'était posée naturellement, sans autorité, sans doute. Elle avait juste été écoutée. Dans un coin de la clairière, Gros Bouton triait les baies récoltées le matin. Son tablier débordait de mûres noires, de framboises à peine froissées, et de noisettes encore humides de rosée. Il pestait à voix basse contre les feuilles sèches et les fourmis qui s'accrochaient aux fruits, mais ses gestes étaient précis, méticuleux, presque tendres. Lily, quant à elle, revenait d'un jeu de cache-cache avec P'tit Bouton et Liane. Elle avait les joues rouges et les genoux sales, mais ses yeux brillaient. Elle tenait son petit oiseau de bois dans une main, comme un talisman, et riait de tout son cœur lorsqu'elle manquait de trébucher sur une racine. Liane la rattrapa, la chatouilla. Elles tombèrent toutes les deux dans l'herbe, éclatant d'un fou rire cristallin. P'tit Bouton les regardait, les bras croisés, feignant d'être vexé de s'être fait surprendre si vite, mais incapable de dissimuler son sourire.

— Vous n'avez pas compté jusqu'à dix ! protesta-t-il, faussement outré.

— Jusqu'à dix et demi ! répliqua Lily, triomphante.

Un peu plus loin, dans l'ombre fraîche d'un chêne, Martin était penché sur une racine apparente, qu'il dégagait doucement de la terre avec un bout de bois taillé. Il avait remarqué une fourmilière menacée par un écoulement d'eau, et il construisait une légère digue de pierres et de branches pour la protéger. Un travail de patience, de calme. Un travail d'écoute. Il n'avait pas besoin que Grenouille le lui dise : il savait désormais qu'aider, ici, signifiait observer d'abord.

Lorsque le soleil fut au plus haut, les enfants se retrouvèrent au bord de la clairière-baignoire, une petite ouverture cachée entre les fougères, où l'eau d'un bras de rivière formait une vasque limpide. Ils s'y baignaient souvent, à tour de rôle, mais ce jour-là, Martin proposa d'y aller tous ensemble. Il évalua les plus jeunes du regard, assura qu'ils ne s'éloigneraient pas du bord, répartit les responsabilités. Jean et Hugo hochèrent la tête. P'tit Bouton déjà enlevait sa tunique en riant. L'eau était fraîche mais pas froide. Les corps glissaient entre les reflets, les éclats d'éclaboussures montaient en gerbes légères. Lily riait encore, perchée sur les épaules de Martin qui tournait doucement sur lui-même, les bras levés. Gros Bouton tentait de garder son équilibre sur une pierre plate, avant de glisser volontairement dans l'eau. Ils ne parlaient pas de Grenouille. Mais tous savaient qu'il était là, un peu à l'écart, assis sur une souche. Il les observait comme on regarde une œuvre dont on accepte de ne plus être l'auteur. Il souriait. Un sourire calme, profond. De celui qui peut désormais se retirer. Et dans les gestes de Martin, dans les appels des enfants, dans la manière dont ils se rassemblaient pour rentrer, enfilant leurs vêtements mouillés à moitié, partageant des bribes de rires et des baies écrasées, il n'y avait plus rien à prouver. Rien à démontrer.

Ils étaient un cercle, mouvant, vivant. Et Martin en était le centre, sans s'en douter tout à fait encore.

Grenouille ne dit pas grand-chose, seulement, entre deux bouchées de baies séchées, sans même relever la tête :

— Ce soir, on reste éveillés.

Il y eut un silence, court, presque respectueux. Puis Jean se redressa, Hugo échangea un regard avec Gros Bouton, P'tite Liane sourit. Tous avaient compris. Ce n'était pas un ordre, ni une

proposition. C'était un événement. Une décision simple, posée là comme une pierre plate sur le bord du chemin. Ce soir, on ne dormirait pas comme d'habitude. Ce soir, on veillerait. Alors, sans plus de mots, chacun se mit en mouvement. Les enfants se dispersèrent dans la forêt comme des lucioles. Ils connaissaient les lieux, les recoins, les caches. Ils savaient où trouver des branches fines pour tresser des couronnes, où pousser les fougères les plus larges, les plus fraîches, où les pommes de pin étaient tombées en quantité. Gros Bouton s'affaira à construire des guirlandes de ficelles et de morceaux d'écorce taillée. P'tit Bouton et Lily dénichèrent les pots en verre qu'ils remplissaient de bougies et suspendaient aux branches basses avec des liens de lianes séchées. Liane, elle, chantonait en glanant des plumes tombées au sol, des coquilles, des perles de bois oubliées. La clairière se transforma lentement. Il n'y avait rien de somptueux. Tout était fragile, pauvre même, au regard du monde des adultes. Mais c'était beau. Authentiquement beau. Les lampions diffusaient une lumière tremblante, dorée. Des feuillages suspendus formaient des arches végétales. Quelques tissus récupérés couvraient les rondins de bois, et un cercle de pierres délimitait l'espace du feu à venir.

Martin, concentré, s'était installé près du foyer. Il avait choisi de préparer un bouillon, quelque chose de chaud et simple. Il touillait doucement la marmite suspendue à la potence, y ajoutait des racines séchées, quelques herbes, de l'eau claire, deux poignées de céréales concassées. C'était modeste, mais nourrissant. Il goûtait, rectifiait, jetait un œil à la flamme.

Lily, impatiente, sautillait d'un groupe à l'autre. Elle voulait tout faire. Tout voir. Aider chacun. Elle portait ses trésors : un galet poli qu'elle voulait offrir à Grenouille, un collier de glands pour Jean, une plume bleue trouvée juste à temps pour décorer le centre du cercle. Elle ne parlait pas beaucoup, mais elle touchait tout, caressait, souriait. Elle se glissa près de Jean alors qu'il accordait sa flûte rustique, et murmura timidement :

— Je peux chanter avec toi ?

Jean leva les yeux, attendri. Il hocha la tête.

— Tu peux même choisir le refrain.

Alors elle s'assit, très sérieusement, et se mit à répéter doucement quelques notes.

Dans un coin, P'tite Liane préparait un conte. Elle répétait les gestes en silence, les bras dessinant des formes invisibles dans l'air. Gros Bouton avait un jeu prêt, une devinette ancienne que lui avait apprise Grenouille. Et Hugo, concentré, taillait dans une planchette un animal improbable, mi-renard, mi-lapin, dont il voulait faire la mascotte de la veillée. Tout cela se déroulait sans agitation. Il y avait dans cette préparation une sorte de calme joyeux, de maturité légère.

Grenouille ne participait pas vraiment. Il allait et venait, regardait, souriait. Parfois, il s'arrêtait, touchait une épaule, murmurait un mot. Il n'avait besoin de rien diriger. Ce soir, ce n'était plus à lui d'organiser. Et quand le ciel, au-dessus des branches, vira lentement au violet sombre, que le jour se replia derrière les troncs et que les premières étoiles scintillèrent au loin, tout était prêt. Les lampions brûlaient, les bols étaient posés, la soupe fumait, les chants étaient sur le bord des lèvres. Alors les enfants se rassemblèrent. Et la veillée pouvait commencer.

Ils étaient assis un peu à l'écart, sur la pierre ronde près du grand chêne. Le soleil s'était déjà couché derrière les cimes, mais la clarté persistait encore un peu, comme suspendue entre les feuillages, traînant sur les branches les dernières traces de chaleur. Le bruit de la clairière animée leur parvenait assourdi, comme filtré par le tissu épais de la forêt. On entendait les voix des enfants, des froissements d'herbes, un soupir de bois, et parfois un éclat de rire, vite absorbé par l'espace. Martin triturait une brindille entre ses doigts. Il parlait rarement le premier, mais ce soir-là, quelque chose le poussait.

— J'ai remarqué quelque chose, dit-il enfin.

Grenouille leva les yeux. Il attendit.

— Depuis quelques temps, on entend davantage de bruits, là-bas, du côté de la route. Des moteurs, des voix, des marteaux. Et même... des musiques. Pas comme les nôtres.

Grenouille observa l'enfant longuement, puis regarda à son tour en direction des arbres sombres qui fermaient l'horizon.

— Oui, fit-il. Moi aussi, j'ai entendu. Et j'ai vu.

Il marqua une pause, puis ajouta, d'une voix plus grave :

— J’ai marché plus loin que d’habitude, un matin, avant que vous ne soyez réveillés. De l’autre côté du chemin de pierres, il y avait des engins. Des tas de terre retournée. Des souches arrachées. Des fils posés sur des piquets neufs.

Martin releva la tête. Il savait ce que cela signifiait. Il avait vu ces choses-là, autrefois, quand il vivait encore "de l’autre côté". Ces signes d’un monde en train de planter ses crocs dans la forêt.

— Ils construisent quelque chose ? demanda-t-il.

Grenouille hocha la tête.

— Des maisons, je crois. Un nouveau quartier. Des routes. Et puis un genre de parc... pour les enfants.

Il sourit sans joie.

— Des jeux, des toboggans, des bancs pour que les adultes les regardent jouer. Mais avec des barrières partout.

Martin se tut. Il avait refermé la main sur sa brindille, qu’il tordait lentement. Une crispation s’était glissée dans ses épaules.

— Ils s’approchent.

Grenouille confirma, d’un souffle :

— Oui. Et ils continueront. Ce n’est pas la première fois. La forêt recule. Chaque année un peu plus.

Ils restèrent ainsi quelques minutes, silencieux, à regarder l’obscurité monter doucement entre les branches. Puis Martin dit, d’un ton plus bas, comme à lui-même :

— Il faudra s’y préparer.

Grenouille tourna vers lui un regard doux, presque fier.

— Tu as raison. Il faudra observer, se méfier. Peut-être fuir. Ou se montrer. Mais pas sans y avoir réfléchi.

Martin hocha lentement la tête. Il sentait que le monde changeait. Que la forêt n'était plus un lieu oublié, à l'abri. Et qu'il leur reviendrait, à eux, de décider comment vivre quand l'invisible deviendrait visible.

— Tu penses que c'est pour bientôt ?

Grenouille réfléchit.

— Non. Pas encore. Mais les signes sont là. Et ce qui approche ne recule pas. Alors il faudra penser autrement. Et transmettre plus vite.

Le feu s'allumait à l'autre bout de la clairière. Des voix s'élevaient. On appelait doucement pour le repas.

Grenouille se leva en premier.

— Allez, viens. Ce soir on fête. Demain on pensera.

Martin le suivit. Mais il savait que cette phrase-là, il ne l'oublierait pas. Demain, il faudrait penser.

La nuit était tombée doucement sur la clairière, comme un grand manteau posé avec précaution sur les épaules d'un vieux monde. Le feu avait été allumé tôt, nourri de bois sec et de feuilles odorantes. Il crépitait maintenant dans l'obscurité, vaste et rassurant, ses flammes hautes dessinant sur les visages des ombres mouvantes et dorées. Autour de lui, les enfants s'étaient rassemblés. Ils avaient tiré des rondins, des coussins de mousse, des tapis usés, tout ce qu'ils avaient pu trouver pour se faire un cercle vivant. Leurs yeux brillaient d'une excitation douce, d'une fierté discrète : ce soir n'était pas un soir ordinaire. Ce n'était pas un adieu, pas un au revoir, pas même une cérémonie. Mais c'était tout cela à la fois.

Grenouille s'était assis à sa place habituelle, près de la grande pierre plate. Il ne parlait pas beaucoup. Il hochait la tête, parfois, souriait à peine, mais son regard allait d'un enfant à l'autre avec une tendresse contenue, comme s'il voulait les graver dans sa mémoire. Le premier à prendre la parole fut Bout'd'Bois, qui raconta, avec de grands gestes et un talent comique inattendu, sa mésaventure avec le blaireau du mois dernier. Puis ce fut Gros Bouton qui se

lança dans une devinette interminable, suivie d'un petit chant improvisé qu'il écourta lui-même. On rit. On se pencha. On se toucha. On partagea une soupe de racines, tiède, sucrée. Jean fit rouler des galets dans une vieille boîte en métal pour accompagner un poème chanté. Lily, blottie contre Martin, tapait doucement dans ses mains. La clairière, ce soir-là, n'était plus un recoin de forêt : elle était le cœur battant d'un peuple invisible.

Puis, alors qu'un silence flottait un peu plus longtemps qu'à l'habitude, Grenouille se redressa légèrement. Il regarda le feu et dans un souffle d'abord à peine audible, il entonna :

Je ne sais pas où je suis né,

Mon père je ne l'ai pas connu,

Ma mère, je ne m'en rappelle plus...

Sa voix était douce, presque rauque, comme chargée de mousse et de brume. Il n'y avait pas de mélodie complexe, juste une ligne claire, lente, venue de très loin. Les enfants l'avaient déjà entendue. Certains la fredonnaient dans leur sommeil, sans savoir. Ce soir, ils l'avaient reconnue. Et, un à un, sans se regarder, ils l'avaient reprise.

Mais ici j'ai des amis,

On partage, on rit,

Même quand il fait gris,

La forêt nous abrite,

On est ensemble,

Et ça suffit...

Les voix montèrent, frêles mais vraies. Lily chantait n'importe quoi, mais elle chantait, sa joue contre le bras de Martin. Et ce fut lui, Martin, qui, sans même savoir qu'il allait parler, sentit ses jambes se tendre, ses mains se poser sur ses genoux, son corps se lever. Le feu lui chauffait le visage, mais il n'avait pas peur. Il ne regarda pas Grenouille tout de suite. Il regarda les autres. Il regarda Hugo, qui hochait la tête. Il regarda P'tit Liane, assise en tailleur, attentive. Il vit Jean qui souriait, et Bout'd'Bois qui le regardait comme on regarde un grand frère.

— Moi, dit Martin d'une voix claire mais sans forcer, je ne savais pas que j'avais besoin de tout ça. Jusqu'à ce que je sois ici.

Il s'interrompit. Il cherchait. Il n'avait pas de texte. Juste le poids d'une certitude.

— Grenouille m'a appris beaucoup de choses. À écouter. À regarder. À ne pas parler pour rien. Et à choisir.

Il tourna enfin les yeux vers lui.

— Tu as été un frère, un guide, parfois un mystère. Tu pars. Mais tout ce que tu as donné, c'est ici, maintenant. Dans nous.

Il ne dit pas « merci ». Il ne dit pas « je t'aime ». Il n'avait pas besoin. Grenouille cligna des yeux, une seule fois, longuement. Puis il fit un léger signe de tête. Et la veillée reprit, comme si rien ne s'était suspendu. Le feu brûlait toujours. La forêt, tout autour, écoutait. Et la nuit ne semblait plus noire, mais profonde et douce, comme une couverture étendue au-dessus de ceux qui savaient, ensemble, désormais, traverser le silence.

Fin

Table des matières

PARTIE I :.....	2
Ce que Marin voyait d'en bas.	2
Chapitre 1 : Le dernier étage	3
Chapitre 2 : Chez Robert.....	16
Chapitre 3 : L'autre rôle	31
Chapitre 4 : Rires et absences.....	44
PARTIE II :.....	66
Entre les murs d'une maison trop grande	66
Chapitre 5 : La maison blanche	67
Chapitre 6 : Une chambre pour trois	92
Chapitre 7 : Ce que j'ai entendu	109
Chapitre 8 : La grande nuit	124
PARTIE III :.....	133
Par la mousse et les branches	133
Chapitre 9 : Le matin d'absence	134
Chapitre 10 : Le cercle invisible.....	163
Chapitre 11 : Vivre autrement	177
Chapitre 12 : Le temps des bois	185
Chapitre 13 : Le passage de Grenouille	197
Chapitre 14 : Silence du monde	210